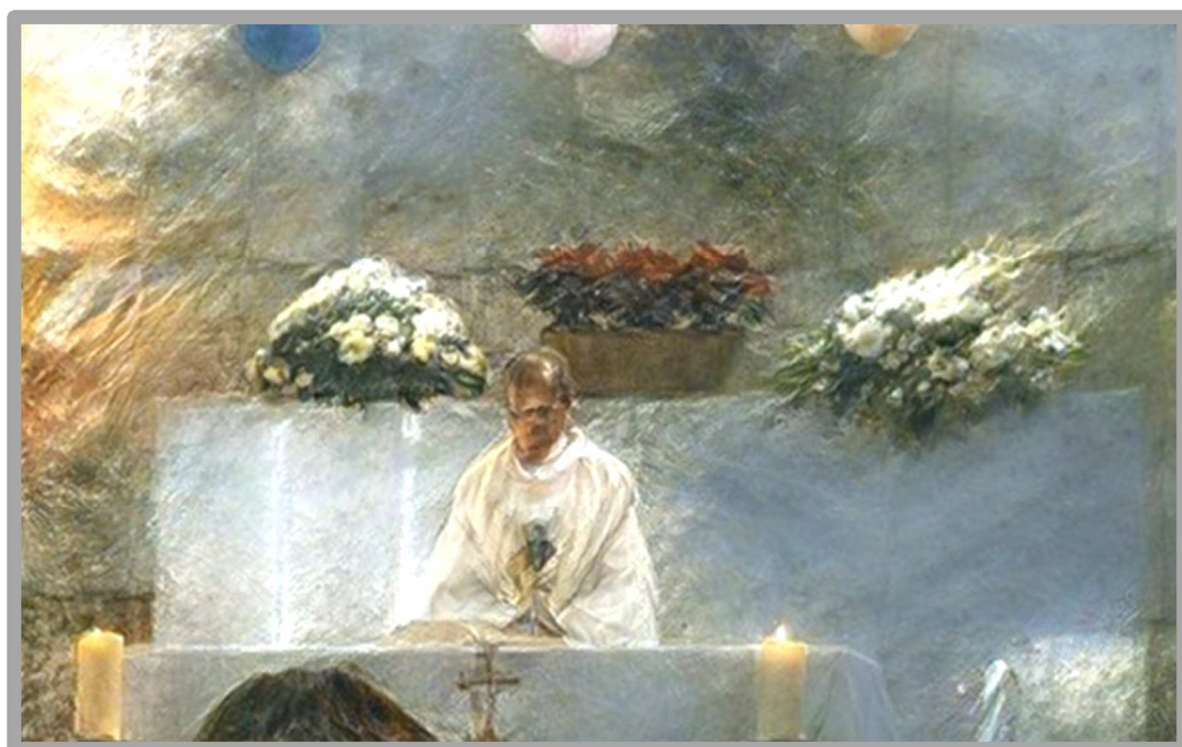


**QUARANTE MESSES... ET BIEN
D'AUTRES ENCORE...**



Dédicace

Ce cheminement de **40 messes** n'aurait pas été possible sans la lumière de :

- **Jésus-Christ, notre Seigneur** : source et sommet de l'Eucharistie, en qui toute rencontre a un sens.
- **Mes parents** : pour la foi qu'ils m'ont transmise par leur vie, et pour l'affection et l'amour que j'ai vus et reçus dans mon foyer.
- **Ma congrégation, la Société de Marie** : où j'ai eu l'opportunité de suivre et de partager le Christ.
- **Les jeunes** : des Journées et des Missions, de Cd. Neza et de New York, pour la joie, les exigences sincères et l'enthousiasme avec lesquels ils me poussent à vivre et à célébrer la foi avec authenticité.
- **Tous ceux qui ont vécu un chapitre de ce livre avec moi** : amis, compagnons de mission et collaborateurs qui sont les témoins que la vie, tout comme la liturgie, est un service partagé.

Merci d'être la raison et le fruit de ces pages, merci d'être ma raison de vivre, d'être prêtre.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
PREMIÈRE PARTIE : LES MESSES QUE JE PORTE DANS MON CŒUR	7
<i>Dieu est présent même dans les ordures</i>	7
<i>Saint petit père, veuillez célébrez la messe pour mes petits animaux.....</i>	10
<i>Aujourd'hui, j'affronte la vie comme j'affronte le volcan</i>	13
<i>Pour toi, qui est le Christ ?</i>	15
<i>Jésus fut emmené dans le désert par l'Esprit.....</i>	17
<i>Dans l'Église de Dieu, il y a une place pour toi</i>	19
<i>Le message est arrivé... des siècles plus tard.....</i>	22
<i>Pendant quelques instants, je partage ces vies.....</i>	25
<i>Il n'y a pas de paroles.....</i>	27
<i>Mon père.....</i>	29
<i>Qui est décédé ? - Nous ne savons pas.....</i>	31
<i>Et les pères, eh bien, non, aucun, aucun n'est venu.....</i>	34
<i>Un amour au visage de mère</i>	38
<i>Sanctuaire et volcan, calice et patène unissent le Ciel et la Terre</i>	40
<i>Tu es un grand garçon, maintenant !</i>	41
<i>Venez, nous allons nettoyer tout ça.</i>	43
<i>Désolé, père, il était plus important de protéger le Seigneur !</i>	45
<i>L'année prochaine, vous serez capitaine !</i>	47
<i>Scouts, toujours prêts !</i>	51
<i>Si les prêtres sont comme ça, moi aussi je veux devenir prêtre !</i>	53
<i>Il faut apprendre à vivre auprès de personnes exemplaires.....</i>	55
<i>Le lit d'un malade est un autel</i>	57
<i>Mon père, mon père... Asseyez-vous, mon père !</i>	58
<i>Ce n'est pas grave, mon père, vous avez le droit de pleurer !</i>	61
<i>Ils sont ma raison d'être prêtre</i>	63
<i>Mes neveux ne viennent jamais, ma sœur ne les amène pas</i>	65
<i>Il y a ici quelque chose qui est vrai</i>	68
<i>Pour l'âme de Don Mauricio</i>	70
<i>Un peuple divisé, ennemi de lui-même.....</i>	72
<i>Tu n'as rien compris, n'est-ce pas ?</i>	74
<i>Maintenant, vous pouvez venir, n'est-ce pas, mon petit père ?</i>	77
<i>Le silence qui chante... ..</i>	80
<i>Dîtes, mon père, est-ce qu'il faut qu'ils soient habillés en blanc ?</i>	82
<i>Pour la famille Chauvet... ..</i>	85
<i>Vous ne devriez pas être ici... ..</i>	87
<i>Lundi de dimanche de Pâques</i>	89
<i>On ne vous a pas payé la messe, mon père ?</i>	92

<i>Je suis juste venue rendre grâce</i>	94
ET TANT D'AUTRES MESSES...	96
DEUXIÈME PARTIE : PRESQUE UNE MESSE	98
<i>Pas toi, assieds-toi</i>	99
<i>Tu veux aider ? Eh bien, fais la vaisselle !</i>	102
<i>Priez pour moi, mon père !</i>	105
<i>Un jour, tu vas mourir...</i>	108
<i>Ma fille va vous faire des tortillas</i>	111
<i>Je suis désolé, mais il n'y a pas de messe aujourd'hui</i>	113
<i>Les poupées</i>	116
<i>Veux-tu ma bénédiction, jeune homme ?</i>	118
<i>Ah bon, dans ce cas, mon père...</i>	120
<i>Non, mon père, nous voulons seulement une bénédiction...</i>	123
<i>Je sais que tu viens de la part de Dieu...</i>	125
<i>Tu es sûr que je ne vous dois rien ?</i>	127
<i>Tout cela ne sert à rien</i>	130
<i>Où voulez-vous que je sois, mon père ?</i>	133
<i>Si tu veux, nous y allons.....---</i>	136
<i>La grotte</i>	140
<i>Au fait, ils n'ont pas de Bible...</i>	144
<i>Partage ton témoignage avec nous !</i>	148
<i>Mais qui a bien pu avoir une telle idée ?</i>	150
<i>Celui-là ! C'est le professeur !</i>	153
<i>Si vous souhaitez faire un don, c'est ici</i>	155
<i>Donnez-moi un autre quart, s'il vous plaît</i>	158
<i>Tu pars déjà ?</i>	161
<i>Vous ne voulez pas venir dîner, mon père ?</i>	164
<i>Nous voulons danser en votre honneur, petit père</i>	167
<i>Tout finira à la poubelle...Peut-être pas tout...</i>	170
<i>C'était à cause des visages...</i>	172
<i>Il ne parle pas, il crie !</i>	177
ET D'AUTRESLIEUX ENCORE.....	180
<i>Vous n'avez pas besoin d'aller au Louvre...</i>	181
<i>Tu sais qu'il y a un match aujourd'hui au stade Azteca ?</i>	184
<i>Il y avait des gens pires que les nazis...</i>	187
<i>La porte vers l'au-delà...</i>	190
<i>Où vas-tu maintenant ?... Je vais prier pour eux.</i>	192
ET BIEN D'AUTRES ENDROITS ENCORE...	194
CONCLUSION	196

INTRODUCTION

Nous sommes en 1989, dans le village de “Ojo de Agua”, dans l’État de Mexico. Chez les Sœurs Adoratrices de l'Eucharistie. J'accompagne l'un des groupes du CPP (Centre polytechnique de projection, notre paroisse universitaire) lors d’une retraite sur l'Eucharistie. En entrant dans la sacristie, j'ai vu un petit tableau accroché au mur :

Père, veuillez célébrer chaque messe

- *comme si c'était votre première messe,*
- *comme si c'était votre dernière messe,*
- *comme si c'était votre seule messe .*

*Jean-Marie Vianney
Saint curé d'Ars*



Depuis ce jour, ces mots habitent mon cœur. Je les garde à l'esprit à (presque) chaque messe que je célèbre. Ils m'ont aidé à prendre conscience de l'immense privilège et de l'immense responsabilité que représente le fait de se tenir devant l'autel pour célébrer l'Eucharistie. J'avoue que je n'ai pas toujours célébré la messe comme si c'était la première, la dernière et la seule messe. Beaucoup de choses me distraient : les paroles que je vais devoir prononcer, les enfants qui crient ou les chiens qui entrent ! Mais je sais bien que ce ne sont que des excuses, que j'ai oublié le Dieu qui sera présent dans le pain et le vin. D'autres fois, en revanche, j'ai été profondément touché par la grâce du moment, par les personnes présentes, par les enfants qui crient ou les chiens qui entrent, car tout cela, tout ce qui se passe autour, est aussi une présence du Christ, que ces hommes et ces femmes, ces enfants, cette église, ces champs, ces montagnes, ces récoltes qui poussent dans les champs, la pluie qui tombe et la brume qui nous entoure, chaque cœur, chaque larme, chaque joie et chaque peine, forment aussi le corps du Christ. Et il en est ainsi depuis 40 ans...

Cette année, le 7 avril pour être précis, je fêterai mes 40 ans de sacerdoce. Quarante ans à célébrer l'Eucharistie, à dire la messe, à venir dire une petite messe. Quarante ans à revêtir les ornements en pensant : Que vais-je leur dire ? Comment puis-je parler du Christ et non de moi-même ? Comment trouver les mots dont chaque cœur a besoin ? J'ai compris trop tard que je ne pouvais pas, que je ne trouverais jamais les mots justes et que je décevrais toujours quelqu'un parmi ceux qui sont présents. Et en même temps, d'une manière merveilleuse et incompréhensible, dans tant de moments où j'ai senti ma faiblesse, même dans les moments où j'ai laissé ma fierté l'emporter sur l'Évangile, il y a eu tant de moments, tant d'Eucharisties inoubliables, merveilleuses, tragiques ! Il y a eu des moments où j'étais heureux d'être prêtre

et des moments où je voulais être autre chose, faire plus pour ces malades, pour ces enfants handicapés, pour ces orphelins ou pour cette veuve, des moments où je ne comprenais pas que Dieu me demandait *ceci* et rien d'autre. Il y a aussi eu des moments où je me sentais comme l'homme le plus heureux du monde, béni encore et toujours, par mes amis, ma famille, et même par des inconnus. J'ai eu la chance, et j'espère continuer à l'avoir, d'avoir vécu, en quarante ans de sacerdoce, des moments merveilleux où j'ai pu essayer de rapprocher les autres du Christ.

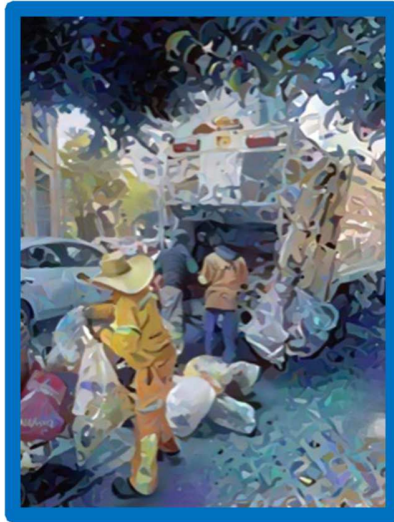
C'est pourquoi je souhaite partager avec vous tous le souvenir de certaines des messes qui ont le plus marqué ma vie. Tous les récits que je partage ne concernent pas strictement parlant des messes. Il s'agit parfois d'un lavement des pieds ou d'un chemin de croix pendant la Semaine Sainte. Je les ai inclus parce que ce sont des moments où le Christ s'est rendu véritablement et réellement présent parmi nous. Je les partage avec un cœur reconnaissant et humble. J'ai intitulé cet effort de partage de ma vie avec vous quarante messes... et quelques autres. J'expliquerai plus loin pourquoi j'ai choisi ce titre.

En relisant les textes que j'ai écrits, je me rends compte que je parle beaucoup de moi-même. Peut-être me suis-je même laissé vaincre par mon orgueil et mon solipsisme (d'accord, mon égoïsme !). Je vous demande d'avance pardon, mais d'une certaine manière, ces messes ont aussi été *mes* messes, lorsque j'ai prononcé les paroles de la consécration (ou que je n'ai pas pu les prononcer). Pardonnez-moi de parler de moi-même. Je sais que vous saurez tous voir au-delà de la figure du prêtre pour voir Jésus, le Christ, le Seigneur, celui qui m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi.

Père François Chauvet, sm



PREMIÈRE PARTIE LES MESSES QUE JE PORTE DANS MON CŒUR



« Dieu est présent même dans les ordures »

MESSE AVEC LES EBOUEURS

Mexico, décembre 1993.

12 décembre. Encore un 12 décembre. Tant de « 12 décembre ». Chaque année, c'est la même chose. Ils veulent 5, 10, 20 messes le même jour, et tous la veulent à midi ! Avant les clowns et le déjeuner... Et pourtant, les gens le demandent : ils veulent « leur petite messe »... et en plus, ils paient bien ! « Ils », ce sont les ouvriers, les travailleurs qui viennent rarement à la messe, mais le 12 décembre, c'est la fête de Notre Dame de Guadeloupe, c'est leur fête !

La veille, le 11 au soir, deux hommes arrivent à la paroisse et demandent à me parler :

- « Mon père, nous voulons une petite messe pour demain, est-ce possible ? Combien cela coûte-t-il ? »
- Vraiment, pour demain ? Du jour au lendemain ? Je ne pense pas, je suis déjà complet, ce n'est pas possible !
- Ce serait très tôt, peut-être à 6 ou 7 heures, comme vous préférez !

Ces deux hommes attirent mon attention. Ce ne sont ni des ouvriers, ni des employés.

- D'où venez-vous, qui vous envoie ?

Nous venons de la mairie de X..., cela fait des années que nous demandons l'autorisation à Monsieur le maire, et il nous l'a enfin accordée.

À la mairie ? Cela me semble très étrange !

- Mais où dans la mairie? Dans les bureaux ? Je ne pense pas que ce soit sur l'esplanade !
- Non, mon père, écoutez, nous sommes du personnel de la voirie, la messe aurait lieu dans le dépôt des camions poubelles...



Je suis stupéfait... Les balayeurs, les « éboueurs » veulent leur petite messe... à 6 ou 7 heures. J'y vais ou je n'y vais pas ?

- Très bien, messieurs, rendez-vous demain à 6 heures, car j'ai une autre messe à 7 heures.
- On vient vous chercher ?
- Non, ne vous inquiétez pas, j'y serai, donnez-moi juste l'adresse.

Le dépôt des camions poubelles est assez loin, presque à l'extérieur de la ville. L'endroit sent... les ordures... une odeur profonde, nauséabonde, pénétrante. Des ordures entassées, pourries, de la boue partout...

Ils ont installé un petit autel, quelques fleurs. Une statue de la Vierge Marie. Tout le monde s'approche de l'autel, mais pas trop. C'est quelque chose de sacré, et moi (se disent-ils), je ne suis qu'un pauvre balayeur, je suis le fils, la femme de celui qui balaye...

Ils n'ont rien préparé pour la messe, personne ne veut lire les lectures de la messe... Je suis sur le point de m'énerver quand je comprends : personne ne veut lire parce que... personne ne sait lire...

Et le Christ descend sur cet autel... un petit autel, propre, brillant comme une lumière au milieu des ordures de ce monde. Une petite hostie blanche qui parvient à illuminer, à transformer, pendant quelques instants, les ordures qui l'entourent dans cet endroit, les ordures dans mon propre cœur...

Personne ne communique. Personne, bien sûr, car ils ne se sont pas confessés (sommés-nous catholiques ou jansénistes ?), mais tout le monde sourit, tout le monde se réjouit : cela fait des années qu'ils attendent que les autorités donnent leur autorisation, et maintenant, le père est enfin arrivé, espérons qu'il ne nous demandera pas trop d'argent, il faut bien lui donner quelque chose. Après tout, la Vierge est venue nous rendre visite, et elle a amené son Fils !



Ils font passer un panier à l'heure de la quête. J'ai honte, mais je dois accepter ! J'ai l'impression de leur prendre le peu qu'ils ont ! Mais non, ce sont eux qui le donnent, de tout cœur, ils le donnent à Dieu, ne pas l'accepter serait les offenser tous !

« Mon père, pouvez-vous bénir la petite chambre du veilleur ? Elle est juste à côté... » Je suis sur le point de refuser. Je ne supporte plus l'odeur. Le veilleur me regarde avec ses grands yeux noirs, sans sommeil. « Venez, mon père, par ici, regardez, je vous présente ma femme, mes enfants... » Ils vivent tous entassés dans cette décharge. Ils vivent ici, c'est leur chambre, leur monde, leur avenir, je dirais presque leur condamnation. J'ai honte. J'ai honte d'écrire ces lignes, car je ne me souviens ni de leurs noms, ni de leur histoire, ni de rien d'autre. Je me souviens seulement du visage d'un homme qui gagnait sa vie au milieu des ordures, d'une femme qui le prenait par le bras et me présentait ses enfants pour que je leur donne un conseil, une bénédiction, comme pour les protéger d'un avenir menaçant. J'ai honte de n'avoir rien fait d'autre pour eux... juste une petite messe... Une demi-heure avec Dieu... Et pourtant, je veux croire que la Messe, la présence du Christ leur a apporté un peu de réconfort, de dignité : peu importe que ton travail soit sale, peu importe que les gens te traitent comme un déchet, tu es fils, tu es fille de Dieu ! Et le Christ est venu jusqu'à cette décharge pour être avec toi. Je sais qu'il le fait tous les jours, que Dieu se manifeste d'autres manières : dans l'ami, le compagnon, dans le *tamal* partagé. Aujourd'hui, c'est à moi de l'amener ici !

Je monte dans la voiture et je pars pour la messe suivante. Je vois des gens dans la rue qui jettent des ordures, « de toute façon, quelqu'un les ramassera ». Je me rends compte que je l'ai fait tant de fois, sans même y penser... Il ne me reste plus qu'à demander pardon...



Notre Dame des ordures

Auteur : P Pancho, avec I.A.



« *Saint petit père, veuillez célébrer la messe pour mes petits animaux...*
**MESSE DES MISSIONS DANS LA SIERRA NORTE DE
PUEBLA**

Première mission dans la Sierra Norte de Puebla, Semaine Sainte 1994.

Sœur Diana m'a invité à travailler avec elle pendant la Semaine Sainte dans les communautés de Tepezintla et Tonalixco, en compagnie du frère R...sm, qui est diacre et sera ordonné prêtre cette année. Nous entreprenons le long trajet en autobus jusqu'à Zacatlán, puis deux heures supplémentaires jusqu'au village où sœur Diana nous attend. Le lendemain, nous marchons trois heures pour arriver à Tepezintla. En chemin, nous recevons notre première leçon de nahuatl : « *Quema*, oui ! *Amo*, non ! »

Le même après-midi, je célèbre ma première messe dans l'église de Tepezintla. En arrivant à la sacristie, je vois une vingtaine de personnes qui m'attendent. Apparemment, la nouvelle que le *petit père* (le diminutif *tzin*, « petit » est un signe de respect en Nahuatl, la langue locale) était arrivé s'est répandue, et les gens sont venus présenter leurs intentions de messe. Diana m'indique que je dois m'asseoir au bureau et recevoir chaque personne. Je passe devant eux. Ils me saluent en s'inclinant légèrement, avec un léger sourire. Ils ont l'air fatigués, ils ont sûrement beaucoup marché (le lendemain, en visitant le village, je me rends compte que la plupart d'entre eux ne vivent pas dans le village même, mais que leurs maisons sont dispersées dans toute la montagne). Ils semblent venir directement des champs, car certains ont encore leurs outils avec eux. Je remarque leurs vêtements usés, trop longs ou trop courts, leurs sandales qui couvrent à peine leurs pieds nus, une protection presque inutile contre le froid : rien à voir avec la veste et les bottes que je porte ! Je vois des visages brûlés par le soleil, bronzés par les intempéries, des mains calleuses, dures comme du métal, je vois la fatigue, le poids de la journée, de la vie qu'ils ont passée à labourer la terre ou à travailler en ville, et pourtant, ils sont là, précisément pour offrir cette vie qu'ils portent sur leurs épaules, cette vie d'efforts, de travail, de lutte, pour « demander leur *petite messe* ».

Une femme s'approche et sort des plis de ses vêtements un petit sac en plastique, très bien plié, attaché avec une ficelle, dont elle retire soigneusement une feuille de papier pliée, et me la tend. Je prends la feuille et j'y lis un texte qui dit à peu près ceci :

« *Saint père, bonjour, je vous salue avec respect et vous demande de bien vouloir célébrer la messe d'aujourd'hui pour mes animaux, mes poules, mon maïs, ma récolte, mon mari qui est à Mexico, mes enfants qui ne sont pas revenus, le repos éternel de ma mère Ofelia,*

de ma sœur Anastasia, de Juan, d'Isidoro (et vingt autres noms). Je vous remercie et que Dieu vous bénisse. »

Tout cela est écrit en grosses lettres rondes, comme celles que nous avons apprises à l'école primaire.

La femme me sourit et s'éloigne, puis s'approche une autre personne s'approche et répète la même petite cérémonie, solennelle et simple, de remise de la feuille de papier.

Quand tout le monde est passé, Diana m'explique que je dois apporter tous les papiers et les poser sur l'autel, et au moment de la prière des fidèles, je dois lire tous les noms qui ont été écrits sur ces papiers. Non, il ne suffit pas d'en citer quelques-uns, il faut tous les lire. C'est ce que les gens attendent, ils veulent entendre le nom de leurs proches pendant la messe.

Mais ce n'est pas tout. Après la messe, je retourne à la sacristie avec les papiers, et là encore, les gens viennent chercher leurs feuilles. Ils attendent patiemment en file. Je demande à chacun : « Comment s'appellent vos défunts ? » Et je cherche la feuille dans la pile.

En la leur remettant (toujours selon les explications de Diana), mon rôle est de « leur donner un bon conseil » et de les bénir avec l'aspersoir. Chaque personne me donne une pièce de cinq pesos (l'équivalent d'une journée de salaire !), prend sa feuille, la replie soigneusement et la range à nouveau dans ses vêtements, la traitant avec une délicatesse et un respect infinis, comme s'il s'agissait d'un trésor de grande valeur. Et c'est effectivement le cas.

La question se pose alors : pourquoi gardent-ils cette feuille de papier avec tant de soin ? Pourquoi l'ont-ils toujours sur eux ? Pourquoi est-elle si importante ? Il m'a fallu un certain temps pour comprendre : beaucoup de nos frères et sœurs indigènes... ne savent ni lire ni écrire. Les femmes, en général, ne parlent pas espagnol. Elles ne peuvent pas lire leur feuille, elles ne savent pas exactement ce qui y est écrit. Vous voyez, un jour, quelqu'un les a aidées. Un professeur, un enseignant, une personne venue de la ville, quelqu'un qui « sait lire et écrire », une « personne raisonnable » leur a rendu service en mettant par écrit leurs intentions, les noms des personnes qu'elles ont aimés et qui ne sont plus là. C'est pourquoi, oui, c'est un trésor qu'elles gardent près de leur cœur. Quelqu'un leur a fait cadeau d'un trésor, un trésor infiniment précieux car il contient les noms des êtres qui leur sont chers. Sur ce papier se trouvent leurs animaux, leurs récoltes, leurs douleurs, leurs absences, le vide que la pauvreté qui les oblige à émigrer a laissé au plus profond d'eux-mêmes... et tant d'autres choses qu'ils n'ont pas eu le temps d'écrire.

Personne ne sait quand un prêtre repassera par là. Personne ne sait quand il pourra à nouveau célébrer une messe, une messe dont ils ne comprennent peut-être pas grand-chose, mais une messe où quelqu'un qui « sait » parle d'eux à Dieu, quelqu'un qui place sur l'autel ces noms, ces animaux, cette récolte, cet espoir d'un avenir meilleur qui n'arrivera très probablement jamais. Mais ce soir, ils sont heureux parce que « le *padrecito* a dit ma petite messe ».

Ce rituel qui se répète avant chaque messe est déjà en soi une messe. C'est une messe qui précède la messe. C'est une prière, une offrande, c'est le sacrifice d'heures de marche, depuis un hameau ou un village voisin (ou pas si voisin que cela), c'est le sacrifice offert pour les autres, pour ceux qui ne sont plus là, mais qui ne sont pas tout à fait partis.



C'est aussi, et ce n'est pas rien, le sacrifice d'une journée entière de salaire. Cet argent n'est pas gratuit. Il ne leur est pas tombé du ciel. Ce sont huit, neuf, dix heures de travail sous le soleil ou sous la pluie, dans une terre montagneuse et ingrate qui leur permet à peine de survivre d'une année à l'autre. Et ils me le donnent parce que « j'ai dit une petite messe ! Le dernier jour de la mission, je suis malade, avec des crampes à l'estomac. Je peux à peine tenir debout. L'église est pleine. Les gens attendent dans la sacristie. La remise des papiers dure près d'une heure. Ils sont plus d'une centaine !

La prière des fidèles semble interminable. Je sens que je ne vais pas tenir le coup, mais les gens me regardent avec de grands yeux, suppliants, attentifs à entendre le nom, leur nom, leurs noms, les noms que *Totatzin Dieu* doit entendre ! Car, s'Il ne les entend pas... ?

La voix du père prononce soigneusement chaque nom. Je m'efforce de le faire avec amour, comme s'il s'agissait de mes propres proches. Et j'ai l'impression que, d'une certaine manière, ils le sont déjà...



Quelques heures plus tard, le curé vient me dire au revoir. Je lui remets un sac en plastique contenant tout l'argent des intentions : « Ceci est pour vous, mon père, c'est l'argent de la paroisse. »

- « Non, mon ami ! C'est à toi, tu l'as gagné, c'est toi qui as célébré les messes.

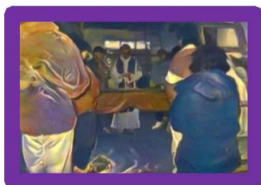
- Mon père, je ne peux pas emporter cet argent. En quoi vais-je le dépenser ? Pour mon déjeuner au resto ? Pour

mes boissons ? Cet argent est sacré. Il équivaut à des mois de travail. Comment pourrais-je l'emporter ? Il doit rester ici, avec vous, avec ces gens. Et merci de m'avoir aidé à découvrir ce monde indigène que j'ignorais totalement depuis plus de trente-cinq ans.

L'autobus démarre. Je retourne à ma vie de bourgeois, de «quelqu'un de bien», de gens de la ville. Je retourne à mon confort, à mes habitudes. Je n'ai passé que quelques jours dans la Sierra Norte de Puebla. Mais je n'en garde pas un souvenir. J'en garde une blessure, une blessure qui, je le sais, m'accompagnera jusqu'à mon dernier jour, une blessure qui ne parvient pas à cicatriser, ou peut-être une cicatrice qui saigne encore, celle de la pauvreté de mes frères, de la faim et du désespoir étouffés avec un peu de « win », l'alcool fermenté fabrication maison. La blessure de ne pas avoir pu faire plus. J'essaie de me rappeler que je suis prêtre de Jésus-Christ, et pas un assistant social ou un dirigeant syndical, que mon rôle est le mien, et que chacun a un rôle à jouer. Mon rôle est maintenant d'aider chacun à découvrir sa vocation, sa responsabilité. Car si nous voulons que les choses changent, il faut en payer le prix.

Et malgré tout, malgré la douleur qui m'accompagne, je suis aussi accompagné par les mots que j'ai pu apprendre et dire tant de fois en nahuatl : « *Totazin Tio Xihua miyac !* » Dieu t'aime beaucoup !





Aujourd'hui, j'affronte la vie comme j'affronte le volcan

MESSE AU REFUGE DE PIEDRAS GRANDES, A CITLALTEPETL

Piedras Grandes, Puebla, décembre 1991

Le GAP, *Grupo Alpino Pax*, du CPP, *Centro Politécnico de Proyección*, notre paroisse universitaire, est en pleine saison de haute montagne. Contre leur meilleur jugement, ils ont accepté que je les accompagne (« le père François n'y arrivera jamais ! », « qu'il nous attende au refuge ! »). Mais je suis déterminé à les accompagner !

Des semaines de préparation, d'entraînement physique et mental. Préparer aussi le matériel, piolet, crampons, tec., tout le nécessaire pour la liturgie, le voyage. Enfin, le jour tant attendu arrive ! Le long voyage jusqu'à H..., la location du camion, l'arrivée au refuge de Piedras Grandes.

Le froid est effroyable. Le refuge est sombre, froid, peu accueillant. Il y a des déchets partout, des restes de feu de camp, des lits de camp métalliques inconfortables, des meubles en morceaux. Dehors, la nuit tombe rapidement et le froid semble redoubler d'intensité. Une lampe tente d'apporter un peu de lumière, nous nous réunissons autour d'elle.

Le défi sera pour demain : se lever très tôt, à 4 heures du matin, s'équiper, traverser le glacier de Jamapa, monter jusqu'au sommet. Nous rêvons du sommet : voir tout le Mexique (enfin, pas tout, mais presque !). Mais ce soir, nous célébrons la messe...

Je prépare tant bien que mal un petit autel : les « hardes de Dieu », la nappe, le corporal, le calice de mon ordination, un cadeau de mes parents. Cette table en bois massif prend une nouvelle noblesse : elle se prépare à recevoir Dieu. Là où tant d'hommes et de femmes, alpinistes professionnels ou amateurs, ont mangé avant d'entreprendre leur chemin vers le sommet, c'est maintenant Dieu lui-même qui se donne à nous en nourriture. Nous

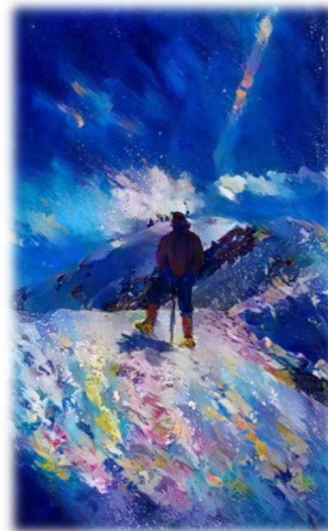


communions presque dans l'obscurité, dans un refuge devenu la plus grande église que j'aie jamais vue, une église faite de pierre et de ténacité. L'obscurité prend une nouvelle qualité : elle devient un manteau, un bouclier : elle reconnaît son Seigneur et le protège. Elle est habitée d'une profonde révérence. Les ombres semblent s'incliner. Les paroles de la consécration prennent une nouvelle épaisseur, une densité différente ! Le Christ présent dans le refuge, entouré de l'obscurité, de la beauté cachée d'un volcan plongé dans la nuit, une nuit mexicaine d' , où toute une nation semble atteindre son apogée. Nous nous réunissons autour de ces deux lumières : celle de la lampe à pétrole qui éclaire nos yeux, et celle du Christ qui donne de la

force à nos âmes. Et la vieille question qui habite chaque homme : « Que fais-je ici ? » « Pourquoi suis-je ici ? » « Qui aurait l'idée de quitter son canapé, sa télévision, pour venir escalader des montagnes ? » tente de trouver, dans ce petit halo de lumière, une nouvelle réponse : Oui, dis-moi pourquoi tu es ici ! Pas « ici », dans ce refuge, sur ce volcan, mais ici, dans cette vie, dans ce monde, pourquoi es-tu venu ? »

La réponse, ma réponse, se forme dans l'obscurité, cherchant son propre chemin : je suis venu, non pas pour « escalader une colline » ou « conquérir un volcan ». Je suis venu... je suis venu parce que j'ai été créé pour vivre pleinement, pour monter chaque jour plus haut, pour conquérir un sommet après l'autre, et une fois arrivé au sommet, chercher et courir vers le sommet suivant, parce que je dois monter toujours plus haut, je dois voir au-delà de ce que mes yeux voient, je dois découvrir ce que le Christ voyait lorsqu'il allait dans le désert ou dans la montagne. Je suis venu pour découvrir qui je suis vraiment, non pas dans le confort de ma maison ou de mes habitudes, mais aux limites de l'existence.

Un jour, j'affronterai la mort comme j'affronte aujourd'hui le volcan : sûr de moi, avec ma force, mon expérience, ma soif d'aller au-delà du visible. Sûr aussi de la présence et du soutien de mes frères alpinistes, de ceux qui ont accepté de parcourir ensemble ce bout de chemin de notre vie, sûr aussi de la présence d'un Dieu qui m'accompagne et m'attend à la fois...Mais avant cela, avant d'escalader le dernier sommet, je fais face aujourd'hui à la Vie : à cette merveilleuse aventure à laquelle j'ai été appelé sans le mériter, à ce don immérité et exigeant qui m'a été confié. Et je ne suis pas seul..





« Pour toi, qui est le Christ ? »

MESSE DU MJVC

Santiago, Nuevo León. Assemblée nationale du MJVC.

Des centaines de jeunes *jornadistas*, conseillers, parents, « dinosaures » ! (anciens membres déjà mariés et ayant des enfants dans les journées !) sont venus à cette grande réunion annuelle du MJVC, le « mouvement de journées de vie chrétienne, le mouvement de pastorale des jeunes le plus important du Mexique, avec plus de 500 groupes dans tout le pays.. C'est la première fois que j'assiste à une rencontre nationale ; j'accompagne le père Vicente Flores, Mariste, qui sera mon ami toute sa vie, et de nombreux jeunes de la paroisse de Clavería. Je me sens un peu perdu parmi tant de jeunes. Il règne un désordre joyeux et vivant. Heureusement que je n'ai rien à organiser !

La messe du samedi après-midi est célébrée en petits groupes. Chaque prêtre a reçu un petit troupeau, un groupe d'une quarantaine de jeunes garçons et de filles.



Au dernier moment, un jeune confrère prêtre, un peu désorienté, s'approche de moi. Il est arrivé en retard et ne sait pas trop quoi faire : « Mon père, puis-je concélébrer avec vous ? » - « Bien sûr, soyez le bienvenu ». Il me plaît, il travaille avec les jeunes ! Mais je le trouve un peu... fragile...

Pendant l'homélie, j'invite les jeunes à répondre à la question : « Pour vous, qui est le Christ ? » Mais sans vous prendre la tête, les amis ! N'essayez pas d'impressionner qui que ce soit ! Le seul qui écoute votre réponse cet après-midi... c'est précisément le Christ ! Alors n'essayez pas de m'impressionner. Mais parlez avec votre cœur, car ici, dans cette assemblée, il y a quelqu'un qui doute, qui a peur, qui se sent seul, qui ne sait pas s'il croit, et votre témoignage peut sauver une âme ! »

Bien sûr, personne n'ose parler. Je les fixe du regard, je les défie du regard, voire avec des mots : « Ou tout cela n'est-il qu'un jeu ? Les *Jornadas*, vos retraites, , c'est pour s'amuser, pour trouver une copine, pour cacher ses peurs ? Pourquoi es-tu ici ? Quel sens donnes-tu à ta vie ? Sérieusement ? Le Christ est-il ton « ami », ton compagnon, ou quoi ? »

Un jeune homme se lève, juste devant moi, et me regarde fixement : « Non, mon père, pour moi, le Christ est plus qu'un ami, le Christ est Dieu, c'est mon Dieu ! Ce n'est pas un « ami », c'est mon Sauveur et je suis ici parce qu'il m'a sauvé ».

Un autre jeune se lève : « J'ai tellement de doutes, j'ai tellement de douleur, ma mère est décédée récemment, mais je sens que Jésus est avec moi...

Deux, trois autres témoignages... Les jeunes écoutent, ils se sentent soutenus, interpellés... Soudain, sans prévenir, je me tourne vers l'autre prêtre, assis un peu plus loin, comme caché, et je lui demande sans détour : « Et pour vous, mon père, qui est le Christ ? » Il ne s'y attendait pas ! Il était en train de rêvasser, et soudain, un seau d'eau froide lui tombe dessus !

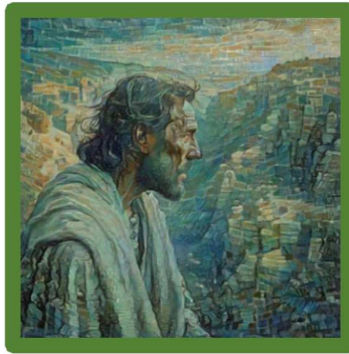


« Tu es prêtre, n'est-ce pas ? Tu es prêtre ? Tu as quitté ta maison, tu n'as pas de femme, tu n'as pas fondé de famille... Pourquoi ? Pour quoi ou pour qui ? Pour toi, mon père, qui est le Christ ? Tu es censé lui avoir donné ta vie, n'est-ce pas ? Il est tout pour toi ! Vraiment ? Tu ne doutes jamais ? Tu ne te lasses jamais ? Tu ne te contentes jamais de ton rôle d'autorité (de bureaucrate, dira plus tard le pape François), de te sentir supérieur aux autres, toi qui sais et eux qui ne savent pas, toi qui as fait des études, toi qui es « lettré » ! Mais la question est la même pour tous, pour toi comme pour moi ! »

Je ne me souviens pas bien de sa réponse... Je me souviens de sa surprise, de son embarras, pendant un instant, il a semblé chercher une réponse appropriée et édifiante, tirée du catéchisme universel ou d'un livre pour les jeunes, je ne m'en souviens pas. Mais la question reste posée.

Je me dirige vers l'autel pour l'offertoire. Mais je sens les regards de centaines de garçons et de filles fixés sur moi. Je n'ai pas répondu à la question. Ils semblent exiger une réponse. Je les regarde lentement dans les yeux, j'essaie de m'adresser à chacun d'entre eux : « Je sais que je n'ai pas répondu à la question que je vous ai posée. Cette question est aussi pour moi. Je voudrais y répondre... avec ma vie. Avec des mots, oui, quand c'est nécessaire, mais pas seulement avec des mots, je veux que, en me regardant, vous voyiez le Christ. Je veux que vous voyiez la réponse dans ce que je fais, et non dans ce que je dis. Et ma première réponse est précisément cette messe. Car je voudrais vous donner tant, à chacun, à chacune d'entre vous : vous donner de la force, de la confiance, de l'affection... Comme le jeune de l'Évangile, qui n'avait que deux poissons et cinq pains, moi je n'ai qu'un peu de pain et un peu de vin... et ma vie. Ce n'est pas beaucoup, mais je vous le donne avec tout mon amour... et ma fragilité. »





Jésus fut emmené dans le désert par l'Esprit... (Mt 4,1)

MESSE DANS LE DÉSERT DU NÉGUEV

Désert du Néguev, Terre Sainte, Août 2026

- « Nous voulons t'inviter en Terre Sainte. »

Je n'arrive pas à y croire. Tout juste arrivé à l'œuvre des Foyers de Charité, une association laïque originaire de France, je suis encore un inconnu pour eux, le dernier des pères qui veulent travailler dans cette œuvre. Et pourtant, dès cette première année, ils m'invitent à accompagner le groupe qui part en pèlerinage en Terre Sainte. Ce sera une aventure merveilleuse, marcher sur les pas de Jésus, marcher avec Jésus sur la terre qui l'a vu naître, vivre, mourir... et ressusciter.

C'est un voyage au cœur de l'Évangile. En effet, on parle souvent de la Terre Sainte comme du « cinquième évangile », c'est-à-dire un récit écrit dans les champs et sur les chemins que Jésus a connus et qui, aujourd'hui encore, comme les pierres d'autrefois, continuent de nous crier que Jésus est venu vers nous par amour.

Aujourd'hui, nous sommes arrivés dans le désert, le désert où Jésus a été tenté par le démon. L'endroit est spectaculaire : en apparence vide, le désert a une vie toute à lui. Il vibre de sa propre énergie. L'être humain se sent abandonné et en même temps entouré de forces mystérieuses qui le dépassent. Il ne s'agit pas seulement de prendre conscience de sa propre fragilité. C'est aussi être confronté à quelque chose de transcendant, quelque chose de plus grand que soi, quelque chose ou quelqu'un qui vous appelle à vous dépasser, à être meilleur, mais pas sans vous confronter d'abord à vous-même, à voir dans votre cœur le vide laissé par cette recherche du plaisir, du pouvoir, du prestige. Dans le désert, vous vous confrontez à vous-même pour pouvoir vous confronter à Dieu. Vous ne pouvez pas faire l'un sans l'autre.



C'est là, soit dit en passant, le drame de l'agnosticisme : il ne veut pas savoir. Il ne se pose pas la question. Il n'affronte pas de front le drame de l'existence humaine, le problème du mal.

Dans le désert, il n'y a pas d'agnostiques. Il y aura des athées, mais pas d'agnostiques. On ne peut pas fuir le désert, ni soi-même, ni Dieu.



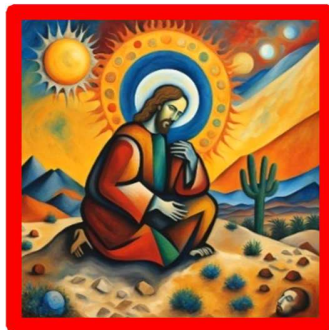
C'est à moi de présider l'Eucharistie. Je le vis comme un honneur, un don, mais aussi comme une exigence. Nous ne sommes qu'un petit groupe de pèlerins réunis autour d'un autel improvisé, avec les cinq prêtres qui célèbrent dans ce lieu spectaculaire. Mais au lieu de nous perdre dans l'immensité du désert, de ressentir la chaleur ou la soif, d'une manière merveilleuse, le désert lui-même semble nous couvrir, embrasser, nous entourer d'une tendresse forte, aride, exigeante.

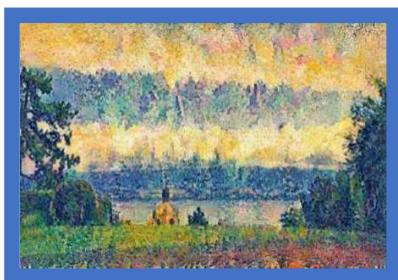
En ce lieu, plus qu'en tout autre, il est impossible d'invoquer le nom de Dieu gratuitement. Il ne s'agit pas seulement de « célébrer la messe ». Une exigence est claire en ce jour : comme Jésus, je dois affronter mes propres démons, je dois les vaincre, les surmonter. Je dois être meilleur que moi-même.

Nous avons peur des mots *exigence, devoir, engagement*. Nous voulons être « libres », sans savoir ce que ce mot signifie, sans nous rendre compte que la véritable liberté naît de l'Amour ; et l'amour naît de l'engagement, du devoir, car l'Amour a ses exigences, et l'être humain n'est libre que dans la mesure où il se donne aux autres.

La messe est terminée. Je plie soigneusement mon aube et mon étole. J'ai l'impression d'emporter aussi dans ma valise, et dans mon cœur, un morceau de ce désert, de ce silence... Je me sens, non pas libre, mais libéré. Je veux dire que ma liberté n'est pas totale, qu'elle ne le sera peut-être jamais, mais dans ce désert où Jésus a lutté et vaincu, en ce jour, dans cette messe, la bataille, l'exigence, l'engagement se renouvellent. Ils sont désormais ma bataille, mon exigence, mon engagement.

J'ai soif, soif de retourner dans le désert, de retrouver Dieu, Jésus. Je sais que ce sera une lutte, une quête constante. Je ne sais pas si j'y parviendrai toujours. Mais quelque chose me dit que c'est précisément cette quête qui donnera un sens à ma vie...





« Dans l'Église de Dieu, , il y a une place pour toi ».

MESSE AU MONASTÈRE DE « NOTRE DAME D'ESPÉRANCE »

Monastère « Notre Dame d'Espérance », Évian-les-Bains, France, 2017

J'ai entrepris un voyage de deux mois à travers le sud de la France et le nord de l'Italie. Je me rends à Rome pour travailler comme interprète pendant le Chapitre général de ma congrégation. Je cherche des monastères ou d'autres communautés religieuses où je pourrais séjourner quelques jours, et je trouve sur Internet le site web de la communauté bénédictine « Notre Dame d'Espérance » (<https://www.notredamedesperance.com>) à Évian, en France, au bord du lac Léman. Les pères ont accepté de m'accueillir et m'ont même proposé de venir me chercher à la gare.

Sur le quai de la station, je rencontre un jeune moine, très grand, avec un large sourire, mais je ne peux m'empêcher de remarquer quelque chose d'étrange, une sorte de timidité ou de réserve. Son corps est trop grand pour lui. Il se déplace et s'exprime comme un adolescent encore peu sûr de lui.

Sur le chemin du monastère, je lui explique que je me rends à Rome pour un chapitre général et je le remercie de son hospitalité. Je lis sur son visage une certaine surprise, comme s'il était étonné de ma présence, comme s'ils n'avaient pas beaucoup d'invités.

- Vous ne connaissez pas vraiment notre ordre, n'est-ce pas, mon père ?
- Non, en fait, je ne sais rien.
- Il serait peut-être bon que je vous explique notre charisme. Vous voyez, nous sommes une congrégation bénédictine qui accueille des vocations... disons *fragiles*, d'hommes qui veulent se consacrer à la vie religieuse mais qui souffrent de difficultés physiques ou psychologiques et qui, pour cette raison, n'ont pas été acceptés dans d'autres monastères. Je ne sais pas si vous vous sentirez à l'aise parmi nous.
- Écoutez, je suis certainement arrivé ici pour une raison que je ne connais pas, ou ne comprends pas totalement, et je vous remercie de votre hospitalité. Je suis sûr que ce sera une expérience formidable.



En effet, ce sont des personnes « fragiles ». Le français est une langue très correcte, avec beaucoup d'euphémismes. En réalité, ils sont malades, très malades. Contrairement à nous, les « bien portants » (qui avons besoin du Médecin avec un « M » majuscule), ils savent qu'ils sont malades et ils l'acceptent. Certains souffrent de troubles psychologiques et le disent ouvertement. Ils ne cachent pas leur réalité. Ils savent qu'ils sont malades, fragiles, mais ils savent aussi que le Christ les accepte tels qu'ils sont, et ils veulent le suivre dans la vie religieuse. Ils l'expriment eux-mêmes de manière merveilleuse : «

Notre vie quotidienne est le témoignage d'une espérance sauvage : le Dieu de Jésus-Christ nous aime tels que nous sommes, non pas malgré nos blessures, mais avec elles ! Notre pauvreté est un espace privilégié pour réaliser le cœur même du projet de vie monastique : la conversion de la vie, dans l'obéissance mutuelle. Nous dépendons les uns des autres, et les plus forts reçoivent souvent plus des plus faibles... nos monastères sont des lieux de vie où la fragilité humaine est progressivement transfigurée par la force divine : jour après jour, tous ensemble, nous grandissons en humanité et donc en Dieu. La rencontre avec nos frères et sœurs, avec les autres, nous met à nu, nous unifie et nous conduit à la Rencontre avec l'Autre.

Je le reconnais avec honte : le premier contact est un véritable choc, ma première réaction est la peur (« qu'est-ce que je suis venu faire ici ? »). Je me retrouve face à un groupe d'hommes blessés, fragiles, malades, mais habités par cette sagesse du pécheur qui se sait aimé et pardonné, même si son corps et son esprit ne sont pas complètement guéris. Le père prieur reconnaît ma crainte, peut-être l'a-t-il déjà vue auparavant, et s'approche de moi : « Bienvenue, mon Père ! »



En tant que prêtre, ils m'acceptent dans leur communauté, je célèbre avec eux la Liturgie des Heures et la messe. J'ai du mal à retenir mes larmes en partageant les prières de ces hommes qui parlent trop fort ou trop doucement, qui chantent faux, qui se méfient tout en faisant confiance, qui savent que la vie les a maltraités et que les autres les ont traités encore plus mal, mais que le Christ les a accueillis, tout comme l'Église.

Le repas est très simple, les verres sont en plastique, les assiettes en métal ressemblent à des gamelles pour chiens. L'ambiance est simple, joyeuse, mais ils connaissent leurs limites : ils savent que certains peuvent se mettre en colère ou s'énerver facilement. Mais cela ne les empêche pas de plaisanter et de se traiter avec affection, voire avec tendresse.

Prier avec eux est une expérience émouvante, car moi... j'ai tout : la santé, des études, des amis, des êtres chers, une famille, un travail, des voyages ! Il est facile de suivre le Christ quand on a tout ! Serais-je capable de le suivre si j'étais incurablement malade ? Ces dix ou onze hommes n'ont que leur maladie... Et leur amour pour le Christ. Et maintenant, ils s'ont les uns les autres, ils ont formé une communauté qui sait accueillir, et ils se réjouissent de ma visite.

Ils demandent tous à se confesser ! Quelle joie pour moi ! Je veux les aider, partager leurs fardeaux, les porter jusqu'à Jésus ! Ils sont reconnaissants de cette rencontre avec un frère venu de l'extérieur, qui les écoute, qui prend pour un instant sur lui le poids de leur solitude, voire de leur maladie.

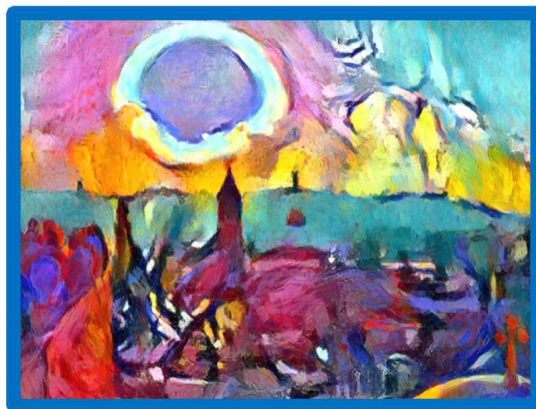
Je demande à parler au père prieur. Je lui fais part de mon étonnement devant ce charisme si particulier : « C'est vrai, mon père », me répond-il. « Nous sommes les « malades du Christ », nous sommes les malades que personne ne veut voir, nous sommes bien pires que des lépreux parce que nous sommes « dangereux », nous faisons plus peur que pitié aux gens. Et pourtant, nous vivons ici sous le regard de Dieu, dans ce lieu si beau, et comme le dit saint Paul, « nous portons les fardeaux les uns des autres ».

Le père prieur me demande de présider la messe le dimanche, jour de mon départ. Je m'excuse, je n'ose pas accepter, car je sais que je n'en serai pas capable, l'émotion est trop forte. Mais j'accepte de dire quelques mots à la communauté.



Peu de gens sont venus, seulement quelques paroissiens, la plupart seuls, la plupart des femmes. On sent tout de suite qu'ils ont trouvé ici quelque chose de spécial, quelque chose qui répond à leur propre solitude et à leurs propres peines. Et soudain, je comprends, et je leur dis : « Peu importe qui vous êtes, riche ou pauvre, malade ou en bonne santé, en famille ou seul, il y a une place pour vous ici, dans l'Église de Dieu, il y aura toujours une place pour vous, une place que Dieu a choisie pour vous. À toi et à moi, il nous appartient de l'accepter, de le conquérir (« le royaume des cieux est pris par violence, et les violents le ravissent »), mais cette place est la tienne ! Elle n'appartient à personne d'autre ! Et si tu ne viens pas, si tu n'occupes pas ta place, l'Église est incomplète, l'Église n'est pas totalement l'Église si tu n'es pas là ! »

Sept ans ont passé depuis cette visite, je ne suis pas revenu. Mais les moines de Notre-Dame de l'Espérance occupent leur place dans l'Église (ils ont dix communautés en France) et dans ma propre vie de religieux.





Le message est arrivé... des siècles plus tard...

MESSE DANS LA ZONE NEOLITHIQUE DE CAPO DI PONTE

Capo di Ponte, Lombardie, Italie, août 2021

Je me trouve dans le nord de l'Italie, dans la Lombardie, là où se trouvent les grands lacs italiens. Je suis venu célébrer l'Eucharistie dans un lieu très spécial, où je souhaitais me rendre depuis longtemps, et je peux enfin réaliser ce vieux rêve. Je suis arrivé dans la zone néolithique de Capo di Ponte.

C'était (et c'est toujours, du moins pour moi) un lieu sacré. Pendant des millénaires, entre 8000 et 2000 avant J.-C., des hommes et des femmes de toute l'Europe sont venus ici à la recherche du Divin, et ont exprimé cette relation avec la divinité à travers leur art, leurs gravures sur pierre. Sur le flanc de la montagne, de grandes étendues de pierre apparaissent à fleur de terre, utilisées comme de grandes toiles, de vastes surfaces irrégulières d'une couleur grise particulière, marquées d'une certaine sérénité née de leur éternité, tranquilles, fermes, « regardant » le ciel, comme dans l'attente d'un message.



Le message est arrivé... des siècles plus tard. Peu à peu, les pierres se sont couvertes de signes, de dessins, de hiéroglyphes : des enfants à côté de moi s'amuse à identifier les lapins, les sangliers, les cerfs qui semblent courir à la surface de la pierre. D'autres symboles abstraits semblent vouloir exprimer quelque chose d'inconnu mais cependant toujours présent.

Depuis des milliers d'années, des hommes et des femmes de toute l'Europe viennent ici. La dernière période glaciaire a sculpté le paysage. Les grands mouvements tectoniques ont dessiné les hauts sommets qui semblent atteindre le ciel. Mon regard, comme celui de tant d'autres pèlerins, se tourne vers le haut : le soleil d'été semble nous regarder, vouloir nous protéger. Les signes mystérieux semblent parler aux nuages... ou à ceux qui les habitent.

Je marche lentement, en silence, presque en adoration, méditant tout en marchant sur les traces de mes ancêtres qui sont venus ici... à la recherche d'une trace du divin, à la recherche de Dieu.

Car c'est un lieu qui parle de Dieu : ou peut-être des dieux, des esprits, de la magie ou des superstitions, selon l'interprétation de chacun, mais qui parle avant tout de Quelque chose, de Quelqu'un, de Quelqu'un d'*Autre*. Il y a ici quelque chose, il y a quelqu'un qui nous dépasse, et

c'est ce qu'ont ressenti ceux qui, à travers l'art de ces hiéroglyphes, ont exprimé leur désir de connaître, de contacter, de servir, d'aimer Celui qui est Tout Autre et qui, en même temps, donne un sens à leur vie, les protège.

Pendant des siècles, à notre grande honte, nous les avons méprisés : « païens », « infidèles », « idolâtres », « sauvages », à peine capables de s'asseoir autour d'un feu de camp et de regarder avec effroi le ciel, « adorant » le soleil et les étoiles... « pauvres idiots ! » Sur le chemin de la « civilisation », nous avons oublié qu'ils sont nos frères et sœurs, capables de travailler, d'aimer, de donner leur vie pour les autres, ouverts à la transcendance et, oui, eux aussi aimés de Dieu. Pour eux aussi, le Christ est mort sur la croix...

J'ai apporté du pain et du vin pour célébrer la messe. Je veux le faire en ce lieu sacré. Car eux, mes ancêtres, mes frères, ont prié ici, ont offert leurs propres sacrifices ici, cherchant à comprendre qui était ce dieu ou ces dieux qui avaient fait tout cela, cette réalité transcendante qui pouvait donner un sens à leur vie, avec leurs joies, leurs tristesses, leurs douleurs, leurs peines, avec ce cycle de la vie qui renaît chaque année, dans chaque bébé qui grandit et se transforme en chaque vieillard qui nous quitte...

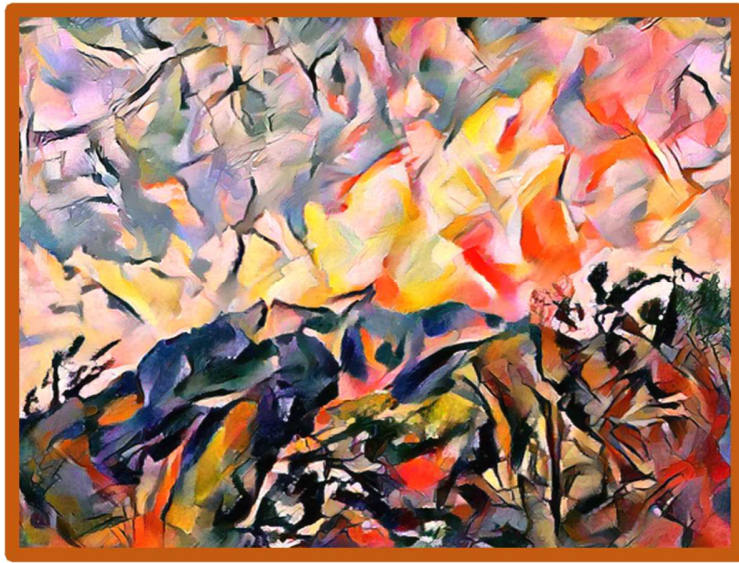


Il y a trop de monde, trop de touristes, je ne trouve pas d'endroit, de table convenable. Soudain, de l'autre côté d'un ruisseau, sur l'autre versant, j'aperçois une petite église, presque une chapelle. Son petit clocher ressemble à une sentinelle gardant l'entrée de la montagne sacrée. Je traverse le ruisseau et grimpe le versant. L'église est fermée, mais il y a une table en bois sur le côté. Devant mes yeux s'étend toute cette zone sacrée. La colline couverte par la forêt semble prendre vie : elle se transforme en une montagne de feu ! Ces flammes que je vois avec les yeux de la foi sont sûrement les prières de tant de milliers de personnes qui connaissaient déjà Dieu... sans le connaître.

À l'ombre de la petite chapelle, avec le pain et le vin, seul, mais pas vraiment seul, je demande à Jésus de venir, de descendre sur cette montagne, comme il l'a fait ici même, il y a tant d'années, sous un autre nom, avec un autre visage. Mais qui peut douter, qui peut penser que Dieu n'a pas entendu, accueilli, répondu aux prières de ces hommes et de ces femmes, mes frères et mes sœurs d'autrefois, qui cherchaient Dieu, peut-être sans le savoir ?

Avec le pain et le vin, déjà consacrés, je me sens solidaire de tant d'autres qui ont parcouru ce même monde si beau, et je prie pour eux, les hommes et les femmes « primitifs », « des cavernes », pour eux j'offre le sacrifice eucharistique d'un Dieu d'amour qui les a aussi aimés.

Plus tard, je visite le Musée national de la préhistoire de *la vallée Camonica* et quelques églises : la « Pieve di San Siro » et le Monastère di San Salvatore. Ce sont tous des lieux où le Christ s'est manifesté. Mais pour moi Capo di Ponte sera toujours spécial.





Pendant quelques instants, je partage ces vies...

MESSE A SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE

Compostelle, Espagne, lundi de Pâques, 1er avril 2024.

Les pères Ramón et Valentín, mes confrères espagnols, m'ont invité à Saint-Jacques-de-Compostelle. Je ne pensais plus pouvoir faire ce voyage avant de quitter l'Europe ! Mais grâce à Dieu et à mes frères, cela s'est fait, et en ce moment même, je célèbre la messe dans la grande cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle, à quelques pas de la tombe de l'apôtre Saint Jacques, devant des centaines de pèlerins qui sont venus ici, pour quoi ? Pour le tourisme ? Pour le sport ? Par dévotion ? Ce n'est pas à moi d'en juger. Mon rôle est de célébrer la messe pour eux, de prier avec eux et pour eux, de prier avec les millions de personnes qui sont venues au fil des siècles pour se rapprocher de Dieu par la pénitence, l'engagement, en laissant derrière elles les choses de ce monde qui nous retiennent et nous empêchent de voir la Lumière.



Le moment venu, le prêtre célébrant me demande de distribuer la communion aux pèlerins du côté gauche. Je vis cela comme un immense privilège : distribuer le Pain de Vie, donner le Christ aux autres, semer à nouveau cette graine de vie éternelle, cette fois-ci dans le monde entier, car des pèlerins sont venus du Costa Rica, de Corée, d'Argentine, d'Ukraine... La liste est interminable !

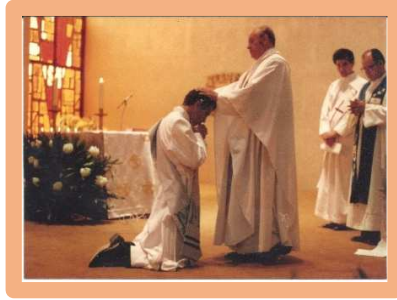
Chaque personne s'approche lentement, certaines me sourient et tendent les mains pour recevoir le corps du Christ. Je lève chaque hostie et dis : « Le Corps du Christ », en regardant le visage de chaque personne, en essayant de deviner d'où elles viennent, mais surtout en essayant de voir ce qu'elles ont vécu, ce qu'elles portent dans leur cœur, quelles blessures, quels coups elles ont reçus... Je cherche dans leurs yeux une trace de leurs joies, de leurs bonheurs, des êtres chers qu'ils portent dans leur âme, ceux qui sont encore là et ceux qui sont déjà partis. Chaque pèlerin vient avec son histoire, son passé et son avenir, et dans cette cathédrale, ils se présentent devant Dieu au moment de le recevoir.

En déposant l'hostie dans leurs mains, j'ai envie de leur dire :
« Je te fais confiance ! En cet instant, je te remets au Christ !
Regarde, Lui aussi te fait confiance, Il se remet entre tes
mains, renouvelant ce geste d'amour qui l'a conduit à la croix
il y a deux mille ans.



Mon regard se pose sur ces mains : les mains d'un homme
mûr, d'un père de famille, des mains calleuses, des mains de
travailleur, plus habituées à la houe et à la pelle qu'aux livres... Les mains d'une grand-mère,
d'une vieille femme qui marche avec difficulté, des mains qui ont cuisiné, tricoté, lavé, soigné,
caressé, des mains qui ont aidé à naître et à mourir, à venir au monde et à le quitter, qui
attendent l'heure ou dieu les appellera... Des mains jeunes, ouvertes à la vie, dans l'attente de
construire leur avenir, et qui viennent remettre cet avenir à Dieu... Et moi, serviteur, prêtre de
Dieu, pendant quelques instants, lors de cette rencontre trop brève, je partage ces vies, ces
aspirations, cet avenir que seul Dieu connaît... Quelques instants pendant lesquels, en silence,
d'un regard, d'un sourire, j'essaie de leur dire : « Tout va bien ! Allez avec Dieu ! »





Il n'y a pas de paroles...

MESSE DE MON ORDINATION SACERDOTALE

Paroisse française, Mexico, 7 avril 1984

Comment décrire cette messe ? Impossible de trouver les mots... Cela fait onze ans que j'ai dit à mes parents : « Je veux être prêtre ! » Onze ans de recherche, d'études, de voyages, de travail, de défis... Onze ans qui couronnent aujourd'hui un processus long mais fantastique !

Je ne veux pas raconter les détails. Ils sont précieux, mais trop nombreux. Près de quarante ans plus tard, quand je regarde les photos, tant de souvenirs me viennent à l'esprit.

Les garçons sont là : les élèves du Collège Franco-Anglais, avec lesquels j'ai fait tant de camps et de retraites. Ils seront les enfants de chœur. Sérieux, solennels, mais le sourire aux lèvres, prêts à rire et à faire la fête avec moi : « Super, *Panchois*, c'est ton jour ! » Le nôtre, les garçons, c'est aussi le vôtre. M. prend l'énorme croix de procession que nous avons rapportée de la paroisse voisine.

La *Paroisse Française* est pleine à craquer ! Je n'en crois pas mes yeux ! Qui sont tous ces gens ? Je parcours du regard (et du cœur) tous les bancs : regarde, là, il y a X, et aussi Z ! Et soudain, je réalise : je les connais tous ! C'est un sentiment incroyable de communion, de proximité, c'est une étreinte de mille personnes qui m'accueillent et m'accompagnent jusqu'à l'autel

Le chant des litanies commence. Les pères H. et J. les chantent comme jamais. La musique m'enveloppe, me protège, me donne une grâce particulière : les saints de Dieu m'accueillent.



Monseigneur José Pablo Robalo, sm, s'approche lentement. On sent son affection pastorale. Ce n'est pas un moment comme les autres, une ordination comme les autres. Je sens ses mains sur ma tête, je sens l'amour et la protection de toute l'Église.

Mes parents s'approchent : c'est leur immense privilège de me revêtir de l'étole et de la chasuble, cadeau de ma tante Emma, ma marraine de baptême. Avec des gestes un peu timides, hésitants, mais pleins d'amour, ils me couvrent du symbole du ministère sacerdotal dans la liturgie. Je les embrasse tous les deux, là, devant tout le monde. Il n'y a pas de mots...

Sur l'autel, le calice en argent que mes parents m'ont offert est placé à côté de celui en argile que ma sœur Gina a fait pour moi. Je me sens entouré d'affection... et de responsabilité. Avec l'évêque et mes frères prêtres, je prononce pour la première fois les paroles de la consécration : « Ceci est mon corps... Ceci est le calice de mon sang... ». Il n'y a pas d'autres mots...

À la fin de la messe, je donne également pour la première fois la bénédiction finale : un geste d'amour de la part du Christ pour son peuple : « Que Dieu Tout-Puissant vous bénisse... ».



Tandis que tout le monde sort en procession, je reste devant l'autel pour donner les bénédictions personnelles que chacun souhaite recevoir du nouveau prêtre. Tant de personnes connues, tant d'êtres chers s'approchent, me prennent les mains et les embrassent, et s'agenouillent devant le Christ Prêtre, le Christ à nouveau présent, et j'espère, devant un Christ qui a un visage familier, celui d'un ami, un Christ des camps et des retraites, des missions et des cours, un Christ qui veut être plus présent.

Omar et Rita Amundson, mes « parents » américains, avec qui j'ai vécu un an dans le Minnesota en 1972, s'approchent. Eux aussi, qui sont protestants, demandent la bénédiction.

Aujourd'hui, 7 avril 1984, commence la plus merveilleuse aventure de ma vie. Le mot « aventure » peut sembler étrange dans ce contexte. Je l'utilise parce que suivre le Christ, c'est se retrouver dans des situations totalement inattendues, inédites, merveilleuses, comme ce livre en témoigne ! C'est avancer sans savoir exactement où l'on va ! C'est faire confiance, prendre des risques, avancer sans savoir exactement ce qui nous attend, en sachant seulement QUI nous attend ! C'est recommencer chaque jour, chaque heure, chaque rencontre... c'est chercher, et en même temps disparaître... C'est guider sans être vu, c'est parler sans prendre la parole, c'est aimer avec un autre cœur... Il n'y a pas de mots...





« Mon père... »

MA PREMIERE MESSE

Paroisse française de Polanco, 8 avril 1984.

Le lendemain de mon ordination, je célèbre ma première messe. J'ai demandé à la célébrer dans la paroisse qui m'a vu grandir, la paroisse française de Polanco. Depuis ses origines dans le centre-ville, au Collège des filles fondé par frère Pedro de Gante en 1548, jusqu'à la construction de la nouvelle église à Polanco, elle a accueilli des centaines de familles d'origine française, dont les Chauvet.

Accompagné de mon ami Enrique, du Nicaragua (récemment emprisonné par le régime sandiniste puis finalement libéré), je prononce pour la première fois, en tant que célébrant principal, les paroles de la consécration : « Ceci est MON corps... MON sang... ». Ces mots touchent le plus profond de mon âme : « Ce n'est pas moi, c'est le Christ qui vit en moi ». Je me sens immensément seul, seul face au Christ, qui me regarde avec amour : « Viens et suis-moi ».



À la fin de la messe, je m'adresse une fois de plus à l'assemblée : « S'il vous plaît, priez pour moi. Car si pour vous tous, croire que les paroles de la consécration transforment le pain et le vin est un acte de foi, si vous qui écoutez ces paroles, vous croyez et avez confiance dans le Christ, à combien plus forte raison ces mêmes paroles exigent-elles de moi un acte de foi énorme, car c'est moi, pauvre de moi, qui les prononce... Je dois croire, même si je connais trop bien mes faiblesses, mes défauts, mes tentations... Je vous en prie, priez pour moi ». C'est une bataille dans mon cœur entre la joie et l'émotion, la confiance et la peur...

Et il se passe quelque chose que je n'aurais jamais imaginé : les gens applaudissent ! Je ne sais pas comment réagir, je me mets à pleurer.

Une dame s'approche de moi alors que je sors de la sacristie, et pour la première fois, j'entends en français, adressées à moi, ces paroles qui ont marqué ma vie par la présence de tant d'hommes saints et exemplaires : « mon père... »





Qui est décédé ? - Nous ne savons pas...

MESSE POUR UN INCONNU

L'appel téléphonique tard le soir, inattendu, bien après le dîner : « Père François, comment vas-tu ? Excuse-moi de te déranger si tard, mais... pourrais-tu venir célébrer une messe à la chapelle du funérarium ? Un ami vient de décéder » La voix amicale de D. semble calme, posée, un peu attristée, mais un appel comme celui-ci présage toujours une tragédie, une perte. « Je peux être là dans une heure, d'accord ? Excusez-moi de vous poser la question, mais qui est décédé ?

« Je te le dirai quand tu seras là, viens quand tu peux, on t'attend. »

Il fait déjà nuit quand j'arrive. Très tard. Il y a très peu de monde dans ce petit funérarium de l'État de Mexico. Je cherche le nom de mes amis sur le tableau à l'entrée, mais je ne les trouve pas. Ce n'est pas un membre de ma famille. Soudain, j'aperçois D., serein, avec son sourire amical, comme toujours. Il m'embrasse : « Viens, c'est par ici. »

« Mes condoléances, qui est décédé ?

- Nous ne savons pas.

- Comment ça, nous ne savons pas?

- C'est vrai.



Je ne comprends rien. Nous arrivons dans la salle, où M, la femme de D., et son frère H. m'attendent. Personne d'autre. Je me trouve devant un cercueil simple, modeste, en bois de pin (comme celui de Jean-Paul II, des années plus tard), le moins cher, celui des pauvres, un cercueil qui semble s'excuser, qui semble dire : « Je suis désolé de vous déranger ».

Je salue chaleureusement toute la famille. Mais je ne comprends toujours pas : « Excusez-moi, mais qui... ? »

D. me sourit modestement, comme s'il ne voulait pas en dire trop : « Comme je te l'ai dit, nous ne savons pas. Nous ne savons pas qui il était, ni d'où il venait. Nous l'appelions Oncle Albert, comme dans la chanson » (*une chanson mexicaine très connue*).

Et D. me raconte l'histoire de l'oncle Albert. Un jour, il est arrivé à la maison, là-bas, dans le village, en province, vêtu de haillons, perdu : « Je cherche ma famille, je ne sais pas où ils sont, je ne sais pas où ils vivent ».

Mais d'où venez-vous, monsieur ?

Je ne sais pas, j'ai pris un car, je me suis perdu à la gare routière, on m'a fait descendre ici, on m'a dit que je n'avais pas de billet, je ne comprends pas... ».

Nous avons passé quelques jours à essayer de l'aider, nous sommes allés à la mairie, aux services sociaux. Personne ne pouvait rien faire. Il n'est pas malade, il n'est pas fou, il n'est pas mal nourri, nous ne pouvons pas l'aider. Il semble avoir tout oublié.

« C'est bon, ne vous inquiétez pas, nous nous en occupons. »



soir.

Il est décédé hier soir. Nous n'avons jamais su son nom, ni d'où il venait, mais il est devenu un être cher, un membre de notre famille.

Nous nous réunissons autour de ce cercueil humble et silencieux. Oui, silencieux, car il ne nous disait rien de son occupant, silencieux comme « l'oncle Albert » qui y trouvait sa dernière demeure, silencieux comme le Saint Suaire de Turin, que j'ai vu des années plus tard, silencieux parce qu'il ne dit rien avec des mots, mais qui crie avec les traces de souffrance de cet homme outragé et crucifié... Autour du cercueil, une famille, eux aussi inconnus, sans lien de parenté avec cet être humain qu'ils avaient souhaité accompagner, pour lequel ils avaient prié, demandé une messe, qui entourait cet inconnu qui n'en n'était plus un grâce à l'affection dont ils l'entouraient.

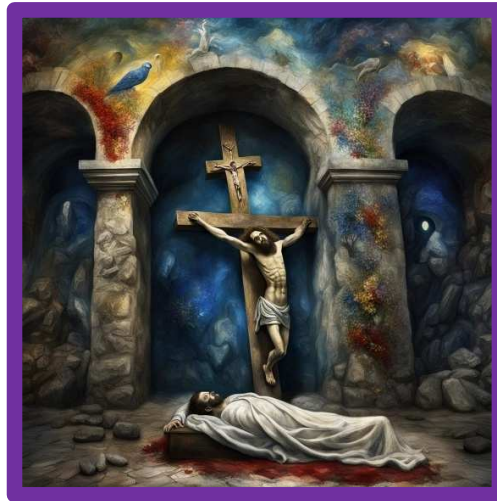
Sa famille n'a jamais su qui il était. Elle ne le saura probablement jamais. « Il s'est perdu », comme tant d'autres disparus, des jeunes garçons et filles qui ne veulent rien savoir de leurs familles, des journalistes, des *Jacinto Cenobios* qui disparaissent « dans l'enfer de la ville » (*référence à une autre chanson mexicaine*). Je pense aux enfants, aux parents qui ne sont jamais revenus, aux « enlevés », aux disparus, à ceux qui ont été enterrés à la hâte dans une fosse commune parce que personne ne les réclame, ou dans les fosses communes clandestines des trafiquants de drogue... Je prie aussi pour eux, pour ceux qui ne sont pas là, mais qui, d'une certaine manière, ne sont jamais partis... et ne reviendront jamais.

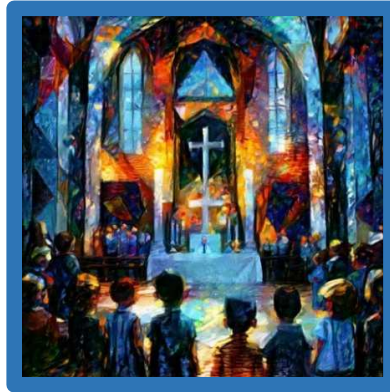


La messe a été brève, sans chants, sans pouvoir évoquer des souvenirs d'enfance ou de jeunesse, des amours ou des deuils, sans un vrai nom, seulement « Albert », le compagnon de voyage, malheureux, abandonné, mais qui a trouvé dans une famille d'inconnus un foyer, un foyer chaleureux et accueillant.

Je fais mes adieux à mes amis : « Merci, François ! »

Non, mes amis, merci à vous d'avoir fait ce que peu auraient osé faire, d'avoir donné corps et vie aux œuvres de miséricorde que le Christ nous a laissées : « J'avais faim, et vous m'avez donné à manger, j'étais malade... », les œuvres de miséricorde du Christ auxquelles l'Église en a ajouté une autre : donner une sépulture chrétienne.





« Et les pères, eh bien, non, aucun, aucun n'est venu. »

MESSE A L'INSTITUT MEDICO-EDUCATIF

- « Dîtes, mon père, il y a là une dame qui voudrait une messe de première communion pour ses enfants. »

C'est toujours la même chose ! Chacun veut sa « messe spéciale », parce que son petit garçon ou sa petite fille est spécial(e), il n'a pas à se mêler à la « racaille » de la paroisse (« je veux ma messe, c'est pour ça que je paie ! Dites-moi combien ça va me coûter ! »), et il faut faire preuve de tout le tact du monde pour leur expliquer que l'Église ne veut plus de ces messes privées qui créent des divisions au sein de l'Église, voyons si je trouve les mots justes. « Dites-lui de passer, s'il vous plaît. »

Et en une minute... tout change. Mon air de supériorité, ma formation, mon « j'en sais plus que cette dame désagréable », tout disparaît en un clin d'œil ! Je me rends compte que je juge et que je préjuge les gens. Au moment même où Notre Seigneur me donne une leçon, je m'appête à vivre l'une des aventures les plus fabuleuses de ma vie.



- « Oh mon père, comme c'est gentil de votre part de me recevoir ! (oui, bien sûr, je suis comme ça, « gentil » !). Sachez que je suis allée dans toutes les paroisses du quartier et qu'aucun prêtre ne veut confesser mes enfants ! »

Ah bon, comment ça ?

- « Eh bien oui, écoutez, mon père, je vais vous expliquer, je suis directrice d'un Institut médicoéducatif (rien que ça, j'en ai la gorge serrée), et cette année, les mamans ont demandé que leurs enfants fassent leur première communion. J'ai beau chercher, tout le monde me dit : « Ces enfants n'ont pas besoin de se confesser, ils n'ont pas de péchés, ils peuvent faire leur première communion comme ça. »

- Combien y a-t-il d'enfants ?

- Une vingtaine.

Je sens un vide dans mon estomac. Comme il serait facile pour moi de dire la même chose, qu'ils n'ont pas besoin de se confesser. Mais quelque chose me dit que chaque enfant mérite, selon les mots de Jean-Paul II, une rencontre les yeux ouverts et le cœur battant avec le Christ ressuscité. Je sens surtout qu'en tant que prêtre, je peux redonner un peu de dignité et de joie à ces enfants qui ont peut-être été rejetés dès leur naissance.



- « Pas de problème, Madame, dites-moi quand vous voulez que je vienne à votre école. »

- Eh bien, voyez-vous, mon père, les confessions et la messe auraient lieu au *Pocito* de la basilique de Guadalupe (il s'agit du baptistère de la basilique). Si vous pouviez également célébrer la messe, ce serait une joie. »

Le vendredi après-midi avant la messe, au *Pocito* même, les enfants passent un par un : distraits, inquiets, ne sachant pas trop ce qui se passe, ils me regardent avec une légère crainte ! Chacun d'entre eux est merveilleux ! Ils s'agenouillent devant moi, avec leurs « péchés » ? Plutôt avec leurs maladresses, leurs difficultés, les moqueries qu'ils ont subies, le rejet qui les accompagne chaque jour. Mais aussi avec leur innocence, leur désarroi, leur fragilité... Avec leur trisomie, leur épilepsie, leur manque d'oxygène à la naissance... Et c'est un immense privilège pour moi d'être là avec eux, de les embrasser, de les bénir, je veux donner une bénédiction spéciale, personnelle, à chacun d'entre eux... Pour tout le reste, il y a MasterCard ! (c'est un phrase d'une pub !)

Certaines mères s'approchent également : « Je ne peux pas me confesser, je suis séparée, je vis dans le péché, mon mari m'a quittée à la naissance de l'enfant, quand il l'a vu ainsi, bête, blessé... » Je cherche dans le cœur du Christ les paroles d'encouragement et de réconfort qui me manquent.



Le samedi de la messe arrive. L'église du *Pocito* brille d'une lumière particulière. Presque tous les enfants sont là, vêtus de blanc, assis sur les premiers bancs, rayonnants, impatientes, sûrement nerveux, discutant, très excités. D'autres continuent d'arriver. La directrice s'approche de moi :

- « Écoutez, mon père, je dois vous dire : les garçons et les filles sont tous là, prêts, très heureux. Il ne manque personne. Les enseignantes ? Certaines sont venues, mais pas toutes. En fait, elles sont très peu nombreuses. Le samedi est leur jour de congé et elles n'ont pas voulu le consacrer à... ceci. Elles en font déjà assez en s'occupant des enfants toute la semaine. Leur travail n'est pas facile. Quant aux mamans, elles sont toutes là, absolument toutes. »

Aucune ne pouvait manquer. Elles sont si fières, elles regardent leurs enfants avec un regard d'affection, d'amour, de fierté. Aujourd'hui, leur enfant reçoit le Saint-Sacrement pour la première fois, comment ne pas remercier le ciel pour une grâce aussi spéciale ?

- « Et les pères, eh bien, non, aucun, aucun n'est venu. »

Il n'y a pas de père dans ces familles. Pas un seul. Quand ils ont vu l'enfant, un bébé fragile, malade, qui avait plus qu'aucun autre besoin d'affection et de soutien, ils se sont enfuis. Tous ces hommes forts et courageux se sont enfuis. J'essaie de ne pas penser à eux.

C'est une messe bruyante, désordonnée, magnifique ! Il n'y a ni chœur ni organiste, car il n'y a pas de sous. Les enfants se lèvent et marchent sous n'importe quel prétexte, ils ne comprennent rien à la liturgie, aux monitions, aux rubriques, aux bonnes manières ! Mais bien sûr, cela n'a pas d'importance ! Ils sont dans la maison de Dieu, dans la maison de Jésus et Marie, aujourd'hui ils sont les invités d'honneur, et peu à peu ils comprendront que c'est aussi leur maison.

Les mamans s'inquiètent : « Asseyez-vous, ne faites pas de bruit, les enfants, le père va se fâcher ! »

Me fâcher ? Comment pourrais-je me fâcher contre ces créatures si belles et en même temps, oui, il est difficile de les regarder avec amour, il est facile d'éprouver de la pitié, mais ce n'est pas pour cela qu'elles sont venues. Elles sont venues avec leurs mères pour demander à Dieu : de la force, de la patience, une vie heureuse pour leurs enfants.

J'essaie de trouver les mots pour m'adresser à ces mères. Mais je sens que je n'ai pas grand-chose à leur dire. Leur dire que je les admire, leur dire que je leur souhaite le meilleur, leur dire que leurs fils et leurs filles iront bien. Elles savent bien que le temps passera, que viendra le jour où elles ne seront plus là : qu'advientra-t-il alors de cet enfant dont personne ne veut ?

C'est à des moments comme ceux-ci que j'aimerais être plus qu'un simple prêtre. J'aimerais être médecin pour les soigner. Et j'aimerais être psychologue pour les accompagner. J'aimerais être clown pour les faire rire ! J'aimerais être père de famille pour qu'au moins l'un d'entre eux sente l'affection et la force des bras d'un père.



Mais je ne suis qu'un simple prêtre, et je ne peux que leur dire que, à travers toutes ces années de souffrance, d'une manière à la fois mystérieuse et merveilleuse, Dieu Notre Seigneur est avec eux, Il est avec elles, et que chaque petit morceau d'amour, de patience, chaque larme, chaque douleur sont des graines de Grâce qu'elles sèment aujourd'hui dans le cœur de leurs enfants, et qu'aujourd'hui, en ce jour de leur première communion, ce sont elles, les mères, qui sèment le Christ lui-même dans l'âme de leurs enfants. Et que Dieu Notre Seigneur fera en sorte que chacune de ces graines porte des fruits de vie éternelle.

Je prends congé de chacun des enfants, de chacune des mères, de chaque enseignante, de la directrice qui a organisé tout cela. Je veux donner à chacune de ces personnes tout l'amour de Dieu, je le cherche au plus profond de mon cœur, je ne peux pas leur donner plus.

Cela s'est passé il y a déjà de nombreuses années. J'ai perdu leur trace, car la vie nous emmène sur des chemins différents. Et en écrivant ces lignes, je veux me souvenir de chaque visage, de chaque sourire... Mais je ne peux pas, le temps a passé et les souvenirs sont vagues. Que sont-ils devenus ? J'ai honte, j'ai l'impression de les avoir laissés tomber. Je ne peux que demander au Seigneur Jésus de les garder, chacun d'entre eux, chacune d'entre elles, dans le creux de sa main.





Un amour au visage de Mère

2009 : MESSE A LA GROTTTE DE LOURDES

Je suis revenu en France suivre une formation au Foyer de Charité de Châteauneuf-de-Galaure, où Marthe Robin a vécu tant d'années uniquement de l'Eucharistie. Les Foyers de Charité sont une œuvre merveilleuse de laïcs qui se consacrent pleinement au service de l'évangélisation. À ma grande surprise, on me demande d'accompagner un petit groupe à Lourdes ! Lourdes ! Un rêve d'enfance qui devient réalité !

Le trajet en voiture depuis Châteauneuf a été long, une journée entière. Le minibus (tout comme moi) a déjà quelques années sur le dos ! Nous traversons sans nous arrêter tout le sud de la France, et enfin, au coucher du soleil, les montagnes des Pyrénées apparaissent au loin, que je vois pour la première fois. Nous sommes déjà tout près !

Dès notre arrivée, nous nous rendons au centre d'accueil des pèlerins : il faut réserver la messe à la Grotte ! Seul horaire disponible : demain à 7h15 du matin. Pas le temps de se reposer. Nous arrivons une demi-heure à l'avance. Un prêtre allemand, accompagné d'un petit groupe de pèlerins, nous précède.

Je m'approche de l'autel. Je me trouve à l'endroit même où Marie est apparue à Sainte Bernadette Soubirous. Dans la lumière naissante du matin, quelque chose naît dans mon cœur : un sentiment de paix, de confiance. La grotte m'enveloppe comme d'un manteau... de pierre, solide, fiable, sans me cacher du monde, au contraire.

Je prends conscience de l'immense privilège qui est le mien : je suis dans un lieu sacré, béni, et en un instant, tant de noms, tant d'êtres chers surgissent de mon âme pour que je les dépose sur l'autel : mes parents, ma famille, mes amis, les « Lourdes » que je connais, les pèlerins qui m'accompagnent... je suis ici pour eux.



Je prononce lentement les paroles de la prière eucharistique, conscient que je ne pourrai plus les dire ici. C'est un moment unique... qui se poursuit encore...



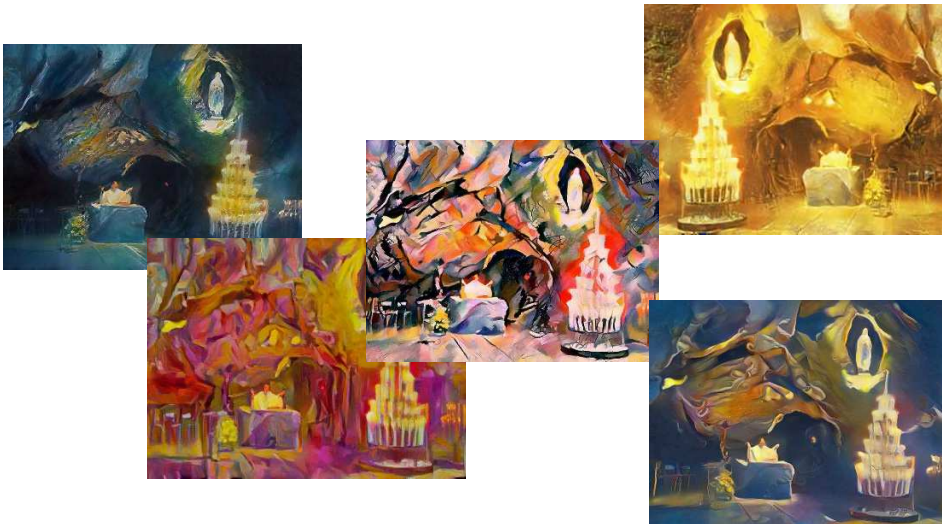
J'ai terminé la messe. Un autre groupe de fidèles s'approche de l'autel avec leur prêtre. Ils viennent d'Indonésie. Nous nous saluons avec ce geste qui consiste à joindre les mains et à faire une petite révérence.

D'autres viendront ensuite. Ils continueront à venir, par milliers, par millions : en groupe, en famille, seuls. Ils veulent toucher le ciel. Ils veulent voir Marie, et à travers elle, Dieu. Ou peut-être cherchent-ils simplement une consolation, un soulagement, une bénédiction, un sourire de Dieu. Aujourd'hui, c'est à moi de donner cette bénédiction, d'être ce sourire.

Combien sont venus, apparemment seuls, mais le cœur chargé de leurs proches qui souffrent, pleurent, doutent, croient... Combien aimeraient venir, mais ne le pourront jamais. Je les rends présents dans ma prière. Combien ne viendront jamais parce qu'ils ne croient pas, ne cherchent pas, ne trouvent pas. Eux aussi ont leur place dans le cœur de Marie, et c'est là que je les place.

Ce soir, je regarde à nouveau la photo qu'on a prise de moi. J'essaie de voir au-delà de la simple image. C'est une photo du Ciel. À l'aide d'un programme d'intelligence artificielle, je la transforme, je l'explore : je cherche l'empreinte de Dieu. Dans les différentes variantes que je crée, le Mystère surgit encore et encore : le Pain et le Vin... un autel... un pécheur... Et le Christ se fait présent !

Lourdes est avant tout un lieu de guérison : tant le corps que l'âme y trouvent l'amour compatissant de Dieu, un amour au visage de Femme, de Mère, de Fille. *Notre Dame de Lourdes, priez pour nous !*





Sanctuaire et volcan, calice et patène unissent le Ciel et la Terre

MESSE SUR LA PYRAMIDE DE CHOLULA

En vacances avec Pedro Herrasti à travers tout le Mexique ! Nous retournons vers Mexico et nous faisons escale à Cholula, où nous sommes accueillis par la famille D. Ils font le nécessaire pour que nous puissions célébrer la messe dans le sanctuaire de Notre-Dame des Remèdes, au sommet de la pyramide de Cholula, la plus grande du monde (en volume) !

Depuis l'autel, j'aperçois, encadré par la porte de l'église, le volcan Popocatépetl dans toute sa splendeur. Sa présence est impressionnante. Le volcan lui-même semble assister à la messe ! La nature, le monde, toute la création participent à cette liturgie.



Je garde encore cette image dans mon cœur : j'ai le sentiment que l'Église accueille la création et l'offre à nouveau à Dieu dans l'Eucharistie. Sanctuaire et volcan, calice et patène unissent le Ciel et la Terre pour rendre le Christ présent dans un monde qui a soif de Lui, souvent sans le savoir.





« Tu es un grand garçon, maintenant ! »

1963 : MA PREMIERE COMMUNION A LA PAROISSE FRANÇAISE

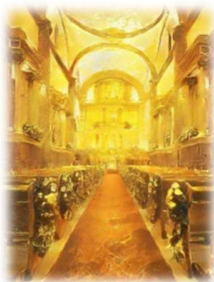
Les souvenirs de ma première communion sont imprécis, vagues, comme des images qui flottent dans l'air. 62 ans plus tard, tout est comme un rêve, je me déplace parmi des figures qui s'estompent, parmi des êtres chers qui vont et viennent, qui sont partis, partagé entre des sentiments de joie et de nostalgie.

C'est cependant un moment qui a marqué ma vie, et en écrivant ces lignes aujourd'hui, les images se précisent, prennent corps. Je me souviens du jeudi précédent, le soir, des premières confessions à l'église. Une église sombre, une attente interminable, des sentiments de culpabilité et de peur, ne sachant quoi dire, inventant des péchés, un prêtre froid et austère, immobile, inhumain, qui parle dans une langue incompréhensible, la terreur la plus totale !



Je me souviens que nous sommes allés au centre-ville pour acheter la petite aube, la croix en bois. Ma mère met des heures à choisir, elle veut la meilleure ! Mon père attend, calme et fier, accomplissant sa mission...

Je me souviens du trajet en voiture à toute vitesse (« nous allons être en retard ! ») jusqu'à l'église « Notre Dame de Lourdes » (ancien collège de filles, aujourd'hui... club de banquiers !), en plein centre-ville.



Je me souviens de l'église pleine à craquer, toute la famille, les camarades du catéchisme, les amis, Piero, Marc, déjà là... Ce sont des amis pour la vie !

Je m'agenouille et pose mes mains sur la balustrade. Le prêtre s'approche pas à pas le long de la balustrade, s'arrêtant devant chaque enfant, puis vient mon tour : « Corpus Christi ». Je me souviens de la fragile forme blanche de l'hostie qui touche mes lèvres, qui colle à mon palais ! Je n'ose pas la mâcher, je me sens faible, et bien sûr, je m'évanouis après avoir communié ! (Cet évanouissement se reproduira plusieurs fois,

notamment lors de ma confirmation).

Dans l'église, je reconnais ma catéchiste, Mme R, toute souriante, heureuse, fière de ses petits ! Je reconnais aussi ma cheftaine, ma cheftaine Touti ! Comme nous l'aimions ! Chaque samedi, elle s'occupait de nous, de toute la petite « meute » de louveteaux ; nous courions vers elle en criant « cheftaine, cheftaine, cheftaine ! », et nous faisions notre promesse, des mots que je porte encore dans mon cœur : « *Akéla nous ferons de notre mieux,*

de notre mieux ! notre mieux ! » Ce sont des mots qui me donnent encore aujourd'hui de la force, car c'est ma promesse scoute !

Une autre image : le père Pierre Bernault de Salaignac, grand, mince, blanc comme un fantôme, une présence mystique au milieu du bruit et du désordre (des années plus tard, je visiterai sa tombe à Toulon et je pourrai le remercier pour son dévouement et son amour envers nous. Si je suis aujourd'hui père mariste, c'est en grande partie grâce à lui). Il dit au *revoir* à chacun d'entre nous : « *Au revoir, François* ». Waouh ! Il se souvient de mon nom !



Le retour à la maison, le repas chez *Mamande* (ma grand-mère paternelle), le gâteau, la photo officielle.



Et le cadeau traditionnel : une montre-bracelet, argentée, énorme, « *tu es un grand garçon, maintenant !* », mais la montre est trop grande pour mon petit poignet. Il faut enlever quelques maillons. Mais j'ai une montre, je peux profiter de mon indépendance : je peux savoir l'heure sans avoir à demander à personne !

2024 : Je n'ai plus la montre... Mes parents sont partis... Je cherche un souvenir de cette journée : seulement quelques photos, mais plus importante que l'absence ou le passé, il y a la vie, la vocation, la promesse que cet enfant a faite et que j'essaie aujourd'hui de tenir...



Le récit qui suit est dur, beaucoup d'entre vous ne seront certainement pas d'accord avec ce que j'écris. Je souhaite simplement le partager avec vous tel que je l'ai vécu. Cela n'a pas été facile. En écrivant ces lignes, j'essaie de réévaluer mes sentiments. Je souffre encore. Si j'ai décidé d'écrire ce récit et d'autres similaires, c'est parce que telle a été ma vie, avec des hauts et des bas, des moments de grâce et des moments de péché, de doute, et parce que je souhaite que le Royaume de Dieu se construise ici sur terre, grâce aux efforts de nous tous. Ce n'est qu'en affrontant les choses avec franchise que nous pouvons avancer. Je vous demande pardon si j'expose une situation peu positive, mais je pense qu'il est nécessaire de le faire.



Venez, nous allons nettoyer cela. »

LA TOMBE DU FONDATEUR À LA NEYLIÈRE, FRANCE

France, décembre 1993. Je me trouve dans la région des « Monts du Lyonnais », près de la ville de Lyon. Je visite pour la première fois la maison où a vécu et est décédé le Père Jean-Claude Colin, fondateur de la Société de Marie, les Pères Maristes, ma congrégation. J'ai souvent vu cet endroit en photos, sur des cartes postales, dans les livres sur la spiritualité mariste que j'ai étudiés pendant mon noviciat. J'ai vu les photos du père Colin, un homme déjà âgé, souriant, au regard clair et fort. Aujourd'hui, je me trouve enfin devant lui, devant mon fondateur, cet homme qui m'a appris à « avoir la foi », comme disait mon maître des novices, Don Martin Pérez. Car avoir la foi en Dieu, c'est aussi avoir la foi que Dieu parle aux hommes, les choisit, les appelle.

Je suis ému en voyant la tombe de ce grand homme, avec ses défauts, sa profonde humanité, mais aussi ses qualités de leader et surtout, un homme de Dieu, qui n'a vécu que pour Dieu et pour Marie.

Aujourd'hui, je célèbre la messe devant mon fondateur et je passe quelques moments (trop courts) seul avec mon Père : je lui demande la foi, la force, la fidélité...



Je retourne à La Neylière en 2015 : la chapelle est en rénovation : il y a de la poussière, des matériaux de construction, des poutres, du ciment partout. La bougie du Saint-Sacrement est toujours allumée. Je cherche la tombe du père Colin. Je sais exactement où elle se trouve, mais je ne la vois pas. Finalement, je la vois et je n'en crois pas mes yeux : elle a disparu sous les décombres. La poussière recouvre tout. Les ouvriers passent au-dessus de la tombe, la piétinent comme si de rien n'était, sans même savoir qu'elle est là. Il n'y a pas de panneau, de cordon, rien qui interdise le passage, qui protège la tombe. Je suppose que « ce n'est pas important, ce n'est qu'une tombe... »

Les Maristes laïcs qui m'accompagnent regardent toute cette scène avec incrédulité. L'émotion, les larmes, les sentiments contradictoires, le scandale lui-même les empêchent de parler : Comment est-il possible qu'il y ait si peu de respect, si peu de dévotion ? J'ai l'impression qu'un lieu saint a été profané, humilié...

Quand j'en parle à l'un des pères responsables de la chapelle, ses lèvres esquissent un sourire qui me semble un peu condescendant. Ses yeux semblent dire : « Vous pensez vraiment que tout cela est important ? » Sa réponse me surprend et je ne sais pas comment réagir : « Dans les cathédrales, les tombes des évêques et des chanoines se trouvent juste à l'entrée ou dans le parvis, afin que les gens puissent marcher dessus. C'est un signe d'humilité. »

Je ne sais que répondre. Je ne pense pas que ce soit la même chose : qu'un prêtre choisisse par humilité que sa tombe soit cachée, ou qu'on marche dessus, je le comprends parfaitement. Que les enfants spirituels, les successeurs de ce fondateur, méprisent à ce point le lieu de son repos... Je ne suis pas d'accord, je suis sans voix. Je préfère m'éloigner avant que la colère ne me fasse parler à tort et à travers. Mon analyse très personnelle est que c'est le fruit, la conséquence de cette attitude que l'on pourrait qualifier d'anticléricale, mais qui est plutôt anti-ecclésiale, même de la part de membres du clergé pour qui le ciel, la sainteté, la vie de grâce (et d'ailleurs la cause de canonisation du fondateur) n'ont pas grande importance. Je le sais parce qu'on me l'a dit. Ce qui importe aujourd'hui, c'est l'écologie, le dialogue interreligieux, l'œcuménisme, la justice. Je ne comprends pas cette dichotomie.

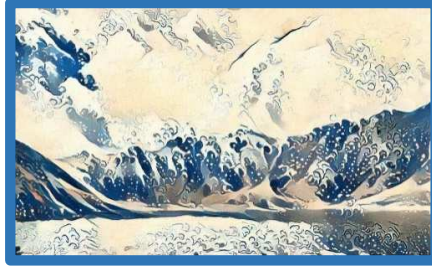


Les laïcs me regardent avec des yeux suppliants. Ils ne comprennent pas. Je voudrais les consoler, mais je suis moi-même blessé. En même temps, je prends conscience de mes propres défauts, des fois où j'ai prié sans grande confiance, où j'ai célébré sans grande dévotion, où j'ai prêché davantage pour moi-même que pour le Christ. Il serait trop facile de pointer les

« fautes » des autres sans voir les miennes. Les paroles du Christ prennent une nouvelle densité : « Ne jouez pas, car vous serez jugés ». Seul Dieu peut connaître le cœur de chaque personne.

Je prends les deux laïcs dans mes bras et je leur dis avec émotion : « C'est notre famille, les gars ! C'est ici que nous devons vivre ! Alors... mettons-nous au travail ! Venez, nous allons nettoyer tout ça. »





« Désolés, père, il était plus important de protéger le Seigneur ! »

OCTOBRE 1984 : MESSE DANS LE CRATERE DU NEVADO DE TOLUCA

Je viens d'intégrer le CPP (Centre polytechnique de projection) quelques mois après mon ordination. Le CPP regorge de jeunes gens dynamiques, dévoués, catholiques convaincus, qui veulent vivre leur foi et approfondir leur recherche de Dieu. Le *Groupe alpin Pax* joue un rôle particulier dans ce centre, car il amène les jeunes à découvrir Dieu dans la nature et la camaraderie.



J'arrive juste au début de la saison de basse montagne et les jeunes m'invitent à les accompagner en excursion au *Nevado de Toluca*. Nous sommes partis très tôt de Mexico, dans plusieurs voitures, et en milieu de matinée, nous sommes arrivés au parking au pied du volcan. Le cratère apparaît à mes yeux de jeune prêtre comme une immense cathédrale, un sanctuaire à ciel ouvert, un temple dont le toit est le ciel lui-même ! Nous commençons la randonnée, car il s'agit de parcourir tout le bord du cratère, alors c'est parti !

À mi-chemin, nous choisissons un endroit pour nous arrêter afin de célébrer la messe et nous reposer. Il n'y a bien sûr pas d'autel ici, mais ce n'est pas un problème : les garçons ont fabriqué un autel avec leurs sacs à dos ! Ils empilent plusieurs sacs et posent une petite planche dessus, sur laquelle je place le calice et la patène de mon ordination. Je me souviens alors de l'image d'un autre jeune prêtre, Karol Wotyla, célébrant la messe sur un canoë avec ses jeunes randonneurs ! J'ai toujours voulu être comme lui... Jean-Paul II, aujourd'hui saint, marquera toute ma vie sacerdotale d'une manière merveilleuse !





Je ressens une immense émotion en célébrant ainsi la Sainte Messe, à ciel ouvert. D'une certaine manière, beaucoup de choses superflues ont disparu : les retables, les bancs, les cierges. Nous sommes une petite Église dans une immense cathédrale à ciel ouvert !

Mais le temps change rapidement et des nuages noirs approchent, couvrant le ciel en quelques minutes. Je sens le vent froid qui semble me dire : « Dépêche-toi ! » Juste après la consécration, une averse de grêle s'abat sur nous. Les garçons se précipitent pour couvrir le Corps et le Sang du Christ avec un imperméable, et me laissent trempé, avec des grêlons qui me frappent de tous côtés.

« Désolés, père François, il était plus important de protéger le Seigneur ! » Nous éclatons de rire. En quelques minutes, le soleil revient et nous réchauffe à nouveau ! Nous sommes mouillés mais heureux ! C'est comme si un ange nous avait fait une petite blague !

Non ! C'est plutôt comme si la nature elle-même célébrait avec nous l'Eucharistie du Seigneur : le volcan, le ciel, la grêle, le soleil, tous se sont réunis autour de l'autel où ces jeunes célèbrent leur foi et cherchent à gravir un sommet de plus sur leur chemin vers le ciel.

Nous amorçons le retour... Tous ne marchent pas au même rythme... Certains sont plus lents, plus fatigués, moins forts. Peut-être portent-ils un lourd fardeau, que j'ignore. Certains viennent me parler. Beaucoup recherchent la compagnie des jeunes filles qui sont venues. À chaque pas, l'avenir de ces jeunes se forge. Des années plus tard, j'aurai la chance de bénir leur mariage et de baptiser leurs enfants. Pour d'autres, j'aurai la triste tâche d'assister à leurs funérailles. Mais cela sera plus tard. Pour l'instant, il s'agit de forger ces âmes, de partager des aventures, des valeurs, des prières, des joies et des peines avec chacun d'entre eux. Je prie pour chacun d'entre eux, afin qu'ils trouvent leur propre chemin, qu'ils trouvent le bonheur dans cette vie... et surtout dans la suivante.





L'année prochaine, vous serez capitaine !

2001 : MESSE AVEC DES DANSEURS DANS LE QUARTIER OBRERO POPULAR

C'est ma première année à l'église *Nuestra Señora Santa María de Guadalupe Reina del Trabajo* (Notre Dame Sainte Marie de Guadalupe Reine du Travail), dans le quartier *Obrero Popular* de Mexico. Les circonstances de mon arrivée sont un peu étranges, mais je suis là, prêt à aider le Père C., mariste comme moi.

Le 12 décembre approche, solennité de Notre-Dame de Guadalupe, la grande fête patronale de la paroisse, et nous nous répartissons les messes de ce jour-là. Il y en a environ cinq, plus celles qui sont célébrées dans les rue et les HLM. Entre autres, j'ai été chargé de la messe de midi à l'église paroissiale.

J'arrive en courant d'une autre messe et quelle n'est pas ma surprise, en arrivant à l'église, de trouver dans la rue un groupe de danseurs, avec leur musique si sonore et leurs costumes préhispaniques. Ils ont occupé toute la rue devant l'église et dansent joyeusement. Je m'approche pour les saluer, et quelle autre surprise lorsque je reconnais Mme H., une dame du quartier, parmi les danseurs : « Que faites-vous ici ? Quel plaisir de vous voir ! »

- « Eh bien, vous voyez, mon père, nous sommes ici pour honorer nos ancêtres et notre Mère du Ciel. »

- « Eh bien, venez, nous allons tous entrer pour la messe ! »

Doña H. hésite, me regarde, à la fois étonnée et agacée.

- « Non, mon père, nous ne pouvons pas, d'abord parce que notre rôle est de danser ici, et ensuite parce que l'autre prêtre n'aime pas que nous soyons ici. Il dit que ce n'est pas chrétien ! »

Je m'arrête un instant pour réfléchir, et je me souviens en effet que, dans la tradition préhispanique, les danseurs restaient devant la pyramide, comme le peuple lui-même. Seuls les prêtres montaient sur la pyramide. Aujourd'hui, nous dirions qu'ils n'entrent pas dans le temple, leur rôle est de danser, de danser dans le parvis, tandis que les prêtres « montent sur la pyramide » (entrent dans l'église) et célèbrent le rite.



- « Voyons voir, leur dis-je, nous allons faire comme suit : vous allez m'accompagner en procession pour commencer la messe, je viendrai vous chercher ici et nous entrerons tous ensemble. Ensuite, vous sortirez et continuerez à danser, puis vous reviendrez dans l'église pour l'offertoire, vous m'apporterez les offrandes. Vous ressortirez et, à la fin de la messe, vous viendrez me chercher et nous sortirons en procession du temple. Qu'en pensez-vous ? » Ils sont fascinés par l'idée, ils me regardent avec de grands yeux émerveillés et un

immense sourire. Nous allons surprendre tout le monde !

En effet, la procession d'entrée est magnifique : devant moi entre tout le groupe de danseurs, avec leur musique étonnante. Les gens sont surpris, mais quand je leur explique, ils acceptent volontiers. On remarque immédiatement une atmosphère différente : l'église ne sent plus l'encens mais le *copal*, la musique emplie toute l'église sans être assourdissante, et je suis heureux de célébrer cette liturgie qui me rappelle les missions dans la Sierra Norte de Puebla. Le groupe entre à nouveau pour l'offertoire, apportant le pain et le vin, et à la fin de la messe, avant la bénédiction finale, il revient pour m'accompagner dans la procession finale. J'explique à toute l'assemblée qu'aujourd'hui étant un jour si spécial, je vais donner la bénédiction dans la même langue que celle que la Sainte Vierge a parlée lorsqu'elle est apparue à Juan Diego : le nahuatl.

La bénédiction de Dieu Tout-Puissant...

Itlateochiwalis Teotl Ipalnemokuani, Totahzin, ikonetzin + iwan Teoihiotzin, Anmopa mawalmuika.

Les gens sont stupéfaits, certains ne savent pas quoi penser. Ils vivent quelque chose de nouveau. C'est comme une fenêtre sur le passé, une découverte de leurs racines, mais c'est également un chemin vers l'avenir, ils savent qu'ils appartiennent d'une certaine manière à une culture ancienne que la Vierge elle-même a visitée et adoptée comme sienne dans l'*ayate* de Juan Diego, et que nous n'avons malheureusement pas suffisamment valorisée.

Les danseurs prennent congé avec gratitude. Aujourd'hui, quelque chose est né dans leurs cœurs et dans le mien. Je me souviens de la seule phrase que je connaisse en nawatl : « *miyac pakillis in no yolotl*, beaucoup de joie dans mon cœur ». Nous nous sommes rapprochés, nous nous sommes rencontrés. J'ai cependant le sentiment qu'il manque quelque chose, il y a une sorte de méfiance, de doute, surtout de la part des hommes, comme s'il fallait faire un pas de plus.

Un an plus tard...

Je demande au curé de me laisser à nouveau célébrer la messe de midi. Je sais que les danseurs seront là et c'est effectivement le cas. Nous nous saluons chaleureusement,



émeut tous.

« Que diriez-vous de faire comme l'année dernière ? »

- Bien sûr, *Tata*, nous allons danser en l'honneur de la Vierge Marie, notre Mère ! »



La messe est à nouveau un événement riche en danses, en musique préhispanique, en coquillages et en tambours, avec l'odeur du *copal*. Il y a quelque chose dans l'air qui nous

Je reconnais avec regret qu'il m'a fallu plus de 38 ans pour découvrir le monde indigène de mon propre pays. Enfermé dans ma bulle du quartier Polanco de Mexico, j'avoue que je ne connaissais pas mes frères indigènes, je les regardais avec crainte, parce que je ne les comprenais pas et parce que j'avais honte d'avoir tout alors qu'ils n'avaient rien, ou du moins c'est ce que je pensais.

Nous sortons à nouveau du temple en procession et lorsque j'essaie de prendre congé, les danseurs m'entourent. C'est alors que quelque chose de merveilleux se produit. Doña H. me dit avec beaucoup d'émotion :

« Mon père, nous avons quelque chose de spécial pour vous. Allez vite vous changer et revenez. »

Je me suis précipité à la sacristie, je reviens quelques minutes plus tard et me retrouve à nouveau entouré par les danseurs.

L'une des « nanas », une des vieilles femmes, s'approche de moi et me demande de m'agenouiller. Je sens dans mon cœur que quelque chose de très spécial est sur le point de se produire. La « nana » procède à un *Encuentro*, une « rencontre » avec moi, cette brève cérémonie d'accueil et de bienvenue, avec du *copal* et des gestes de bénédiction.

Deux jeunes gens s'approchent de moi, m'aident à me lever, me mettent un ruban autour de la tête et des clochettes dans la main : « Allez, père, c'est votre tour maintenant ! »

Et nous commençons à danser, devant l'église, devant tous les gens qui regardent avec stupéfaction le père se joindre aux danseurs.

Au bout d'une heure, je suis épuisé ! Je demande à m'arrêter ! Tout le monde rit, mais je me sens déjà entouré de leur affection :

« Je vais vous dire, mon père, quelque chose qui nous fait mal, c'est que les gens nous méprisent ; ils disent que nous ne sommes pas des danseurs, que nous ne sommes pas des *concheros*, encore moins des indigènes ! Nous sommes du quartier, mon père, c'est vrai, aucun d'entre nous ne parle le nahuatl, mais nous sommes Mexicains, fiers de l'être, fiers de notre patrie, de notre culture, de cette Terre qui est notre Mère, et que nous avons recouverte d'asphalte et de ciment, pour ne plus la sentir, pour ne plus l'aimer ! Père, vous êtes désormais

l'un des nôtres, nous venons de vous nommer lieutenant de notre groupe ! L'année prochaine, vous serez capitaine ! »

Mais « l'année prochaine » n'arrive jamais. On me transfère dans une autre paroisse. Je ne les ai jamais revus, et j'ai à nouveau l'impression de les avoir laissés tomber. Il me reste l'espoir que ce jour-là, quelque chose a changé en eux, quelque chose a changé en moi. Je ne peux qu'espérer que *Totatzin Dieu* et Marie de Guadalupe ont tout vu. « Totazin tio Xihua... »





« Scouts, toujours prêts ! »

1963 : MESSE DES LOUVETEAUX AU « DESERT DES LIONS »

Le mouvement des Scouts de France était très important à la Paroisse Française de Mexico. À l'époque, il se trouvait encore dans l'ancien école pour jeunes filles au centre-ville, et trois ou quatre fois par an, une excursion était organisée. Cette fois-ci, on nous emmena dans le bois appelé « le désert des lions », dont le nom était assez impressionnant !

Laisser la ville derrière nous, entrer tous ensemble dans cette forêt dense, avec des arbres qui semblaient géants. Et dans une clairière, les adultes avaient tout préparé pour la messe, car à cette occasion, certains louveteaux allaient faire leur promesse scoute, wow !



« Je promets d'être scout toute ma vie ». Combien de milliers, voire de millions d'enfants ont été marqués à vie par ces mots : « Je promets d'être scout toute ma vie ». Prêter serment devant la cheftaine Touti, le père Bernault, mes parents, avec mes amis, tous ensemble, tous fiers de porter l'uniforme avec le foulard, le cri de ma cheftaine : « meute, meute, meute », auquel nous répondions en criant : « cheftaine, cheftaine, cheftaine ! » et le chant scout : « Akela, nous ferons de notre mieux, de notre mieux, mieux, mieux, notre mieux, mieux, mieux ! ». Et vient le moment solennel de la promesse : un genou à terre, le salut scout, mes parents, ma cheftaine qui me regarde avec fierté.

Des années plus tard...

En 2008, avec d'autres camarades scouts, j'ai renouvelé ma promesse... à Jérusalem, à l'occasion du centième anniversaire de la fondation du mouvement scout par Baden-Powell. « Scouts toujours prêts ! »



Encore quelques années plus tard...

Le père Louis-Pascal P., des frères de Saint-Jean, responsables de la paroisse de Mexico que les Maristes ont dû quitter par manque de personnel, me rend visite à Paris. Comme moi, Louis-Pascal est une vocation issue de la paroisse. Il est également le fils aîné de Touti, ma cheftaine... Je le salue, je l'embrasse avec la même affection que celle que j'ai reçue il y a tant d'années de Touti, ma cheftaine, ma cheftaine ! Il y a des choses qu'on n'oublie pas...

Scouts, toujours prêts !



Je suis conscient que dans le récit qui suit, je m'en sors, disons, « plutôt bien ». Il y a sans doute une touche de vanité. Je m'en excuse d'avance. J'ai beaucoup hésité avant de l'écrire. Mais je veux le partager tel qu'il s'est passé, car finalement, le Christ est présent dans la vie de chacun d'entre nous, et reconnaître Ses œuvres, c'est Lui rendre gloire. Alors... Gloire à Dieu !



Si les prêtres sont comme ça, moi aussi je veux être prêtre !

2006 : MESSE A L'ORPHELINAT « NOS PETITS FRERES », A CUERNAVACA.

- Père, pouvez-vous venir confesser nos jeunes ?

L'appel vient de l'orphelinat « Nos petits frères », fondé par le père Wasson en 1960. C'est une œuvre qui a marqué des milliers de vies, et c'est pour moi un privilège de pouvoir aider, même si ce n'est que pour quelques heures.

À mon arrivée, la réceptionniste m'explique qu'un jeune prêtre est en train de donner une conférence et que les confessions commenceront dès qu'il aura terminé.

- Oui, pas de problème, je peux attendre un peu. D'ailleurs, je vais aller écouter la conférence du père, pour savoir comment se passe la retraite et dans quel état d'esprit sont les jeunes.

J'arrive dans une grande salle remplie de jeunes, ils sont peut-être 80, et je m'assois au fond de la salle. Un jeune père, très dynamique, donne une conférence sur la grâce. Au début, je ne l'écoute pas vraiment, mais soudain, ses paroles me frappent comme un coup de massue : « Oui, mes amis, la grâce, c'est la participation à la vie divine ! Dieu veut vivre en vous et vous transformer pleinement, faire de vous des saints ! La sainteté doit être votre idéal, c'est le seul idéal digne, possible et inépuisable qui donnera tout son sens à votre vie ! »

Ce sont des mots qui me sont si familiers, je les ai répétés des centaines de fois lors des retraites de jeunes à Mexico...et à Cuernavaca ! Ce père a sûrement participé à ces retraites! Qui est-il ?





Soudain, le père interrompt son discours. Il me regarde fixement, surpris. Il s'approche de moi :

« Chauvet, c'est toi ? »

Je reste stupéfait. Je dois préciser qu'au Mexique, presque personne ne m'appelle « Chauvet » (mon nom de famille). Tout le monde m'appelle Pancho ou père Pancho. La seule exception était

les jeunes du groupe des retraites de Cuernavaca « Maranatha », qui a débuté en 1993. Pour une raison quelconque, ils m'appelaient par mon nom de famille.

- « Chauvet, c'est toi ! Je n'arrive pas à y croire ! »

Moi non plus !

- « Tu ne me reconnais pas ? »

Je rougis : « En fait... »

- « Je suis Victor, du groupe Maranatha ! Je suis allé à une retraite avec toi il y a 20 ans ! Les gars, écoutez, je voudrais vous présenter quelqu'un, je vous présente le père Chauvet, je crois que maintenant tout le monde l'appelle père Pancho, et je dois vous raconter une histoire : Il y a 20 ans, les gars, j'étais là où vous êtes maintenant, j'avais été invité à une retraite appelée « Jornada », et comme beaucoup d'entre vous, je m'ennuyais, je ne comprenais pas grand-chose, avec le même air perplexe que beaucoup d'entre vous aujourd'hui ! Je me souviens que Pancho est venu nous donner une conférence que je n'oublierai jamais, car il l'a fait avec tant d'amour, de joie et d'enthousiasme qu'à la fin, je me suis dit : si tous les prêtres sont comme ça, moi aussi je veux devenir prêtre. Les amis, c'était il y a 20 ans, je suis prêtre depuis 8 ans, j'ai passé 4 ans en mission en Afrique, et bien sûr, je dois tout cela à Dieu, mais aussi à un prêtre qui a su s'enthousiasmer pour la personne, le message et la grâce du Christ.

Je ne sais même pas quelle expression adopter, je suis submergé par l'émotion et j'essaie de ne pas pleurer. Je sais que cette histoire peut sembler très vaniteuse, mais j'ose penser que le Christ a voulu me prendre dans ses bras, m'encourager, me faire comprendre que, même si j'ai commis beaucoup d'erreurs, j'ai parfois aussi vu juste, que souvent, prêcher l'Évangile, c'est semer la graine et prier pour qu'elle tombe en bonne terre et porte beaucoup de fruits. Mais cela ne dépend pas de moi, cela dépend uniquement de Dieu et des cœurs généreux comme celui de Victor.

Victor et moi concélébrons la messe cet après-midi. Je lui demande de présider. C'est à moi de voir le Christ devant l'autel...





Il faut apprendre à vivre auprès de personnes exemplaires, et aussi apprendre à mourir pour atteindre Dieu.

JANVIER 2013 : MESSE DE DEPOT DES CENDRES DE MA MERE

Nous sommes le 29 décembre 2012. Ma mère est décédée cet après-midi. Elle est partie comme elle le souhaitait, s'éteignant peu à peu, en regardant la mer depuis le balcon de sa chambre, entourée de l'affection de sa fille, de ses petits-enfants et de son arrière-petit-fils. Je l'apprends par le SMS que ma sœur m'envoie et que je lis au petit matin du lendemain, en descendant dans le jardin.

Je suis à huit mille kilomètres de là. Je suis venu travailler à Paris au chapitre provincial des Pères Maristes d'Europe. Cette distance me pèse énormément, le fait de ne pas avoir été là, les mots que je ne lui ai pas dits et les caresses que je ne lui ai pas donnés. Je réalise soudain que je ne la reverrai plus jamais. En même temps, je me sens rempli de gratitude, de joie, de reconnaissance pour la mère que Dieu m'a donnée, pour tout ce qu'elle a fait pour mon père, pour ses enfants, ses petits-enfants et son arrière-petit-enfant, pour tous ses proches.

Dans le jardin, je rencontre le père Hubert, provincial d'Europe, qui a connu ma mère il y a des années et qui me demande toujours de ses nouvelles : « François, bonjour ! Comment va ta mère au Mexique ? » « Elle va très bien, elle vient de partir au ciel. »

Hubert me regarde avec une affection fraternelle : « Veux-tu retourner au Mexique ? Veux-tu être avec ta famille ? »

J'y réfléchis un instant : grâce à Dieu, j'ai eu le temps de lui dire au revoir, de manger avec elle, de papoter, de nous souvenir et de rire tout un après-midi, de lui dire ou plutôt de lui faire sentir à quel point je l'aime. « Merci, Hubert, mais je suis ici avec ma famille, en tant que prêtre, j'ai un travail à accomplir ici. » Je savais bien, en acceptant la prêtrise, que j'allais manquer beaucoup de moments comme celui-ci. Mais ma famille va bien, le moment viendra où je serai avec eux.



Janvier 2013 Je suis arrivé à Cuernavaca pour la messe de dépôt des cendres de ma mère dans la crypte de la cathédrale.

Ce matin, 11 mai 2024, j'essaie de mettre par écrit ce que j'ai vécu ce jour-là. Je le fais en sachant que je laisse de nombreux détails de côté : les visages d'amis, les paroles de réconfort, d'espoir, même aujourd'hui, je me sens submergé d'affection. Je le fais aussi parce que beaucoup d'entre vous ont vécu la même chose, beaucoup d'entre vous n'ont peut-être pas trouvé de prêtre pour célébrer la messe. Je me souviens des paroles qu'un prêtre déjà âgé m'avait dit : « Célébrez chaque enterrement comme s'il s'agissait de celui de votre père ou de votre mère ». Eh bien, c'est maintenant mon tour...

Tant d'amis et de connaissances sont venus. Ma chère fille adoptive Alicia a apporté un magnifique portrait de ma mère, un geste merveilleux ! Je me sens réconforté par son affection, et j'en ai besoin ! les accolades se succèdent. Beaucoup se rendent compte que c'est maintenant moi qui ai besoin de ces accolades. Ça ne va pas être facile que de célébrer cette messe...

Beaucoup de gens sont venus de Mexico. Parmi les nombreux visages, je vois celui de Piero, mon ami depuis la plus tendre enfance, et sa femme Yuye. Leur présence est un autre merveilleux cadeau. Eduardo Alarcón sort sa guitare et chante comme jamais auparavant. Je ressens l'affection et le soutien de tellement de personnes qui sont si présentes dans ma vie en ce jour.

Plus tard, Eduardo écrira quelques mots : « *L'ambiance dans la chapelle remplie de parents et d'amis, mais aussi de frères et sœurs en Christ, chantant dans l'espoir de se revoir, CE N'ÉTAIT PAS UN ADIEU, C'ÉTAIT UN AU REVOIR, selon les mots de François. Que Dieu bénisse la famille Chauvet Contreras et nous bénisse tous... Amen* ».

Une autre amie, Geneviève, m'écrit également :

Cher Père François, ce fut une très belle messe, très émouvante, celle d'un fils prêtre pour sa mère, ce fut un moment très spécial, venant du cœur, car tout l'assemblée était unie dans le Christ, t'accompagnant toi et ta famille, et une leçon de vie, car la réalité est que nous allons tous mourir un jour et qu'il faut apprendre à vivre à partir de personnes exemplaires, et aussi apprendre à mourir pour atteindre Dieu, et à vivre sans ceux qui nous ont quittés avant nous !!!

À la fin de la messe, nous avons porté les cendres jusqu'à la niche où repose déjà mon père : les voilà à nouveau ensemble ! Ah long des années je suis revenu plusieurs fois... Ce n'est pas facile maintenant que je ne vis plus à Cuernavaca, maintenant que je suis à nouveau à huit mille kilomètres de distance, maintenant que je passe tous les jours devant le jardin où j'ai appris la nouvelle. Mais il n'est pas nécessaire de revenir. Comme l'a dit Geneviève, j'ai appris à vivre grâce à des personnes exemplaires, j'ai aussi dû apprendre à vivre sans ceux qui sont partis avant moi, mais je ne pourrai jamais vivre sans mes proches, sans mes amis, sans cette amour qui nous unit au Christ même au-delà de la mort physique.





Le lit d'un malade est un autel

1989 : MESSE DE MA TANTE MARTHE CHEZ ELLE

Ma tante Yaya est en train de mourir. Tout le monde le sait, mais personne ne le dit. Marthe Chauvet, veuve Llamosa, sœur de mon père, veuve depuis toujours ou presque. Sa présence de femme forte a marqué mon enfance et ma jeunesse. Elle vit à Cuernavaca avec sa sœur Emma (« Mita »). Je vais souvent passer le lundi avec elles. Ce jour-là, Mita s'approche de moi : « Nous voudrions te demander un petit service, je ne sais pas si c'est possible... Tu sais que Yaya ne peut pas sortir, et elle aimerait tellement assister à la messe. Tu penses que c'est possible ? » Le jeune prêtre que je suis est encore très attaché aux règles : « Laisse-moi voir, il faudrait demander la permission... » J'en parle à mon supérieur : « Voyons voir, mon cher, quelle est la loi suprême dans l'Église ? La charité, n'est-ce pas ? De plus, une fois par an, on peut faire ce qu'on veut ! » Je ne suis pas sûr que cette dernière affirmation se trouve dans le droit canon, mais bon, j'ai déjà la permission !

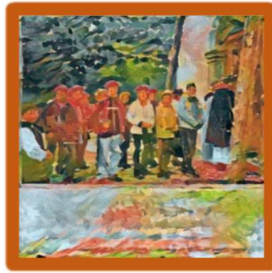
Le lundi suivant, j'arrive avec tout le nécessaire. Nous installons un petit autel au pied du lit. Le lit de malade lui-même est un autel, avec une offrande de 85 ans de foi et de fidélité. Pour cette messe, j'ai apporté la chasuble que les deux sœurs Chauvet m'ont offert pour mon ordination.



Dans sa jeunesse, elle s'est rendue avec ses sœurs, Emma et Valentina, à la manifestation au centre-ville contre la persécution religieuse du gouvernement de Calles. L'armée attaque avec des gaz lacrymogènes. Elles restent assises, immobiles, résistant avec les seules armes des chrétiens : l'amour et la vérité.

Yaya est en train de mourir, mais elle est bien vivante ! Ce n'est pas du tout une messe pour les défunts : c'est une messe qui célèbre la vie, la vie d'une femme forte et fidèle. Nous nous regardons à la fin de la messe. Elle semble savoir que c'est la dernière messe à laquelle elle assistera. C'est en quelque sorte un adieu, la fin d'une vie entière. C'est aussi un moment de transition, entre sa fidélité et la mienne, entre sa dévotion au Christ eucharistique et la mienne. Nous sommes les maillons d'une longue chaîne qui traverse les siècles. Yaya est morte. Elle a vécu sa Pâque dans la paix, la confiance et l'amour.





« Mon père, mon père... Asseyez-vous ! »

MESSE DES MISSIONS DANS LA SIERRA NORTE DE PUEBLA : LA BENEDICTION DU PULQUE

Je suis de nouveau en mission dans la Sierra Norte de Puebla. Avec un groupe de jeunes de notre paroisse de Ticomán, je suis retourné à Tepezintla, où nous passerons toute la Semaine Sainte.

Malgré la pluie incessante et le froid, les gens viennent à la messe, heureux d'avoir un prêtre et des jeunes pendant cette semaine.

Il fait froid. La saison des pluies est arrivée tôt cette année, et lorsque nous sortons pour visiter, nous rentrons trempés ! Les jeunes sont courageux et viennent à la messe malgré la fatigue. Au cours de cette messe du soir, je remarque avec surprise que la brume s'infiltré par les vitres cassées, et très vite, toute l'église est plongée dans une semi-obscurité et un froid qui vous glace les os. Mais le meilleur reste à venir.



Au milieu de l'homélie, M. H. s'avance vers le centre de l'église et, levant la main dans un geste qui m'invite à m'arrêter, il me dit : « Mon père, mon père... Asseyez-vous, mon père ! »

À ce stade, j'ai appris à les aimer et à les respecter, à respecter leur façon d'être, qui peut parfois sembler brusque.

H. monte jusqu'à l'autel, s'approche de moi et me dit à voix basse : « Mon père, aujourd'hui est le jour de la bénédiction du pulque. Avec votre permission, nous allons le faire maintenant. Attendez-moi ici, je vous préviendrai. » D'accord, je pense...

Aussitôt, des jeunes apportent trois tonneaux en bois. Ils les placent au centre de l'église. Les hommes et les femmes sont debout (il n'y a pas de bancs dans l'église, les gens écoutent toute la messe debout), les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, comme il se doit (« il ne faut pas tenter le compadre », m'expliquait une fois une dame).

H. s'approche des tonneaux et, de là, depuis le centre de l'église, s'adresse à tout le village. Il leur parle dans un nahuatl rapide et, je dirais, joyeux. Bien sûr, je ne comprends rien, mais j'aime à imaginer qu'en tant qu'ancien du village, il les instruit, les avertit, les réprimande, les encourage ! Bref, tout ce que je devrais faire.

Je me rends compte que souvent, les gens ne comprennent pas ce que je dis simplement parce qu'ils ne parlent pas espagnol, mais aussi parce que je ne suis pas toujours sûr de trouver les mots, les images, le ton approprié.

Je trouve qu'il s'en sort plutôt bien !

Quand il a fini de parler, une « nana » (dame) s'approche avec le copal et bénit les tonneaux en soufflant la fumée dessus. Enfin, H. ouvre l'un des tonneaux et remplit un verre de pulque en le plongeant dans le tonneau, se tourne vers moi et me dit avec un grand sourire : « padrecito, padrecito, santé ! » et boit copieusement.

Les jeunes reprennent les tonneaux (les gens boiront dehors, une fois la messe terminée). H. s'approche à nouveau de moi et me dit avec son immense sourire : « Maintenant, mon père, vous pouvez continuer la messe ! »

Pendant quelques instants, je ne sais pas comment réagir. Dois-je me mettre en colère, m'énerver parce qu'ils ont interrompu la messe ? Dois-je être scandalisé parce qu'ils ont apporté trois tonneaux d'alcool dans l'église ? Ou dois-je essayer de comprendre que dans ces villages, il n'y a tout simplement pas d'eau ? Il n'y a pas d'eau pour se laver, il n'y a pas d'eau à boire (l'eau peut même être nocive pour la santé), et le pulque est une boisson tout à fait acceptable.



Je comprends soudain qu'ils m'ont en quelque sorte accepté dans leur communauté, moi et les jeunes missionnaires. Nous ne célébrons pas seulement la messe avec eux : nous célébrons aussi leurs cérémonies, leur liturgie, leur façon de communiquer et de remercier Totatzin Dieu pour tout ce qu'il leur donne, même le peu qu'il leur donne, un maïs qui ne suffit pas, des haricots qui ne nourrissent pas, un pulque qui sert plus à tromper la faim qu'à éteindre la soif.

Je prends quelques instants avant de poursuivre la messe. Je regarde mes frères et sœurs nahuatl qui sont debout depuis une heure sans se plaindre. Cela me fait mal de penser que je ne fais vraiment rien pour améliorer leur niveau de vie. Mais cet après-midi, mon rôle est peut-être simplement de les bénir, eux et leur pulque ! Leur maïs, leurs haricots, leurs petits animaux, leurs petites maisons faites de quelques bâtons de bois.

Je comprends que bénir le pulque, ce n'est pas bénir l'alcool ou l'ivresse. C'est bénir, c'est-à-dire demander à Dieu d'être présent et de regarder avec amour ce peuple qui est le sien ; c'est bénir tout un mode de vie marqué par une pauvreté séculaire qui a empêché tant de nos frères et sœurs de vivre comme des enfants de Dieu. Bénir, ce n'est peut-être pas changer immédiatement la qualité de vie, mais le faire en aidant à changer les cœurs.

Deuxième partie :

En écrivant ceci, je me rends compte que je n'avais jamais vraiment appris davantage sur la bénédiction du pulque. Je trouve deux pages intéressantes sur Internet. J'espère que cela nous aidera tous à mieux comprendre nos frères indigènes (en espagnol).

Deux bénédictions du pulque par les prêtres :

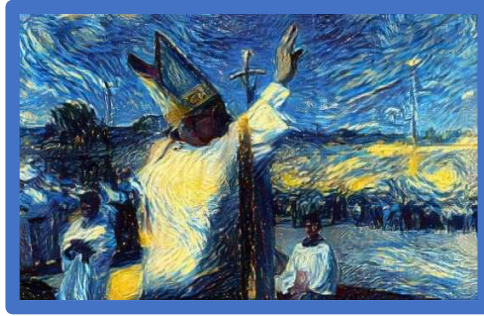
<https://www.facebook.com/watch/?v=512960170302742>

<https://www.facebook.com/watch/?v=1843978362340854>

Un peu d'histoire

<https://lechecontuna.com/2022/05/23/uvi-ido-la-experiencia-del-pulque-en-la-mixteca/>





« C'est bon, mon père, on a le droit de pleurer ! Nous sommes tous dans le même bateau ! »

MESSE POUR LE REPOS ETERNEL DE JEAN-PAUL II, COLONIA OBRERO POPULAR

La nouvelle se répand rapidement, à la radio, à la télévision, partout : Il est mort ! Le pape est mort ! Jean-Paul II, le pape mexicain, *Juan de Dios*, est parti à la maison du Père, il nous a quittés !

Je suis seul à la paroisse en ce 3 avril 2005. Le curé n'est pas là. Je ne sais pas quoi faire. Jean-Paul II est le pape de toute ma vie sacerdotale, je n'ai connu aucun autre pape. J'étais séminariste lorsqu'il est venu au Mexique pour la première fois en 1979, et j'ai eu l'honneur d'être enfant de chœur/garde du corps lors de cette grandiose messe à la Villa (je vous raconterai plus tard cette histoire d'« enfant de chœur/garde du corps »). Dans toutes mes messes, j'ai prié pour lui : « ... et avec notre pape Jean-Paul II, notre évêque... ». Je me sens orphelin, un sentiment que des millions de personnes vont partager.

La seule chose qui me vient à l'esprit est... de célébrer la messe. Nous sonnons les cloches, et peu à peu, les gens arrivent. Ils ne sont pas nombreux, mais ils s'approchent, certains surpris (« Que s'est-il passé ? »), d'autres déjà au courant. Je monte à l'autel avec une boule dans la gorge, j'essaie d'expliquer, mais l'émotion me submerge.

« Vous allez me pardonner, mais je ne pense pas pouvoir célébrer cette messe sans pleurer. »
- « Ce n'est pas grave, mon père, on a le droit de pleurer ! nous sommes tous dans le même cas ! »

Je ne me souviens plus... Je sais que j'ai pleuré, je sais que j'ai eu du mal à terminer la messe, je sais que des centaines de souvenirs ont traversé mon esprit et mon cœur : sa première messe à la Villa en 1979 ; la rencontre avec les séminaristes à Guadalajara ; des années plus tard, la visite à Castel Gandolfo avec ma mère ; la rencontre à San Juan de los Lagos ; la messe à Saint-Pierre de Rome. Au total, je l'ai vu en personne neuf fois ! Et des milliers d'images de Jean-Paul II, le pape pèlerin, apportant l'Évangile aux quatre coins du monde.



Jean-Paul II, le pape berger du monde entier, est mort. Aujourd'hui, tout change. Je sens aussi que, d'une certaine manière, c'est maintenant à moi, à nous, de prendre le relais. Jean-Paul II nous a montré la voie à suivre, il nous a accompagnés pas à pas. Catholiques du troisième millénaire, nous devons nous aussi être fidèles jusqu'à la mort et évangéliser avec courage.

1er juin 2024 : En écrivant ces lignes, des centaines d'images me viennent à l'esprit et au cœur : Son apparition au balcon de Saint-Pierre le jour de son élection ; la messe dans la basilique, lorsque nous, les enfants de chœur, avons dû le protéger contre les gens qui se précipitaient pour l' u le toucher ; lui serrer la main et recevoir de lui un chapelet ; ses nombreux voyages ; les critiques qui pleuvaient sur lui, surtout en Europe ; sa dernière visite au Mexique en 2002, lorsqu'il a fait ses adieux à une foule en larmes. Saint Jean-Paul II a été canonisé le 27 avril 2014 au Vatican par le pape François. Si ses restes reposent dans la crypte du Vatican, son souvenir repose dans le cœur de millions de personnes, croyantes ou non.





Ils sont ma raison d'être prêtre

MARIAGE DE SOFIA BEATRIZ ET JUAN PABLO

Basilique de Guadalupe, 8 juin 1991

Je les ai rencontrés la première année où j'étais au CPP, en 1984. Jeunes polytechniciens typiques (pour autant que je puisse en juger) : ouverts, francs, sympathiques, serviables, Sofia et Juan Pablo, mes amis, mes enfants... Sofia étudie la licence en tourisme et Juan Pablo en ingénierie. Ils veulent étudier, ils veulent s'améliorer, ils ne manquent pas les cours pour aller à des fêtes, fidèles à leur groupe et à leur communauté au CPP.

Des années plus tard...

-Père, nous voulons nous marier...

(Je le savais !)

- Quoi ? Avec la permission de qui ? Personne ne se marie avec ma fille sans me demander la permission ! »

Tout le monde éclate de rire.

- Écoute, Juan Pablo, je te connais, tu es un bon garçon, mais... tu penses vraiment mériter un joyau comme cette fille ?

- Eh bien, non, père, pas vraiment, mais elle est têtue !

Nouveaux éclats de rire ! Vous allez être très heureux !

- Et nous voulons que tu nous maries...

Ah mince ! J'aurais peut-être dû m'y attendre. Mais c'est une agréable surprise.

- Ce sera un honneur, les enfants ! Où et quand ?

- C'est encore loin, dans six mois... à la basilique de Guadalupe !

Wow ! Je ne m'attendais pas à ça !

- Nous voulons demander la bénédiction de la Vierge Marie, quoi de mieux que d'unir nos vies à ses pieds ?



Le jour du mariage arrive...

Je suis submergé par le lieu, par ses dimensions, son histoire, sa signification. C'est un lieu sacré, habité par une présence... Je suis venu ici tant de fois, mais jamais pour célébrer la messe (enfin, pas seul) ! Et aujourd'hui, c'est à moi de le faire au maître-autel !

La basilique me semble immense, ouverte au monde que la Vierge Marie veut couvrir de son manteau. Je me sens indigne, et en même temps heureux d'être ici !

La distance entre l'autel et les mariés me semble immense, j'ai l'impression qu'ils sont très loin, j'aimerais les avoir près de l'autel, près de mon cœur d'ami et de prêtre : « Pourquoi sont-ils si loin ? » Mais ils ne sont pas loin : ils sont là, au pied de l'autel, heureux, enthousiastes, deux visages rayonnants d'avoir trouvé l'amour, un amour aujourd'hui béni par l'Amour...

33 ans ont passé... Et ils sont toujours mariés...

Je leur ai demandé de partager les sentiments de leur cœur :

33 ans de mariage, mais comment ? Il semble que c'était hier que nous avons commencé cette aventure. Avec la bénédiction de Dieu et de notre cher père et ami François, nous avons commencé une nouvelle vie, pleins d'illusions, d'amour et de joie, et nous continuons ainsi jusqu'à aujourd'hui, bien sûr avec des hauts et des bas, des joies et des tristesses, des maladies, des soucis, des changements, des adaptations, des problèmes. Au début, nous travaillions tous les deux, mais lorsque les enfants sont arrivés, je me suis consacrée à la tâche la plus exigeante, mais aussi la plus satisfaisante : être mère et femme au foyer. La vie a continué, les enfants ont grandi et tout s'est bien passé, grâce à Dieu. Cependant, un événement inattendu est survenu dans nos vies : Juan a perdu son emploi... lorsque l'entreprise Luz y Fuerza del Centro a disparu... Ce fut une période très difficile pour nous, car Juan ne trouvait pas de travail. Nous avons tenté de créer une entreprise avec l'aide de mon oncle Arturo. Ce fut sans aucun doute une période très difficile, mais Dieu était toujours avec nous. Nous avons tant à remercier Dieu, car nous avons une famille merveilleuse avec nos trois enfants Daniel, Fernando et Alejandro et deux beaux petits-enfants. Notre famille s'est encore plus unie avec ce dernier. Notre mariage s'est enrichi, nous avons plus d'expérience, plus de force, plus d'amour, plus d'union, plus de confiance. Sans aucun doute, la vie est la meilleure école. Et nous demandons à Dieu de continuer à renforcer notre amour dans cette tâche qui consiste à guider notre famille avec des valeurs et d'augmenter notre foi pour continuer à grandir spirituellement. Merci, Pancho, d'être toujours présent dans nos vies ! Et prie beaucoup pour nous.



Avec leurs enfants et petits-enfants, leurs problèmes, leurs difficultés, mais ils sont toujours là, fidèles, forts, heureux... et nous restons amis... Non, ce ne sont pas des amis, c'est ma famille, c'est ma raison d'être prêtre, c'est eux (et vous qui lisez ces lignes) ma raison de vivre... Ils sont aussi un trésor de l'Église, du Royaume de Dieu, car leur fidélité et leur constance sont la preuve que Dieu tient ses promesses, que Dieu ne nous déçoit pas !





Mes neveux ne viennent jamais, ma sœur ne les amène pas...

JUIN 2024 : MESSE A L'HOPITAL PSYCHIATRIQUE DE S..., PARIS, FRANCE

Le téléphone sonne samedi après-midi. La voix familière et agréable de mon amie Marie-Béatrice emplît mes oreilles de son rire et de sa bonne humeur, et comme toute bonne amie, elle me rappelle mes promesses !

- « Tu te souviens que tu m'avais promis de m'accompagner à la messe du Père Jacques à l'hôpital ? Tu n'as pas oublié ? Que vas-tu faire demain ? »

Bien sûr que je me souviens de mes promesses, même quand j'essaie de les oublier ! Marie-Béatrice m'a présenté le Père Jacques il y a quelques semaines et m'a dit avec beaucoup de fierté : « Jacques est l'aumônier de l'hôpital de S..., n'est-ce pas merveilleux ? Nous devrions l'accompagner un dimanche ! »

« Oui, oui, bien sûr ! Rien ne me ferait plus plaisir que d'accompagner le Père à la messe »... à un hôpital psychiatrique...

Mais cette fois, je ne peux pas m'en sortir, je fais une petite boule de toutes mes peurs et de tous mes préjugés et je l'avale :

« On se voit demain à 10 heures. »

L'hôpital lui-même est immense, il occupe plusieurs pâtés de maisons en plein cœur de Paris. Il a été construit au milieu du XVII^e siècle, sous l'impulsion d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, à une époque où Paris était beaucoup plus petit. Nous traversons les grands jardins et arrivons à la chapelle, une petite église de style néogothique aux portes ouvertes. Une affiche à l'entrée indique les heures attribuées aux différentes religions : le vendredi, c'est au tour des musulmans, le samedi, c'est un rabbin qui vient, les protestants et les catholiques se partagent les dimanches et les autres jours de la semaine. Ce matin, c'est notre tour.



Le père Jacques me salue très chaleureusement, car nous nous connaissons déjà, et il est heureux d'avoir des « renforts » pour cette messe très spéciale. Jacques a déjà 84 ans et exerce ce ministère depuis plus de 10 ans. La chapelle est petite, mais elle se remplit rapidement d'une trentaine de personnes.



Le père commence par demander des volontaires pour lire les lectures et animer les chants. Sa voix chaude et forte semble toucher le cœur des fidèles. Cependant, leurs visages sont empreints de tristesse, ou plutôt de fatigue, leurs yeux sont inquiets, et les rares personnes qui chantent le font presque à voix basse. Une dame âgée élève la voix depuis le fond de la salle : « Je voudrais demander une prière pour mon père décédé il y a 45 ans, il s'appelait Albert ». Quelque chose me dit que le souvenir de cet être cher est le seul souvenir qui lui reste.

Jaime me présente comme « le père qui vient du Mexique », et aussitôt, tout le monde me sourit ! Il ne fait aucun doute que pour eux, la présence d'un autre père est une nouveauté, presque un cadeau, d'autant plus qu'il vient de si loin !

Après l'Évangile, le père Jacques entame un dialogue avec les participants, un partage du texte que nous venons d'entendre, et en quelques minutes, j'ai le cœur brisé. Un homme âgé et costaud se met à parler. Il parle trop. Il monopolise le micro. Jacques lui parle avec tendresse, l'accueille dans sa souffrance, et surtout lui fait comprendre qu'il l'écoute et qu'il comprend bien que sa situation n'est pas facile.

Une dame d'une quarantaine d'années, assise au fond, lève timidement la main : « Je suis ici depuis six ans, et j'ai essayé de parler à ma famille, mais quand ils viennent, je remarque une certaine pudeur, une distance, ils ne veulent pas vraiment me parler, j'ai l'impression qu'ils ont peur de moi. Mes neveux ne viennent jamais, ma sœur ne les amène pas, je ne sais pas ce qui se passe... »

Quelque chose me dit qu'elle le sait, comme je le sais, comme nous le savons tous : une tante « pas trop bien dans sa tête », enfermée dans un asile, est une source de honte, voire de peur (« elle pourrait effrayer ou même blesser les enfants »). Ses paroles me transpercent comme un poignard : je me rends compte que j'ai eu peur, que je ne savais pas quoi dire, que je n'ai pas trouvé les mots, que j'ai préféré me taire...

Une autre dame prend la parole : « Mon père, que faire quand on n'a plus de forces ? Quand il n'y a plus de raison de se lever, d'affronter la journée ? Que puis-je faire quand je sens que je n'en peux plus ? »

Cette fois, je prends le taureau par les cornes : « Ce qu'il faut faire, madame, c'est demander de l'aide, reconnaître qu'on ne peut pas tout faire et avoir l'humilité de dire « j'ai besoin de toi »... Et c'est aussi avoir l'humilité de dire à ces êtres chers qui ont peur que vous les aimiez, que vous comprenez leurs peurs, que vous aussi vous avez peur et que vous aussi vous avez besoin de leur amour. »

Car, malades ou non, enfermés ou non, ou plutôt, enfermés que ce soit dans un hôpital psychiatrique, dans un appartement vide ou dans un mariage toxique, dans tous ces cas, nous avons besoin que quelqu'un nous aime et que quelqu'un nous parle.



Je sens peu à peu un esprit de paix envahir la chapelle. Quelque chose, aussi infime soit-il, a changé : nous nous sommes parlé, nous nous sommes écoutés. Les gens sourient au moment du signe de paix. Je sens l'espoir renaître en moi.

À la fin de la messe, certains viennent nous saluer, discuter un moment, nous remercier pour notre messe.

Marie-Béatrice, Jacques et moi allons manger un morceau dans une brasserie voisine. Nous partageons et apprécions les moments que nous venons de vivre. Et bêtement, je me mets à dire : « La vie est belle ! »

« Non, mon père, la vie n'est pas belle », me dit Jacques. Il ne le dit pas avec amertume ou tristesse, c'est simplement une constatation. Et la tristesse m'envahit à nouveau. Oui, bien sûr, la vie est belle quand on a tout, quand on a des amis, une maison, de quoi manger, un travail, une mission. La vie est beaucoup moins belle quand on passe 30 ans dans un hôpital psychiatrique, où personne ne vient vous voir, la vie n'est pas belle quand on sait qu'il n'y a pas de traitement, pas de médicaments qui puissent vous aider. La vie n'est pas belle quand on est prêtre depuis cinquante ans et que tout semble avoir été inutile.

Je n'essaie pas de répondre... Je répondrai ce soir quand j'écrirai ces lignes. Je répondrai demain quand je rendrai visite à un malade, quand je donnerai à manger à un affamé, à boire à un assoiffé ou quand j'enterrerai chrétiennement un défunt et que je réconforterai ses proches. Et la vie sera belle, oui, elle sera belle dans la mesure où je l'embellirai par ma prière et mon travail, quand je pourrai montrer le chemin du Ciel, chemin que j'essaie moi-même de parcourir... La vie sera belle quand je pourrai te parler, toi qui lis ces lignes aujourd'hui, et que je pourrai te dire en personne que le Christ t'aime. Quand as-tu le temps ? Où et quand pouvons-nous nous voir ?





Il y a ici quelque chose qui est vrai
LES MESSES A SAINT-AUGUSTIN

1962. J'ai six ans. Mon monde est à la fois petit et vaste : l'appartement où nous vivons rue Musset, dans le quartier de Polanco, avant qu'il ne devienne un quartier d'affaires ; le Lycée franco-mexicain ; le parc avec une « île » près du Périphérique ; et, à une rue de chez nous, l'église Saint-Augustin, un bâtiment gris, énorme, un dinosaure endormi, froid, solennel. Chaque dimanche, nous allons à la messe en famille. Une église immense, grise, en pierre noire, avec des pics le long des lourds escaliers en granit et une solennité séculaire.



C'est une église de riches ! De « gens bien », éduqués, respectueux. Des années plus tard, mes professeurs de théologie de la libération m'enseigneront dans mes cours de théologie qu'ils sont « obscurantistes », « chrétiens », qu'ils ne sont pas le véritable « peuple de Dieu », qu'ils ne sont pas de vrais catholiques, qu'il faut libérer le peuple de l'oppression des bourgeois...

Mais j'ai seulement six ans. Je ne sais rien de tout cela. Je ne vois que les visages, les silhouettes de mes proches.

Des visages familiers que je ne reverrais plus jamais : mes parents, mes frères adolescents qui y vont à contrecœur ! Memé, ma grand-mère maternelle (Germaine Crest+), Doña Julia ou « Mamande », parfois mes cousins, mes oncles, habituellement lors des funérailles.

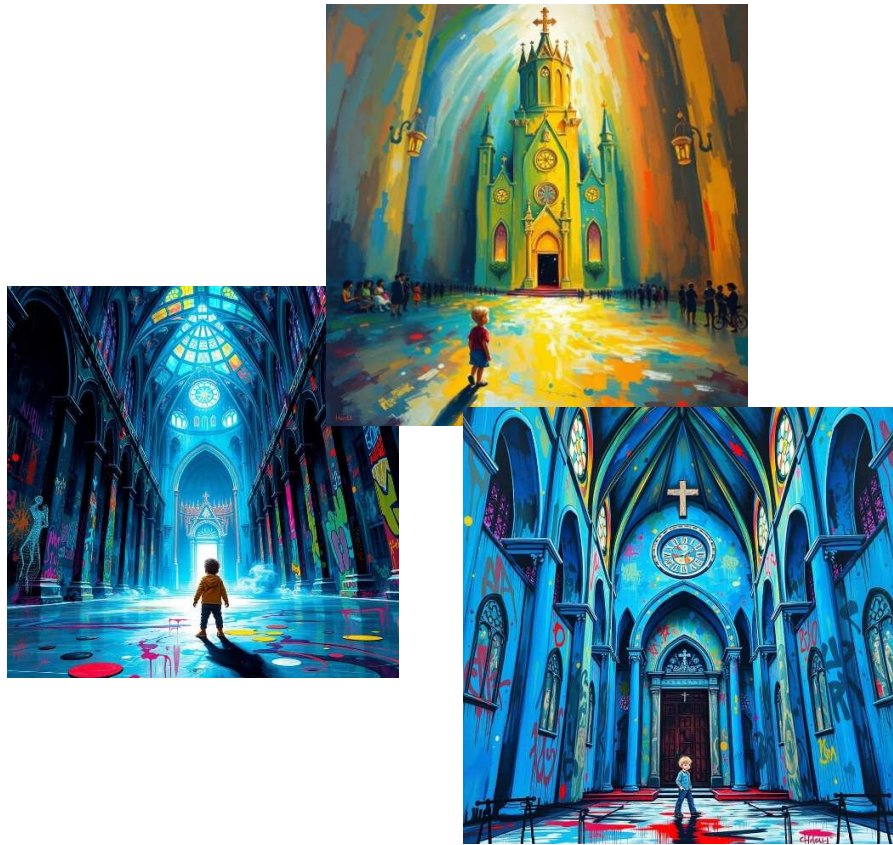


Peu de monde à la messe : de petits groupes, des familles... Un père de famille solennel, en costume-cravate. La maman élégante, les enfants l'air ennuyé... Des chants en latin, des voix précipitées que j'écoute sans comprendre. J'ai oublié mon missel ! Quelle horreur, ils vont sûrement me gronder ! Mais il ne se passe rien. La messe est sur le point de se terminer. Je suis attiré par l'atmosphère de certitude, de solidité ! Ce bâtiment, cette église est solide, immuable, éternelle. Ici, il y a quelque chose qui est *vrai*. Ici, le temps ne passe pas. Ici, il y a

quelque chose qui me rassure. Mais ce quelque chose, cette personne n'a pas encore de visage. J'ai seulement six ans...

Chants en latin, encens, gens élégants, pas de bruit, pas d'enfants, ici on ne court pas. Après la messe, c'est l'heure de courir dans le parc, de manger un *chicharrón* ou une glace, attention en traversant la rue !

Le livre de prières, avec des photos du prêtre, toujours de dos. Une atmosphère solennelle, plutôt sérieuse, et pourtant, on ressent déjà une paix : il y a *une raison*, une raison de venir à la messe le dimanche . On entrevoit un sens, au-delà du visible. Un jour, je comprendrai. J'ai seulement six ans...





Pour l'âme de Don Mauricio...

MESSE A L'EGLISE DE LA CANDELARIA DE TLACOTALPAN, VER.

En théorie, c'était un voyage de vacances. En réalité, pour moi, c'était un pèlerinage. Nous avons décidé, les quatre Maristes de la communauté du CPP, de passer ensemble nos vacances de fin d'année, alors nous sommes montés dans le minibus et sommes partis pour un beau voyage qui nous mènerait à Veracruz, Alvarado, Oaxaca, Huatulco, Acapulco et retour à Mexico.

Mais le point le plus important pour moi était... Tlacotalpan, Veracruz.

On dit que c'est le plus beau village du Mexique, et je n'en doute pas. Il possède de belles places, un kiosque, des rues avec des arcades. Mais mon regard va au-delà des arches et des maisons. Mon regard remonte au XIXe siècle, à l'année 1849, lorsque, par un hasard du destin, un jeune Polonais du nom de Maurice Scheleske, qui avait participé à la révolution pour l'indépendance de son pays et avait été exilé au Mexique, arrive ici. Un pays qui, d'ailleurs, n'existait pas. La Pologne avait été divisée entre la Prusse, l'Autriche et la Russie (oui, ce n'est pas la première fois que cela arrive, comme aujourd'hui à l'Ukraine). Maurice Scheleske est mon arrière-arrière-grand-père.



Je m'arrête devant l'église de la Candelaria. Sa silhouette haute, noble et sereine, se détache sur le bleu du ciel. Sa façade et ses tours d'un blanc profond sont déjà une Présence, une voix qui parle sans mots d'un idéal : la Pureté, mieux encore, la liberté, la vraie ! Liberté du corps et surtout de l'esprit. Être libres de tout fardeau, de tout reproche, de tout péché : la lumière qui émane de cette façade nous rappelle que nous sommes la lumière du monde (Mt 5,14).

Je parcours du regard... et du cœur... l'ancienne église. Il y a peu de monde. Je me laisse envahir par la solennité du moment : un jour, en 1853, Maurice Scheleske a franchi cette porte et a reçu le baptême (il était juif) devant cet autel avant d'épouser Pilar Aguirre, originaire de Tlacotalpan, Veracruz. Les racines de la famille Chauvet Contreras sont profondément ancrées dans le sol de ce village.

M. le curé a accepté de me laisser célébrer la messe de 7 heures du matin. L'église est presque pleine. Je me présente aux fidèles comme un descendant de « Don Mauricio ». Je vois des sourires sur les visages. Certains ont gardé le souvenir, connaissent la tombe de cet homme venu de loin. Pendant la consécration, je prie pour mes ancêtres, les Scheleske, les Aguirre, les Contreras (mon deuxième nom de famille) qui sont entrés dans cette église d'innombrables fois : Ici, ils ont prié, chanté, pleuré... leur sang coule dans mes veines, leurs prières coulent sur mes lèvres, je les porte en moi, je les présente à Jésus : voici ma famille, les êtres qui me sont chers, je suis en eux et ils sont en moi. « *Souviens-toi de nos frères qui se sont endormis dans l'espérance de la résurrection, et de tous ceux qui sont morts dans ta miséricorde ; admets-les à contempler la lumière de ton visage* » : je te prie pour ceux qui sont morts, pour ceux qui vivent encore, pour tous ceux qui partagent cette même histoire, née dans la vie d'un jeune homme qui a quitté son pays pour venir au Mexique.



Plus tard, je me rends au cimetière et trouve la tombe de *Don Mauricio*. C'était un cadeau d'un autre exilé à Tlacotalpan, qui était un bon ami de Don Mauricio et qui l'avait aidé à réaliser son prochain coup d'État : Don Porfirio Díaz, le grand dictateur du XIXème siècle. Elle un peu négligée, et je me penche pour enlever la poussière les mauvaises herbes. C'est un devoir filial que je cherche accomplir, c'est honorer la mémoire de toute ma famille.



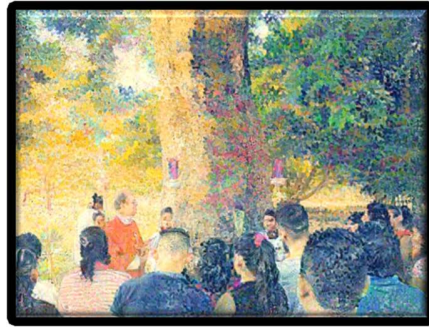
est
et
à



D'autres viendront découvrir Tlacotalpan. Ils feront la fête dans les rues du village, goûteront le *chilpachole* et les fruits de mer, parcourront les rues tranquilles et admireront la beauté des portiques. D'autres viendront à Tlacotalpan, attirés par sa beauté et sa joie. Moi, en revanche, je suis rentré chez moi. Ici, où mes racines s'enfoncent dans la terre et dans le temps, je trouve le sens de ma propre histoire.

Ici, d'où mon grand-père maternel, Diódoro Contreras, est parti il y a de nombreuses années pour la France, où il a rencontré ma grand-mère, Germaine Crest, afin d'écrire sa propre histoire. Et je remercie Dieu, car maintenant je peux moi aussi écrire mon histoire, car je peux moi aussi faire partie d'une histoire qui me dépasse.





Un peuple divisé, ennemi de lui-même

MESSE ET MISSION A PAREDON, CHIAPAS

Cette année, j'ai décidé de passer la Semaine Sainte dans la communauté de Paredón, au Chiapas, où travaillent les Sœurs Missionnaires du Saint-Esprit, une congrégation fondée par le vénérable Père Félix Rougier, ancien missionnaire mariste. Je les ai rencontrées lorsque je travaillais dans la Sierra Norte de Puebla.

Ce seront pour moi des jours fabuleux, avec des gens très chaleureux, très aimables et surtout très engagés dans leur Église et dans l'évangélisation.

Au début, ils me regardent avec un peu de méfiance : « Et ce *güero*, ce blondinet, qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Il n'a pas sa propre paroisse ? Eh bien non, je n'en ai pas, dans le sens où je ne suis pas intégré au travail de la paroisse où je vis. Je veux voir cela comme une occasion de servir les autres, dans les « périphéries », avant que cela ne devienne une expression à la mode plutôt qu'un engagement.

Je me présente comme père missionnaire, mais je ressens un certain vide à l'idée de ne pas savoir comment élaborer un plan pastoral avec mes confrères à Mexico. Mais je suis là, alors au travail ! Tout en étant reconnaissant de cette opportunité dans ma vie sacerdotale de vivre quelques jours comme missionnaire, ce vide m'habite pendant tous ces jours. En quoi ai-je échoué ? Pourquoi n'arrive-je pas vraiment à travailler en équipe ? Je ressens une blessure, voire un péché de ma part : je ne suis pas tout à fait celui que je crois être...



Je découvre un autre visage du Mexique : La côte, le Mexique tropical, une région qui s'est considérablement enrichie grâce à l'exploitation de la crevette, mais la mauvaise gestion a mis fin à la richesse naturelle. Il y a des maisons énormes, luxueuses, mais vides. Tout a été perdu...

Une tragédie marque cette Semaine Sainte : des jeunes sont partis pêcher et ne sont pas revenus. Ils ont été surpris par une tempête inattendue... ou peut-être n'ont-ils pas écouté leurs aînés qui les avaient avertis du danger. On ressent la tension et la tristesse.

Le père me demande de travailler dans plusieurs chapelles, ce qui me donne l'occasion de rencontrer beaucoup de gens. On voit qu'il y a un plan pastoral. Missionnaires, enfants de chœur, catéchistes : plusieurs centaines de catholiques engagés répondent « présent » à l'appel du curé. Quel père !

En peu de temps, je découvre les profondes blessures de la communauté, causées par la présence de nombreuses sectes, d'églises indépendantes, avec des pasteurs autoproclamés. Des divisions même au sein des familles, où certains membres ont changé d'église et se regardent avec méfiance, voire avec haine.



Cependant, je suis surtout impressionné par la joie, la foi et la générosité de tous ces gens. Ils m'accueillent avec beaucoup d'affection : « Un nouveau père est venu nous rendre visite ! » Les enfants de chœur m'entourent surtout avec leurs sourires et leur envie d'apprendre. Je termine chaque messe fatigué, mais aussi plein d'énergie, plein d'énergie spirituelle, plein d'envie de renouveler mon

sacerdoce au service de ces gens.

La veillée pascale est impressionnante : le curé a réuni toutes les communautés des villages avoisinants à Paredón, il a voulu montrer à tous la vitalité et la force de la communauté catholique. C'est un père encore jeune, mais sa santé n'est pas bonne.

Les gens l'aiment beaucoup et l'entourent de leurs soins.

Plus que tout, plus qu'en beaucoup d'autres endroits, je me sens chez moi : c'est ma famille, mon Église catholique, mes frères et sœurs, mon père et ma mère.



Mais cette fois, en rentrant chez moi, je suis triste : c'est un peuple divisé, ennemi de lui-même, avec de profondes blessures causées par la religion. Je sais que les divisions vont continuer, qu'il y aura d'autres familles blessées, divisées... Je me sens impuissant, désarmé... « Quand auras-tu pitié de ton peuple, Seigneur ? »





Tu n'as rien compris, n'est-ce pas ?

MESSE DANS LA SIERRA NORTE DE PUEBLA : LE MARIAGE DES MAJORDOMES

Cette première Semaine Sainte de missions dans la Sierra Norte de Puebla en 1993 a été marquée par tant d'événements qui ont laissé une empreinte profonde dans mon esprit. C'était le mercredi saint après-midi. Un moment plutôt calme, de repos, en attendant l'avalanche qui allait commencer avec la cérémonie du jeudi saint. Mais pour l'instant, nous nous reposons un peu, ou du moins c'est ce que je croyais.

Sœur Diana s'approche de moi avec une certaine timidité. « Excusez-moi, mon père, il y a des personnes qui souhaitent vous parler, je crois que c'est pour une messe. »

Jeune prêtre plein d'enthousiasme (que j'étais !), je me lève rapidement et vais parler à ces personnes. C'est un petit groupe venu du village de..., ils ont marché plus d'une heure et demie pour venir me chercher.

- « Mon père, nous voulions savoir si vous pouviez célébrer une messe pour nous...
- Bien sûr, quand le souhaitez-vous ?
- Tout de suite, mon père, les gens attendent déjà !

Eh bien, me dis-je, allons-y !

- C'est loin ?
- Non, mon père, c'est tout près, nous vous accompagnons. »



La marche d'une heure et demie ne me semble pas pénible, sœur Diana nous accompagne également. Je pense aux gens qui attendent déjà et nous marchons rapidement. Nous arrivons enfin à une petite chapelle modeste, au milieu d'un hameau. La chapelle est déjà pleine. Elle est vraiment petite, peut-être la plus petite de toute la paroisse. Elle n'a pas de sacristie, je revêts donc mes ornements à l'entrée.



Une cinquantaine de personnes remplissent toute la chapelle. J'ai du mal à atteindre l'autel. Les murs sont couverts de fleurs et d'images de saints, d'offrandes et d'encens, et je me sens totalement plongé dans un monde magique, un monde de foi, de douleur, d'espoir, un monde de pauvreté aussi, tant matérielle que spirituelle, un monde que je ne connais pas encore...

En traversant la chapelle, je réfléchis à l'homélie que je vais leur donner.

Après tout, je suis jeune, je suis intelligent, je suis « cultivé », et je suis venu de la grande ville pour vous prêcher l'Évangile ! Ça alors, quelle chance ont ces gens que je sois venu

jusqu'ici ! (Mouais...) J'ai tant de choses à leur dire, à leur enseigner ! Je veux bien faire, je veux les impressionner ! (Oui, je sais ce que vous pensez, cher lecteur !)
Quelle surprise m'attend...



J'arrive enfin à l'autel, une simple table recouverte d'une nappe, et je lève les yeux vers l'assemblée. Quelle n'est pas ma surprise de voir que, juste en face de moi, à moins d'un demi-mètre, me cachant toute la vue, se tient un couple, un homme et une femme, qui tiennent l'image d'un saint et me regardent avec des yeux profonds, sombres, remplis de peur mêlée d'espoir, n'osant presque pas me regarder et encore moins sourire ou dire quelque chose.

Sœur Diana est restée au fond et je suis là tout seul, regardant ce couple et toutes les personnes réunies. Je ne sais pas trop quoi faire car leur présence me gêne, m'empêche de voir les autres, je ne comprends pas pourquoi ils sont là avec l'image d'un saint, qu'est-ce qui leur arrive ? Qui a eu cette idée ?!



Je parviens seulement à dire quelques mots de remerciement et je les invite à s'asseoir avec les autres. Ils me sourient tous les deux... Et ne bougent pas ! J'insiste gentiment, mais rien ne se passe et je comprends qu'ils ne bougeront pas, alors je commence la messe, un peu agacé, je n'arrive pas à dire toutes les « merveilles » que j'avais prévu de dire, et bien sûr, personne ne communique ! Ils écoutent simplement en silence la messe que je m'empresse de terminer.

À la fin de la messe, nous partageons un peu de pain et un café avec les gens, mais je suis pressé de rentrer. La marche est longue, j'ai une autre messe, et je n'ai pas pu dire tout ce que j'avais préparé. Je me sens un peu frustré : j'avais tant de choses à dire ! Je vis cela comme une occasion manquée.

Sur le chemin du retour, Diana s'approche de moi :

- « Quelque chose ne va pas, mon père ? Vous êtes contrarié par quelque chose ? »
- Eh bien, oui, en vérité, lui dis-je, je voulais faire un excellent sermon, que j'avais déjà préparé, je n'ai rien pu dire, j'ai l'impression que nous avons perdu notre temps...
- Tu n'as rien compris, n'est-ce pas ? me dit Diana avec un sourire.

Je n'ai rien compris... À quoi ? Je ne comprends pas.

Diana me sourit patiemment, comme une mère qui doit expliquer quelque chose à son enfant.

- Écoute, mon père, voici ce qui s'est passé : ce couple qui était devant toi, tu connais leurs noms, n'est-ce pas ?

Oups ! Je n'ai aucune idée de leurs noms.

- En vérité...
- Ne t'inquiète pas. Voici ce qui se passe : ils s'appellent Roberto et Eustolia. Personne ne les connaît... vraiment Personne ne les remarque. Ce ne sont que deux paysans qui travaillent la terre, ils ne comptent pour rien, ils ne sont personne, même dans leur communauté. Ils mènent une vie normale, ordinaire, dont personne ne se soucie.



Sauf aujourd'hui. Aujourd'hui, ils sont LES majordomes de la fête. Ils ont accepté la responsabilité d'organiser la messe et de trouver un prêtre. Aujourd'hui, ils sont devenus DON Roberto et DOÑA Eustolia. Aujourd'hui, ils ont occupé une place spéciale au service

de leur communauté. Et ils ont réussi à faire venir un prêtre de Mexico ! Aujourd'hui, tout le monde les salue et les remercie. Je sais que tu ne t'en es pas rendu compte, mais le fait que tu sois venu, que tu aies répondu à leur invitation, est bien plus important que n'importe quelle homélie ou enseignement que tu aurais pu leur donner.

J'ai honte J'ai envie de me cacher. Tout ce temps, tous ces jours de mission, j'ai pensé que l'important, c'était moi, ce que je leur disais, ce que je leur enseignais, parce que je suis venu pour enseigner et qu'ils sont là pour apprendre.

Je ne sais pas où me mettre. Je m'arrête pour regarder autour de moi et je crois que pour la première fois, je vois les gens qui m'accompagnent. Je vois des visages, des corps fatigués, mal habillés, mais qui n'hésitent pas à marcher trois heures pour faire venir le père.

Je me retourne pour regarder le hameau et la chapelle derrière nous. Je les vois pour la première fois. Oui, cette humble chapelle est l'endroit où Notre Seigneur Jésus-Christ a rendu une partie de leur dignité à Roberto, à Eustolia et à toute cette communauté. Et il le fait chaque jour, dans chaque église, chapelle, temple. Je veux croire que c'est là tout le sens du baptême. Entrer dans l'Église de Dieu, non pas comme un être anonyme et inutile, mais comme un fils, comme une fille de Dieu, appelé par son nom, appelé à occuper une place d'honneur, une fonction, une responsabilité, appelé à servir et à louer Dieu.

J'ai tant à apprendre...





« Maintenant, vous pouvez venir, n'est-ce pas, mon petit père ? »

MESSE ET VISITE A UN MALADE À SAN JOSÉ DE TICOMAN

Voici le récit d'une messe et d'une visite à un malade que j'ai faite il y a plus de 40 ans. Malgré tout ce temps, je m'en souviens comme si c'était hier. D'une certaine manière, c'est un événement qui m'habite, qui occupe une grande place dans mon cœur. Des moments où j'ai fait l'expérience de la tragique fragilité de l'être humain et de ma propre impuissance.

Septembre 1984. Je venais d'être nommé vicaire au centre polytechnique de projection. Le père Pedro Herrasti et moi-même partagions un petit appartement dans un HLM, Juan de Dios Batis, dans le quartier de Lindavista.

Pedro insiste pour que nous célébrions chacun notre messe quotidienne, et c'est pourquoi il s'arrange avec le curé de Ticomán pour que nous nous occupions de la petite chapelle de San José de Ticomán avec la messe quotidienne à 7 heures du matin. Nous nous relayons chaque semaine, messe le matin à San José et messe l'après-midi au cpp.

Une toute petite chapelle, à côté d'un entrepôt de matériaux de construction, juste à l'entrée d'un petite bidonville d'une seule rue. Le jeune bourgeois de Polanco que je suis est sur le point de découvrir un autre monde.

Peu de gens viennent à la messe. C'est un quartier très pauvre, sans égouts, sans électricité à l'exception des centaines de câbles suspendus à un poteau, sans eau, un lieu surpeuplé, sale et pauvre où les personnes les plus démunies que j'ai jamais rencontrées vivent dans des conditions terribles. Mais je ne le sais pas encore. Et plusieurs semaines passeront avant que je me rende compte que les rares personnes qui viennent à la messe vivent dans des conditions inhumaines. Mais tout est sur le point de changer.

Ce jour-là, une dame s'approche de moi. Elle me parle timidement, avec crainte : « Mon père, si cela ne vous dérange pas trop, je ne sais pas si vous pourriez venir voir mon mari, qui est malade, ici dans la ruelle. »

Jeune prêtre tout juste sorti du séminaire, je pense immédiatement à lui apporter la communion, les saints sacrements. Mais il n'y a rien dans la chapelle.

- Ne vous inquiétez pas, mon père, c'est juste pour le confesser, pour lui parler.

- Bien sûr, madame, allons-y ! Vous êtes Doña Catalina, n'est-ce pas ? Elle m'indique où se trouve la maison.

En cette matinée d'hiver glaciale, nous entrons dans un monde de misère. Il n'y a pas beaucoup à marcher, c'est juste une longue rue, avec de petites maisons en bois et en carton



de chaque côté. Nous arrivons à une maison pratiquement en ruines et la dame m'emmène dans une pièce où gît son mari mourant. J'ai la nausée, je supporte à peine l'odeur : celle de la saleté, de l'alcool, de la pauvreté, de l'abandon et de la douleur.



- Mon amour, regarde, le père est arrivé, tu peux lui parler maintenant.

- Comment s'appelle votre mari, madame ?

- Ambrosio, mon père.

- Don Ambrosio, bonjour, je suis le père Francisco, je suis venu vous saluer et papoter avec vous.

Il ne me répond pas.

- Don Ambrosio, comment allez-vous ? Écoutez, je suis venu échanger, voir comment vous allez.

Un grognement, un geste, Ambrosio semble se réveiller. L'odeur d'alcool est insupportable. Je mets du temps à comprendre, du temps à accepter qu'il n'est pas malade, mais plutôt complètement ivre.

- Oui, mon père, oui...

- Don Ambrosio, comment vous sentez-vous, vous voulez parler, vous voulez vous confesser ?

Je ne sais pas trop quoi lui dire, je me sens déconcerté, impuissant. Que faire ? Le gronder ? Le reconforter ?

- Oui. Mon père, écoutez mon père, je... Écoutez... je...

Je ne pense qu'à la confession, au besoin de pardon, de Grâce, de guérison dont Don Ambrosio a besoin. Mais je sais qu'il est de plus en plus enlisé dans son cauchemar d'alcool et de pauvreté. Il ne répond que par des grognements.

- Mais écoutez, Don Ambrosio, je peux vous confesser, si vous vous repentez de tout, demain je vous amènerai notre Seigneur, demain Jésus viendra vous rendre visite...

- Oui, mon père. Oui. Oui, je me repens...

Il ne termine pas sa phrase. Il retombe dans sa léthargie, dans son coma. Avec des mots entrecoupés, je lui donne l'absolution : « que Dieu Tout-Puissant, et qui a réconcilié le monde avec lui par la mort et la résurrection de son fils...

Mais personne n'entend ces mots. Pas même son épouse, dans un coin, en pleurs. Je prends congé sans dire au revoir.

- Je reviendrai demain, madame, je vous apporterai la communion si vous le souhaitez.

Oui, mon père, merci, je vous verrai à la messe et je vous accompagnerai.

Mais ce ne sera plus nécessaire. Il est déjà trop tard. En arrivant à l'église le lendemain matin, la première chose que je vois est le cercueil de Don Ambrosio, entre quatre cierges, au milieu de la chapelle. Sa femme est là, inconsolable. Je la serre dans mes bras. Je célèbre la messe en cherchant dans toute ma science théologique des mots pour la consoler. Mais c'est ma première messe pour les défunts et je ne veux pas me contenter de répéter des mots gentils et vides de sens. Des voisins l'emmènent au cimetière de Notre-Dame de l'Assomption, à quelques kilomètres de là.

- Mon père, je voulais savoir si vous pouviez venir bénir la maison ? Mme Catalina est revenue à la messe le lendemain. À son ton de voix, je devine qu'il ne s'agit pas d'une demande comme les autres.

Je sens l'urgence, l'importance de ce qu'elle me demande.

- Bien sûr, Doña Catalina. Nous irons dès la fin de la messe, cela vous convient-il ?

Nous retournons dans la même pièce, où le lit vide occupe tout l'espace. Je prends quelques instants pour regarder l'endroit où Don Ambrosio est mort.



- Écoutez, Doña Catalina, pourquoi n'avez-vous pas fait bénir la maison ? Vous vivez ici depuis longtemps, n'est-ce pas ?

- Écoutez, mon père, j'ai demandé au prêtre précédent, mais il m'a dit que tant que mon mari serait alcoolique, il ne viendrait pas. Et maintenant, mon mari n'est plus là, alors... vous pouvez venir, n'est-ce pas, mon père ? Vous pouvez bénir la maison, n'est-ce pas, mon père ? Il n'y a plus de problème ?

C'est vrai, il n'y a plus de problème...

Je remarque sur le mur le portrait de deux jeunes gens.

- Ce sont vos enfants ? Dites-leur de venir, pour que toute la famille soit réunie, afin que je les bénisse aussi.

Doña Catalina se met à pleurer.

- Non, mon père, mes enfants sont morts depuis longtemps.

- Oh, pardon ! Je suis vraiment désolé. De quoi sont-ils morts ?

- Car, tout comme leur père, leur papa alcoolique, ils partaient tous les trois boire ensemble, et un jour, mes enfants ne sont pas rentrés...



Et Doña Catalina pleure. Elle pleure ses fils alcooliques, elle pleure son mari ivrogne, elle pleure ses fils et l'homme qu'elle aimait. Car s'il y a une chose qui m'apparaît clairement aujourd'hui, c'est que cette femme aimait son mari. Peut-être l'aimait-elle trop. Moi, en revanche, je lui en veux, car j'ai l'impression qu'il a tué ses fils...

Et je sors de là furieux, en colère. Contre lui, parce qu'il est ivrogne, irresponsable, pauvre ? En colère contre elle, contre Doña Catalina, parce que je ne vois en elle qu'une femme courbée et faible... Contre les enfants, contre la société, qui tolère ce genre de situations en son sein. Et contre moi-même. Parce que tout ce que j'ai réussi à faire pendant ces heures, c'est de juger tout le monde, de leur reprocher leurs fautes, leur faiblesse, leur pauvreté, je ne sais que trouver les coupables des pires péchés, des pires égoïsmes...

Il me faudra beaucoup de temps, des années peut-être, pour comprendre que le rôle d'un prêtre n'est pas de juger les autres pour leur pardonner lors d'une confession plus ou moins correcte, mais plutôt de les aimer, de leur pardonner inconditionnellement et, comme Jésus, d'apaiser les peines et les douleurs de ceux qui m'entourent. Peut-être qu'au lieu de critiquer, de juger, j'ai quelque chose à apprendre de mes frères les plus pauvres. Aujourd'hui encore, je me demande parfois si j'ai réussi à le comprendre...





Le silence qui chante...

MESSE POUR LES SOURDS-MUETS A PARIS

C'est ma dernière année à Paris, la Ville-Lumière, ville de lumières et d'ombres, de musique et d'échos, de beauté et d'art, ville multiforme et (dés)humanisée. Je me suis lancé dans un pèlerinage personnel, une quête dominicale de communautés et de liturgies qui me parleraient d'une nouvelle manière de Dieu et de l'homme. Au cours de cette année, j'ai pu assister à la messe dans l'église catholique d'Arménie, dans l'église maronite Notre-Dame du Liban, dans Notre-Dame du Travail, construite par et pour les ouvriers qui ont construit la tour Eiffel, et bien d'autres encore...

Ce dimanche-là, je me rends à l'église Saint-Jacques-du-Haut, car j'ai appris qu'il y avait une messe pour les sourds-muets. La curiosité, certes, mais aussi le désir de rencontrer et de prier avec des personnes blessées par la vie me poussent à assister à cette messe. En apparence, tout est comme dans les autres messes : les gens à l'entrée se saluent, cherchent une place, le chœur entre par la sacristie et s'installe devant. Tout le monde se lève pour le chant d'entrée et l'entrée du prêtre célébrant.

À côté du prêtre, une femme se lève et interprète en langue des signes les paroles du célébrant. Elle le fait avec force, avec joie, mon regard se porte davantage sur elle que sur le célébrant.

Soudain, je me rends compte qu'il y a deux chœurs ! Pour le Gloria, un deuxième chœur s'est levé, et l'image que je vois est encore gravée dans mon âme.

Ce chœur a commencé à « chanter ». Non pas avec des voix, mais avec ses mains. Ses bras se lèvent, ses mains bougent dans une danse magnifique et émouvante, un langage gestuel, un hymne silencieux qui exprime la joie et la dévotion avec une intensité que je n'avais jamais vue, un chant qui s'écoute avec les oreilles du cœur.

Je suis captivé par ces mains qui bougent dans les airs comme si elles tissaient une magnifique tapisserie faite de prières. Leurs doigts jouent avec une pelote invisible, dessinant dans l'espace la danse sacrée des anges, et même si je ne pouvais pas voir leurs visages, je pouvais deviner la joie qui brillait dans leurs yeux, une joie née de la certitude d'être entendus par un Père qui n'a pas besoin de sons pour comprendre le langage du cœur humain.



Leur joie était contagieuse, une célébration de la vie, malgré d'énormes difficultés, une vie pleine de foi et d'espoir malgré tout.

Le prêtre, humble apprenti de cet autre langage, officie avec une révérence particulière, avec patience, conscient peut-être d'être plus proche du mystère dans ce rituel où les mots cèdent la place aux gestes.

Je m'approche du chœur au moment du signe de paix. Je veux toucher ces mains. Je veux voir ces visages. Mais je n'y parviens pas. Ils sont trop loin et la messe continue.

Leur foi qui m'a fait remettre en question la superficialité de mes propres liturgies.

N'est-ce pas là le véritable langage de la foi ? Dieu ne parle-t-il pas dans le silence du cœur, dans cet espace intime où les mots se révèlent insuffisants ? Finalement, qu'est-ce que la prière ? Que signifie parler à Dieu et l'aimer ?



Je me suis demandé si, dans leur situation, j'aurais été capable de chanter le Seigneur avec autant de joie et de dévouement. Cette question m'a laissé un vide énorme, un doute sur l'authenticité de mes propres louanges.

En sortant de l'église, l'âme bouleversée, comme si ces mains qui chantaient avaient touché mon cœur, mille questions m'envahissent :

Et si j'étais sourd ? Ou aveugle ? Si j'étais sourd-muet ? Est-ce que je rendrais grâce à Dieu ? Est-ce que je viendrais à la messe pour chanter ? Serais-je prêtre ? Je me plains de la moindre difficulté, du moindre problème. Et eux, ils chantent pour Dieu !

Je me demande (je sais, toutes les comparaisons sont odieuses) si mes messes, mes liturgies, voire mes prières, ma vie entière étaient vraiment acceptables aux yeux de Dieu. Ma prière était-elle « silence », silence entendu par Dieu ? Mes prières n'étaient-elles pas plutôt des mots vides de sens, répétés encore et encore sans vraiment réfléchir, sans vraiment prier ?

Dans cette église, ce chant de ces âmes blessées par la vie, ce chant avec les mains et le cœur, n'était-il pas la plus belle des prières ?

Ce dimanche-là, à Paris, j'ai appris que quelque chose en moi devait changer, que la foi n'a pas tant besoin de mots pour s'exprimer que d'actions, de mains qui se mettent au service des autres, que l'amour de Dieu se manifeste dans mille langues à travers le monde, mais que le silence est souvent la plus profonde et la plus efficace des prières.



Deuxième partie

En 2004, une rencontre de la Pastorale catholique avec les sourds-muets à lieu au Mexique. Un père jésuite vient témoigner. Il est accompagné de son interprète en langue des signes. Il nous raconte comment il a dû lutter envers et contre tous. Ils ne voulaient pas l'ordonner.

«comment va-t-il prononcer les paroles de la messe ? » Son combat a été titanesque.

Il y en a d'autres comme lui : le père Joseph Thermadom, de la congrégation de la Sainte-Croix, est le premier prêtre sourd-muet ordonné en Inde ; le père Benedict Park Min-Seo, premier prêtre sourd-muet d'Asie, ordonné en Corée du Sud en 2007 ; le père Cyril Axelrod, prêtre rédemptoriste né sourd et ayant perdu la vue à cause du syndrome d'Usher. Et la liste est encore longue... Prions avec eux et pour eux.





« Dîtes, mon père, est-ce qu'il faut qu'ils soient habillés en blanc ? »

MESSE DES PREMIERES COMMUNIONS DANS LE QUARTIER « FELIPE ÁNGELES »

Ticomán, 1993. Je viens d'être nommé vicaire à la paroisse de l'Assomption de Ticomán, un immense bidonville de 80 000 habitants dans l'arrondissement *Gustavo A. Madero* : deux églises principales, sept chapelles, un nombre infini de messes, de mariages, de premières communions, de quinze ans. Les quatre prêtres présents ont du mal à suivre le rythme. C'est un travail intense, exigeant, mais en même temps plein de joies et de moments très émouvants.

Une dame est venue demander qu'un prêtre rende visite à un malade. Un séminariste et moi-même avons accompagné la dame et sommes arrivés à une entrée qui, à première vue, m'a semblé être celle d'une maison. Quelle n'est pas ma surprise de voir qu'il y a tout un quartier derrière cette porte. Une sorte d'immense cour, pleine de boue, d'ordures, d'excréments de chiens, et une vingtaine ou une trentaine de pièces faites de carton et de bois, à moitié effondrées, où ces pauvres gens s'entassent dans des conditions inhumaines.

Après avoir visité les malades, car ils sont nombreux, je me mets à échanger avec les dames qui sont là : « Eh bien, c'est ici que nous vivons, mon père, nous payons un loyer aux responsables, regardez, ce sont ces jeunes qui sont là. »

Trois jeunes gens sales et agressifs s'approchent de moi et m'encerclent, ne me laissant aucune issue. « C'est nous qui sommes responsables ici, nous sommes étudiants à l'école polytechnique », comme pour dire « c'est nous qui commandons ici, alors ne vous donnez pas cette peine, mon père ».



« Eh bien, je trouve ça très bien, c'est formidable que vous puissiez faire quelque chose pour vos frères et sœurs, et je vois qu'il y a beaucoup d'enfants ici, n'est-ce pas ? Il faut commencer à penser à les préparer à la première communion.

- Eh bien, on verra, mon père, mais je ne pense pas que les gens le voudront. Revenez la semaine prochaine et nous en discuterons.

- Si ce sont des étudiants de l'école polytechnique, alors je suis astronaute chinois, me dit Ricardo, le séminariste. C'est très étrange. Je n'aime pas ça du tout.

- Tu as raison, on voit bien qu'ils exploitent ces gens. Allons-y avec Dieu devant nous.

Je reviens une semaine plus tard. Les trois « étudiants » m'attendent les bras croisés. Derrière eux, plusieurs dames s'agitent.

- Nous en avons déjà discuté, mon père, et la réponse est non. Nous ne voulons pas qu'ils fassent leur première communion. Toutes les dames sont d'accord.

- Très bien, je réponds, merci beaucoup et au revoir.

Je me retourne et m'éloigne sans protester ni discuter. Ce n'était pas la réaction qu'ils attendaient. Heureusement, j'ai appris à marcher lentement, ce qui laisse le temps aux dames de réagir.

- Attendez, mon père, ne partez pas, nous, nous voulons bien.

Je m'arrête et je me retourne.

- Voyons voir, Madame, dites-moi.

- Oui, mon père, ils ne veulent que personne ne vienne, mais nous voulons que les enfants fassent leur première communion. Alors, comment faire ?

Et ce fut leur premier acte de rébellion, d'indépendance, d'affirmation : « nous, nous voulons ». Trois mots qui me touchent droit au cœur, pleins de sens, d'affirmation de soi, de volonté, de faire quelque chose pour leurs enfants. Trois mots qui valent tous les manifestes (communistes ou non), tous les discours, toutes les plateformes politiques : « nous, nous voulons ».

Nous nous mettons rapidement d'accord. Des catéchistes viendront samedi. La préparation dure plusieurs mois. J'y vais quand je peux pour m'assurer qu'il n'y a pas de problèmes. Je rencontre également les parents. Peu à peu, le projet prend forme.

- Eh bien, dites-nous, mon père, quelle date fixons-nous pour la messe...

Nous fixons une date.

- « Dîtes, mon père, est-ce qu'il faut qu'ils soient vêtus de blanc ? »?

- Non, Madame, ce n'est pas nécessaire, ne dépensez pas trop pour les vêtements des enfants, ce n'est pas nécessaire !



Silence. Regards attristés.

- D'accord, mon père.

Mais je me rends compte que j'ai déjà tout gâché. Et je vais tout gâcher à plusieurs reprises tout au long de ma vie sacerdotale. En disant aux gens, surtout aux plus pauvres que moi, de ne pas dépenser leur argent, de ne pas décider eux-mêmes, que j'en sais plus qu'eux. Je ne me rends pas compte qu'avec mon attitude, je les humilie, je leur refuse le pouvoir de décider et de diriger leur vie. Je commence à réaliser que je les vois comme des « pauvres » et non

comme des personnes. Je dois changer mon regard. Je dois apprendre à voir les personnes et non leur condition socio-économique.



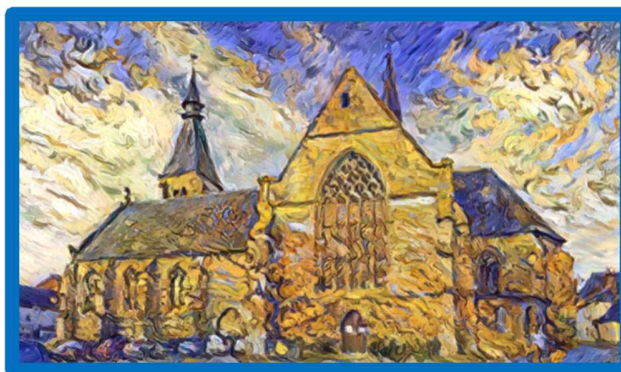
Nous convenons que la messe aura lieu là-bas, dans la colonie Felipe Ángeles, afin que tout le monde puisse y assister. Quand j'arrive, tout est déjà prêt. Ils ont balayé et nettoyé la cour, et installé un petit autel au centre. Et les enfants m'accueillent. Mes enfants, vêtus comme des anges, tout de blanc vêtus, magnifiques, avec des visages qui reflètent la joie, l'anxiété, la timidité, mais conscients qu'ils vivent un moment important, dont ils se souviendront peut-être toute leur vie. Et ils communient comme des enfants, nés et élevés dans un taudis, dans un bidonville (en espagnol, on dit plutôt une « ville perdue »), leurs chaussures propres enfoncées dans la boue et la saleté qui les entourent chaque jour. Les mères ne communient pas. Elles ne sont pas mariées à l'église, elles ne se sont pas confessées, elles savent qu'elles ne peuvent pas, que les règles ne le permettent pas, qu'elles ne peuvent pas, en ce jour, partager le Pain de Vie avec leurs enfants... Je pleure avec elles, en cachant mes larmes. Il y a peu de pères. Ils n'osent pas s'approcher. Au moment du signe de la paix, je m'approche et je salue chacun d'entre eux, après avoir embrassé leurs enfants.

Et bien sûr, il y a du *molito*, du riz, des haricots, il y a une ambiance de fête qui semble éloigner la tristesse de la vie quotidienne. Pendant quelques heures, nous avons tous été au paradis.

Je dois partir précipitamment car j'ai une autre messe. Et il en sera ainsi pendant quatre ans. Courant d'un endroit à l'autre. Essayant de m'occuper des dizaines de milliers d'habitants de l'un des bidonvilles les plus effroyables du Mexique. Sans assez de temps, sans assez de forces...

Trente-cinq ans ont passé... Que reste-t-il de tout cela ? Qu'est-il advenu de ces enfants, de leurs mères, des « étudiants » ? Nos vies se croisent puis se séparent. Je porte encore dans mon âme (et dans mes prières) les traces que toutes ces personnes ont laissées. Elles resteront là pendant longtemps, avec le doute. Aurais-je pu faire plus ? Car... qu'ai-je vraiment fait ? Je n'ai pas balayé la cour, je n'ai pas installé l'autel, je n'ai pas amélioré leurs conditions de vie, je ne leur ai pas proposé de travail, ni de services de santé ou de formation professionnelle. Je ne leur ai pas apporté d'aide psychologique. La seule chose que j'ai accomplie, c'est que, ce jour-là, le Christ soit descendu et, pourquoi pas, ait transformé certains cœurs. Y compris le mien. La tâche continue. Certaines tâches m'incombent, d'autres incombent à d'autres, aux laïcs. Il sera toujours nécessaire que le Christ continue de descendre dans les bidonvilles et les « villes perdues » de nos mégalo-poles et de nos campagnes.





« Pour la famille Chauvet... »

MESSE DANS LE VILLAGE DE MON ARRIÈRE-GRAND-PÈRE : ETREPAGNY, FRANCE

Etrépagny, Normandie, France, février 2000

Je me retrouve à nouveau sur la terre natale de mes ancêtres. Cette fois-ci, je suis venu travailler comme interprète à Guernesey, dans les îles Anglo-Normandes et je passe quelques jours à Paris. Mais cette fois-ci, j'ai décidé de faire un pèlerinage très spécial.

Etrépagny : Combien de fois n'ai-je pas entendu le nom de ce petit village de Normandie, la terre ancestrale, le lieu d'origine de la famille Chauvet. À maintes reprises, mon père et mes oncles parlaient du village d'où était parti un jour mon arrière-grand-père, Maxime Chauvet, soldat dans les troupes de Napoléon III, un Zouave pour être plus précis, et qui était arrivé au Mexique avec les troupes de Maximilien de Habsbourg, deuxième Empereur du Mexique. Il paraît que le soldat Chauvet a rencontré la femme de ses rêves et a décidé de rester au Mexique, fondant ainsi cette branche de la famille Chauvet. Plus tard, mon arrière-grand-père retourna en France pour combattre dans la guerre franco-prussienne de 1870, avant de revenir finalement au Mexique où il mourut. Des années plus tard, mon grand-père s'engagea comme volontaire pour combattre pendant la Première Guerre mondiale. Et encore plus tard, mon père et mes oncles se rendirent en Europe en 1940 pour combattre l'armée nazie d'Hitler. Je me souviens que dans la famille, on parlait toujours avec une sorte de respect, d'affection, de nostalgie d'un village que personne ne connaissait vraiment, le village d'Etrépagny, où notre famille avait un jour pris racine dans le riche sol normand. Et je me souviens qu'en écoutant ces récits de famille, j'avais promis qu'un jour je retournerais dans le village ancestral.



Et j'ai enfin réussi. En cette dernière année du millénaire, j'ai enfin le temps d'aller découvrir la terre de mes ancêtres. Après un trajet d'une heure en train, je prends un taxi dans le village de... Et j'arrive enfin à cet endroit sacré. J'ai un objectif très clair en tête : célébrer la messe

dans l'église du village, la célébrer pour tous mes ancêtres qui ont été baptisés, se sont mariés, ont assisté à de nombreuses messes, se sont confessés, ont assisté à des funérailles dans cette église... Je ne saurai jamais quels sentiments habitaient leurs cœurs, quelles pensées habitaient leurs esprits, je ne sais pas s'ils étaient de « bons catholiques », ou s'ils se contentaient de faire leur devoir, mais je peux imaginer que, comme tant de gens que je connais, ils ont aimé, souffert, perdu des êtres chers, vu d'autres arriver, travaillé cette terre généreuse sous le regard de Dieu. Je ne le sais pas, et ce n'est pas à moi de le savoir. C'est à moi maintenant de célébrer l'Eucharistie, c'est-à-dire de rendre grâce pour eux, pour ma famille, pour mes ancêtres, dont le sang coule dans mes veines et dont le nom de famille est arrivé jusqu'à moi et que j'essaye de le porter avec fierté. Je foule une terre sacrée.

J'arrive à l'église juste au moment où la porte de la maison paroissiale s'ouvre. Un prêtre sympathique, au sourire agréable, me regarde avec étonnement :

- Bonjour, puis-je vous aider ?

- Oui, mon père, c'est justement vous que je viens voir.

- Que puis-je pour vous ?

Eh bien, voyez-vous, mon père, cela va peut-être vous paraître étrange, mais je suis venu ici en pèlerinage !

Son visage s'illumine lorsque je lui explique qui je suis, d'où je viens et pourquoi je suis venu : « Pour moi, ce geste est très important, je n'ai pas grand-chose, mais je veux prier pour toute ma famille. »

Il me sourit très gentiment, mais m'explique qu'il y a un problème : je pars justement, je vais être absent pendant quelques jours, alors... Je vous laisse la clé (!), fermez tout quand vous aurez terminé et je vous souhaite bonne chance !

Je n'en crois pas mes yeux ! Il me laisse les clés en toute confiance et s'en va !



Je suis seul dans l'église, devant l'autel... Il n'y a personne, juste le Christ et moi... Et ma famille... Mes arrière-arrière-grands-parents, mes arrière-grands-oncles et tantes, des parents éloignés et proches à la fois (plus tard, j'apprends qu'il ne reste plus aucun Chauvet dans le village, enfin peut-être au cimetière).

Et je célèbre la messe : pour eux, mes parents, mes oncles, mes cousins, tous ceux qui, un jour, sont venus à cet autel, dans cette église, pour se rapprocher de Dieu, pour recevoir Sa Grâce. Aujourd'hui, c'est mon tour, moi, un lointain Chauvet né à des milliers de kilomètres, qui a sa propre patrie, mais qui, avec un cœur reconnaissant, prie Dieu pour tous les Chauvet, vivants et morts.

Quelques jours plus tard, je prends l'avion pour retourner au Mexique. Je retourne auprès de ma famille, dans ma patrie, dans ma paroisse, mais je ne dis pas adieu à ma famille française. On se reverra là-haut !





« Vous ne devriez pas être ici... »

LE SANBUY, FRANCE, DIMANCHE DES RAMEAUX 2015.

Je suis en France pour effectuer mon « deuxième noviciat » ou « renouveau colinien », comme on l'appelle maintenant, une période de repos, d'étude et de ressourcement dans la vie religieuse mariste.

Chose étrange, rien de spécial n'est prévu pour la Semaine Sainte, alors avec mon confrère et ami italien, le père Emanuele di Mare, nous décidons d'aller dans le sud de la France rendre visite à des amis, Alex et Natasha, que j'ai rencontrés au Mexique.

Après deux heures de route, nous arrivons à Le Sanbuy, le petit village provincial où ils vivent. Je sais qu'ils ne vont pas souvent à la messe, mais je leur ai demandé de me mettre en contact avec le curé du village afin que je puisse l'accompagner pendant la messe du dimanche des Rameaux. Le lendemain, Emanuele et moi nous retrouvons devant la petite église du village et nous nous présentons au curé.



Peu de temps après, nous nous rendons à l'endroit où commence la procession de ce dimanche des Rameaux inoubliable. Dans une petite clairière, entourés d'un paysage magnifique, baigné de la lumière provençale et d'une forêt de pins, mais surtout entourés des gens qui sont venus, des gens simples, des paysans, des ouvriers, vêtus de leurs plus beaux habits du dimanche, on voit sur leurs visages qu'ils sont heureux de se réunir en ce dimanche.

Cependant, ils nous regardent avec un peu d'étonnement, alors je décide de me présenter : « Bonjour à tous, chers frères, bon dimanche des Rameaux à vous tous ! Tout d'abord, permettez-moi de nous présenter, je suis le père François, je viens du Mexique, et je suis ici avec mon frère prêtre, le père Emanuele, qui est italien, nous avons été invités ici par des amis, et nous sommes très heureux d'être avec vous ! »

Les gens ne se contentent pas de sourire gentiment, ils sont franchement heureux d'avoir des visiteurs, de voir de nouveaux visages...

Comme dans beaucoup d'autres endroits et occasions, la liturgie présente quelques défis ! La chorale est en retard, ils ne trouvent pas les feuilles de chants (« Ne vous inquiétez pas, Madame, ce dimanche-là, à Jérusalem, ils n'avaient pas non plus de feuilles de chants ! »), les gens arrivent peu à peu, il règne un désordre joyeux et détendu, on sent une ambiance de fête en ce début de Semaine Sainte !

Et soudain, il se passe quelque chose qui me bouleverse profondément et qui habite mon cœur depuis ce jour-là. Un homme d'un certain âge, le visage et les mains burinés par le soleil et le travail, s'approche de moi aimablement et, avec une expression de tristesse et de surprise, me dit :



« Vous ne devriez pas être ici ! »

Oh là là ! Je ne m'attendais pas à ça ! Je ne comprends absolument pas ce qu'il veut dire.

Mais il n'y a aucune agressivité, ni mauvaise volonté dans sa voix. J'entends dans ses paroles l'écho d'une profonde humilité :

« Vous ne devriez pas être ici ! Vous venez de très loin, de l'étranger. Vous devriez être là-bas, dans la grande ville, avec l'évêque, avec les gens importants, avec les gens bien ! Pourquoi êtes-vous venus dans ce petit village perdu ?

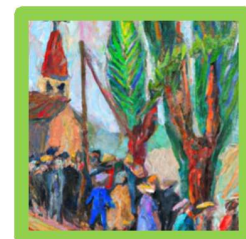
J'ai l'impression que mon cœur se brise ! J'ai l'impression que tout va mal, que je suis prisonnier d'une vision du monde injuste, classiste, où la classe sociale compte plus que le caractère de la personne. Qu'a-t-on enseigné à cet homme ? Quelle religion a-t-il vécue ? Qui lui a dit qu'il n'était pas important ? Qui lui a dit que son beau petit village avait moins de valeur qu'une grande ville ? Nazareth me vient à l'esprit.

Je mets du temps à trouver les mots pour lui dire que non, les choses ne sont pas ainsi, Dieu ne nous a pas séparés en classes sociales ou en niveaux socio-économiques !



- Mon cher monsieur, le père Emanuele et moi sommes venus parce que nous voulons être avec vous, nous avons voulu venir dans le plus beau coin de France pour célébrer avec vous la Passion, la Mort et la Résurrection de Notre Seigneur. Nous sommes exactement là où nous devons être, à vos côtés, aux côtés de votre famille, aux côtés de tout ce peuple catholique qui est l'Église que j'aime et que je souhaite servir, nous sommes très heureux d'être ici, c'est ici notre place, merci de nous accueillir ! »

Son regard et la poignée de main qu'il me donne en disent long. J'aurais voulu lui donner une accolade, selon la coutume mexicaine, mais je sais que cela ne se fait pas ici. Nous nous regardons en souriant, comme des complices, comme des frères. Au-delà de la langue ou des frontières, nous sommes aujourd'hui réunis en tant que catholiques, en tant qu'enfants de Dieu, en tant que disciples du Christ qui veulent marcher avec Lui pour arriver là où Il est.



Cette messe n'a pas été enregistrée en vidéo, il n'y a même pas de photos, elle n'a pas été diffusée à la télévision par « le Jour du Seigneur » ni mentionnée dans les annales du diocèse. Elle est seulement gravée à jamais dans ma mémoire...



Lundi de Pâques

TEPETZINTLA, PUEBLA, SEMAINE SAINTE 1993

Dimanche de Pâques 1993. Aujourd'hui s'achève cette merveilleuse aventure que le diacre Rubén et moi-même avons vécue en compagnie de sœur Diana, ainsi que tous nos frères indigènes de la Sierra Norte de Puebla. J'ai déjà 37 ans, j'ai vécu presque toute ma vie au Mexique, et ce n'est que cette année que je découvre avec un regard nouveau le merveilleux monde indigène qui est l'âme même de notre Mexique bien-aimé.



Tant de choses ont changé en une semaine ! J'ai découvert un monde dont j'ai tant à apprendre. En ce matin de dimanche de Pâques, alors que je pense que tout est déjà terminé, le Christ me réserve une autre surprise !

Nous prenons un moment de repos avant la messe de midi, la grand-messe de la Résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ. La veillée pascale de la nuit dernière était merveilleuse, et nous sommes tous un peu fatigués, mais aussi remplis de joie et d'enthousiasme pour ce que nous avons vécu. Je commence déjà à me préparer au retour, à retourner à Mexico, peut-être à laisser derrière moi ce monde qui m'a volé le cœur, même si je garde l'espoir de pouvoir revenir. Et c'est dans ce moment de calme et de repos que les majordomes sont arrivés.

- Mon père, il y a des personnes dehors qui souhaitent vous parler.

Je sors dans la cour et je trouve un groupe de personnes que je ne connais pas. Ils se présentent aimablement.

- Écoutez, mon père, nous avons appris que vous étiez ici, et nous venons vous déranger pour voir s'il est possible que vous célébriez pour nous une petite messe du dimanche de la résurrection de notre Seigneur.



Oh là là ! Dans ma tête, je fais déjà le calcul : la messe se termine à 14 heures, nous devons partir pour Mexico, au moins 5 heures de route, je ne sais vraiment pas...

Je cherche comment leur dire que je ne peux pas sans les offenser, sans leur dire non.

- Une messe dominicale ? D'où venez-vous ?

- Nous venons d'Omitlán, ce n'est pas très loin, mon père, nous vous accompagnons, vous voyez, c'est le dimanche de la résurrection et les gens sont déjà prêts.

Je refais mentalement mes calculs : il n'y a tout simplement pas le temps, Rubén et moi ne trouverons pas de transport pour retourner en ville.

- Écoutez, j'aimerais beaucoup, mais il est déjà tard et j'ai la messe à midi, je ne pense pas avoir le temps aujourd'hui.

- Non, mon père, ce ne serait pas pour aujourd'hui, ce serait une petite messe du dimanche de Pâques, nous viendrons vous chercher demain matin.

Je ne comprends rien ! Aujourd'hui, c'est dimanche, le dimanche de Pâques, et ils veulent une messe pour lundi ! Grâce à Dieu, j'ai peu à peu appris, et je décide de consulter Diana avant de donner une réponse.



- Eh bien, mon père, ici les choses sont comme ça : dans cette communauté, ils ne célèbrent pas la résurrection du Seigneur le dimanche, mais le lundi ! Apparemment, cela a toujours été ainsi, ils veulent vraiment une messe demain matin ! C'est parce que...

Mais je ne la laisse pas terminer. Je me tourne vers Rubén qui acquiesce d'un signe de tête : pour moi, pas de problème, nous restons jusqu'à demain !

Je suis ravi de pouvoir rester un jour de plus ! Je sors donc rapidement et leur dis que je serai très heureux de célébrer la messe pour eux demain. Nous convenons qu'ils viendront me chercher tôt.

Nous partons tous très heureux, mais je ressens une certaine inquiétude : pourquoi ne célèbrent-ils pas la messe de la résurrection le dimanche ? Ne sont-ils pas catholiques ? Y a-t-il une tradition semi-païenne derrière tout cela ? Ou quelle étrange motivation peuvent-ils avoir pour ne pas aller à la messe le dimanche ? Le droit canon ne serait pas d'accord ! (Je dis cela uniquement pour vous montrer à quel point j'étais naïf à l'époque ! J'espère avoir un peu appris depuis !)

Les gens nous attendent à l'entrée de l'église dans une ambiance joyeuse : le père est arrivé ! Nous nous préparons à célébrer, même si je me sens un peu mal à l'aise de célébrer la messe du dimanche le lundi.

C'est alors que survient l'extraordinaire : je suis témoin de la Résurrection !

Un petit cercueil, comme celui d'un enfant, recouvert d'un tissu noir, mais également entouré de fleurs, a été placé au milieu de l'église, et les gens se placent autour. Les majordomes s'approchent avec leurs femmes et retirent les draps de deuil, les remplaçant par des tissus de couleur u blancs. Les musiciens jouent joyeusement, et le responsable s'approche du cercueil, l'ouvre et y introduit deux bâtons de bois, les enfonçant délicatement à l'intérieur. Et c'est alors que le Christ ressuscite !



À l'aide de ces deux bâtons, il soulève une petite statue de notre Seigneur, vêtu de bleu et de blanc, qui sort littéralement du cercueil, pratiquement par lui-même, ressuscitant...

Il ressuscite en plein cœur de la Sierra Norte de Puebla, illuminant toutes les personnes qui sont venues aujourd'hui, remplissant de joie et de musique le cœur de ceux qui célèbrent aujourd'hui le Christ ressuscité d'entre les morts ! En écrivant ces lignes, j'ai devant les yeux l'image de ce Christ qui se lève, vainqueur de la mort !

Mais pas de la pauvreté... Je sais qu'ils sont riches à bien des égards dans leur vie : j'ai vraiment pu constater à quel point il est merveilleux de vivre au sein d'une communauté qui s'entraide, qui respecte la terre et la nature, qui vit et se divertit avec les ressources dont elle dispose... Cependant, ils souffrent également des conséquences d'une pauvreté qui les empêche d'avoir accès à l'éducation, aux services de santé, à la protection civile... et à l'aide de l'Église.

Avec patience, sœur Diana m'explique : « C'est vrai, ils ne célèbrent pas le dimanche de Pâques le dimanche. Ils le célèbrent le lundi pour une raison très simple : parce qu'il n'y a pas assez de prêtres pour desservir toutes les communautés, et parce que leur communauté est plus pauvre, plus éloignée que les autres communautés, qui sont des paroisses, qui ont une messe une ou deux fois par mois, qui sont desservies par le petit père. Eux, ceux de la communauté d'Omitlán et tant d'autres dans la même situation, sont les pauvres parmi les pauvres. Le prêtre vient les rencontrer deux, peut-être trois fois par an. Il n'arrive pas à faire face. Il n'a pas le temps d'aller rendre visite aux malades, d'enterrer les morts, de baptiser les enfants qui naissent malades et meurent sans sacrements. Parce qu'ils sont pauvres, il n'y a jamais de prêtre pour célébrer la résurrection le dimanche. Parce qu'ils sont pauvres, le prêtre vient le lundi, parfois... Et c'est ainsi qu'est née la tradition, ici, mon père, nous célébrons le dimanche de la résurrection le lundi. Ils sont pauvres... même dans les choses de Dieu...



Plus tard, j'apprends qu'à Omitlán, ils le célèbrent le mardi... à Xochistlasco, le mercredi... et ainsi de suite toute la semaine... de Pâques.



« *On ne vous a pas payé la messe, mon père ?* »

MESSE POUR UN DEFUNT

- C'est ton tour de célébrer la messe de onze heures.
- Oui, mon père.

Un samedi comme tant d'autres dans la paroisse de Ticomán, une immense paroisse urbaine qui allait bientôt compter cent mille habitants. Comme chaque samedi, les cérémonies, les messes, les quinze ans, les trois ans, les défunts, les fins d'année scolaire, le collège, le lycée, l'école primaire, la maternelle se multiplient ! Tout le monde veut sa « petite messe », rien que pour eux, je ne veux pas que mes défunts se coudoient aux autres, c'est une messe pour mon défunt à moi tout seul ! Alors allons-y ! Je suis dans la paroisse depuis peu de temps et je n'ose pas encore suggérer des changements. Voyons d'abord et essayons de servir le peuple de Dieu !

J'arrive à l'église de l'Assomption et j'enfile ma chasuble et mon étole. Dehors, un vent froid d'hiver s'engouffre par les vieilles portes de l'église. À l'intérieur, l'air est lourd, avec une forte odeur de cire et d'humidité.



L'horloge murale de la sacristie sonne onze heures. Je jette un coup d'œil et je vois qu'il n'y a personne. L'église est vide. C'est étrange, c'est déjà l'heure ! Je décide d'attendre un peu. Alors j'attends. Et j'attends. Dix minutes passent, puis vingt, puis une demi-heure. Je ne sais pas quoi faire : y a-t-il eu une erreur ? Je vérifie le registre : non, la messe est bien inscrite ; « pour le repos éternel de... »

La famille n'est pas venue.

J'appelle le numéro qu'on m'a donné.

« Bonjour, Monsieur Pérez ? C'est le Père Francisco. La messe va commencer, mais personne n'est arrivé.

Il y a un moment de silence à l'autre bout du fil, seulement interrompu par l'écho métallique d'un atelier de soudure.



« Quel est le problème, mon père ? », dit une voix masculine avec un ton impatient.

« Mais... la messe de votre parent ? Ils ne viennent pas à la messe ? »

— Comment ça, mon père ? Vous avez besoin d'aide ? Le sacristain n'est pas là ?

- Si, il est là, tout est prêt, mais vous manquez, la famille manque, ceux qui ont demandé la messe !
- On ne vous a pas payé la messe, mon père ?
- Si, elle est payée, mais là n'est pas le problème, c'est...
- Écoutez, mon père, il faudrait s'entendre : vous avez bien été payé pour la messe, n'est-ce pas ?
- Eh bien oui...
- Et vous allez la célébrer, n'est-ce pas ?
- Oui, mais...
- Alors tout va bien, que voulez-vous de plus ? Célébrez la messe, mon père, priez pour notre défunt et merci beaucoup !

L'appel est coupé.

Je reste là, debout, le téléphone encore à la main. Je regarde l'église vide. Mon Dieu, me dis-je, qu'est-ce que je fais ? Quelle religion est-ce que j'enseigne ? On dirait un supermarché, une pharmacie ou une banque !

Car les gens croient en Dieu, ils ont la foi, mais c'est une foi qui demande une messe, une « petite messe », comme on dit au Mexique, sans qu'il soit nécessaire d'y assister. Une foi qui accordait plus d'importance au rituel qu'à la Présence, aux prières qu'aux personnes, au prêtre qu'aux gens.



Je me suis retrouvé seul dans l'immensité de l'église vide. Le sacristain décide de se retirer. Je ne m'étais jamais senti aussi seul. Je dirai la messe, je toucherai mon salaire (« Que Dieu vous le rende au centuple, mon père »). Je commence la messe, j'essaie de sentir la présence de Dieu dans une église vide, dans une église où devraient résonner les voix, les prières de toute l'Église, non seulement du prêtre, mais aussi du peuple de Dieu. Mais il n'en est rien. Il n'y a qu'une « église » (il serait plus juste de dire un temple) où un rituel a été accompli, où une *petite messe* a été « dite », une église vide. Une église silencieuse, avec un silence qui ne venait pas de la présence de Dieu, comme tant d'autres moments de silence. Un silence qui venait de l'absence, du vide, de l'absence des catholiques qui « avaient payé la messe », et cela suffirait...





« Je suis juste venue rendre grâces ».

LA QUINCEAÑERA

- C'est ton tour de célébrer la messe de 15 heures...
- Oui, mon père...
- Ne fais pas cette tête, c'est une *quinceañera*, je sais que tu aimes ces messes-là !
- Très drôle...

Encore un samedi après-midi à Ticomán... Cela fait déjà deux ans que je suis ici, et je ne m'habitue toujours pas au rythme de travail : messes à la Purísima, à l'Asunción, à San José, dans des maisons, dans des usines, sur la colline... Des messes partout (« de quoi crois-tu que nous vivons ? »), il ne reste plus beaucoup de temps pour autre chose...

Les messes de *quinceañeras* sont toujours des événements bruyants et colorés, remplis de compositions florales, de photographes, de musique de mariachi et de la procession habituelle de chambellans vêtus de rose et de demoiselles d'honneur qui se disputent la meilleure pose. Au Mexique, c'est un rite de passage pour les jeunes filles qui fêtent leurs quinze ans, une présentation en société. En général, il y a tout sauf la dévotion ou le sentiment religieux. Il est évident que personne ne communique « parce que nous ne nous sommes pas confessés... » et nous n'avons pas l'intention de le faire...



J'ai déjà célébré des dizaines de ces messes. Je connais la routine : le spectacle, les photos interminables, le peu d'attention accordée à l'Évangile. J'essaie de donner une tournure chrétienne, évangéliste, mais je sais que personne ne m'écoute vraiment ; ils pensent déjà à la fête, aux filles, à l'alcool... Je sais que je semble très négatif, que je les juge sans les connaître, et c'est vrai : je regrette aussitôt ces sentiments. J'essaie de regarder les visages, de saluer et de féliciter les parents, d'apprendre les noms et les projets de chaque jeune homme et chaque jeune fille... Mais ce n'est pas facile, car l'évangélisation c'est le fruit d'années de travail, et pas seulement de quelques messes...

J'arrive donc à l'église de l'Assomption de Ticomán pour une messe de plus, une *quinceañera* de plus... Je m'attends à voir la même chose que d'habitude, mais Le Seigneur me réserve une surprise ! Je remarque tout de suite que quelque chose est différent. Il n'y a personne à l'extérieur de l'église. À l'intérieur, le silence est total. L'église est pratiquement vide. Il n'y a

pas de musique, pas de chœur, pas de chambelans, pas de photographes, il n'y a pratiquement personne. Seulement une jeune fille, une jeune femme.

Une jeune fille seule, la *quinceañera*, Sofia. Elle porte ses vêtements de tous les jours. À ses côtés, une petite fille, sa petite sœur, et puis sa mère, une dame qui me regarde avec un peu de tristesse...

Il n'y a ni chambellans, ni musique, ni invités. Je m'approche avec un sourire : Bonjour Sofia, ravi de te rencontrer, toutes mes félicitations !

- Merci, mon père, enchantée !
- Et les autres ? je demande gentiment, tes amis, tes invités ne sont pas arrivés ?
- Non, mon père, il n'y a personne d'autre.



Je ne sais pas quoi penser... C'est censé être ton entrée dans la société, ton passage à l'âge adulte, en plus c'est tout un spectacle, c'est l'occasion de se mettre en valeur !

Non, mon père, je ne vais pas faire la fête, je viens seulement dire merci...

Waouh ! Je reste immobile, frappé par la simplicité, la transparence, la chaleur, le sourire sur le visage de cette jeune fille et des quelques êtres chers qui l'accompagnent aujourd'hui : « Je viens seulement pour remercier Dieu... » Je ne viens pas pour me vanter, pour me mettre en valeur, pour briller en société...

Je viens seulement pour remercier Dieu... 30 ans plus tard, je m'en souviens encore : une messe simple et humble, sans fioritures, sans spectacle, sans distractions. Seulement une foi pure et simple. Au moment de l'homélie, je ne sais pas quoi dire : j'oublie les sermons préparés et mémorisés que j'utilise à chaque *quinceañera*. Je regarde Sofia dans les yeux : « Ma fille, je ne sais pas quoi dire, seulement que moi aussi je veux rendre grâce dans cette messe. Et te dire que Dieu aime ces messes. Car aujourd'hui, rien n'est venu distraire la prière. Et la prière est la seule chose qui compte vraiment un jour comme aujourd'hui. Aujourd'hui, tu n'es pas la reine d'une fête. Aujourd'hui, tu es l'actrice principale d'un miracle, car ta foi a rempli cet espace vide ».



Sofia me regarde en souriant. Son sourire est si transparent, si sincère ! Un sourire qui n'a besoin ni de maquillage ni de robe à dentelles. Le sourire d'une jeune fille reconnaissante, reconnaissante envers Dieu, reconnaissante devant Dieu.

Nous nous disons au revoir avec simplicité, avec amitié. Je la vois partir avec ses vêtements simples, de tous les jours, vers une vie simple, de tous les jours, mais une vie qui, j'en suis sûr, sera extraordinaire... parce qu'elle sait être reconnaissante...

Je retourne à la sacristie, où je me suis si souvent retrouvé seul, entouré de silence, de soucis, de « À quelle heure est la prochaine messe ? » Je reste seul dans la sacristie vide, mais cette fois, le silence n'est pas celui de la solitude, c'est un silence de paix, un silence de Grâce.





ET TANT D'AUTRES MESSES...

Des centaines, des milliers de messes célébrées partout dans le monde... Ah Mexique, en Terre Sainte, à Rome, Paris, Madrid, dans les petits villages de la Sierra et dans les grandes cathédrales, sur les plages du Pacifique et sur les pentes du Citlaltépetl...

Je ne me souviens pas de toutes... Je n'ai pas conservé le registre complet de chacune d'entre elles. Mon cœur oublie parfois tout ce qu'il a vécu. De nombreuses messes, chargées d'une profonde signification, restent inédites. Je n'ai pas non plus écrit sur toutes les messes qui ont eu une signification profonde pour moi. Il y a tant d'occasions dont je me souviens, certaines avec joie, d'autres avec tristesse, des messes où j'ai rencontré tant de gens, tant d'affection, tant de douleur.



Je n'ai pas inclus certaines messes qui ont été très importantes pour moi, par exemple le mariage de mon frère ou celui de ma sœur, la messe à la cathédrale de Mexico ou celle de Paris. Je m'excuse de ne pas avoir inclus des moments qui ont été importants dans la vie de nombreuses personnes. Il m'est impossible de tous les exprimer dans ce livre, mais je sais que Dieu écrit Son histoire dans les lignes tortueuses de notre existence, et je sais avec certitude que chacune de ces Eucharisties est écrite dans le cœur de Dieu.

J'ai vu des milliers, peut-être des dizaines de milliers de visages, d'innombrables **visages du Christ** dans toutes ces messes : certains



indifférents, ou du moins en apparence, certains joyeux, d'autres accablés par la douleur. J'ai contemplé des centaines, des milliers de croix dans ces églises, car chaque âme porte une, voire plusieurs croix. J'ai souvent été tenté de juger les motivations ou les pensées des autres, et je demande pardon pour cela. Mon rôle n'est pas celui d'un juge, mais celui d'un prêtre. Je ne suis pas ici pour juger, mais pour pardonner et sanctifier, pour conduire ou du moins pour rapprocher de Dieu. Ma mission n'est pas de pointer du doigt la culpabilité, mais **d'accorder le pardon**, non pas de condamner, mais **de sanctifier**, non pas de retenir le jugement, mais **de rapprocher de Dieu** dans le pain et le vin, et de dire, avec l'autorité du Christ : *Va en paix*. Pour cette intrusion dans le secret des âmes, je demande pardon à Dieu et à Son peuple.

Je sais que j'entame une nouvelle étape de ma vie. Le temps des voyages, des ascensions, des missions dans la Sierra et des messes sur les volcans est révolu. J'ai vu beaucoup de mes confrères prêtres âgés vivre une période de plus grande solitude, d'« être moins utiles », de céder à d'autres les responsabilités de gestion et d'administration. Je sais que les années à venir seront plus remplies de silence et de solitude, mais elles seront aussi plus remplies de Dieu, plus remplies de paix. Ce seront des moments de solitude, mais une solitude avec Dieu. Des moments de silence, mais le silence de Dieu. Une nouvelle aventure commence...

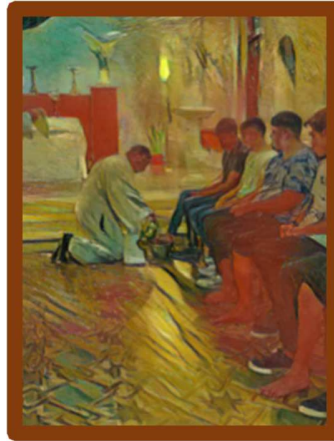


DEUXIÈME PARTIE

« PRESQUE UNE MESSE... »

Il m'a semblé nécessaire d'ajouter une deuxième partie intitulée « presque une messe... ». En effet, tout au long de ma vie sacerdotale, il y a eu d'innombrables occasions où la Grâce du Christ s'est manifestée de manière merveilleuse, quasi sacramentelle, des moments où Jésus s'est manifesté avec cet amour silencieux et exigeant qui m'a guidé tout au long de ma vie. Je veux les partager avec vous tous, afin qu'ensemble nous voyions les merveilles de Dieu et Lui rendions grâce !





« Pas toi, assieds-toi »

1992 LAVEMENT DES PIEDS PENDANT LE JEUDI SAINT

Retraite de Pâques du CPP à La Jordana. Le groupe *Kerygma* a été chargé de l'organisation. Bien sûr, ils sont super efficaces, ils savent tout faire, rien n'est laissé au hasard.

Jeudi Saint : cérémonie du lavement des pieds. Quand j'arrive à la chapelle, tout est prêt. Les jeunes de l'équipe liturgique s'approchent : « Mon père, tout est prêt, nous avons choisi douze garçons (pas de filles, bien sûr !), ils se sont même lavé le pied droit pour que tout soit conforme aux règles. Tout est propre, tout est lavé et purifié, comme l'exige la liturgie. Eau, savon, serviettes, tout est prêt. Il y a même un savon spécial, réservé au prêtre pour qu'il se lave bien les mains à la fin, et non avec le savon sale des pieds des autres. La liturgie avec toutes ses rubriques...

Je n'aime pas ça. Quelque chose ne va pas, ça sonne faux. Toute la mise en scène est prête, les acteurs sont prêts, le « public » attend. Acteurs, public... Où est le peuple de Dieu ? Il ne manque plus que le metteur en scène (c'est-à-dire moi) donne l'ordre.



- Vous savez quoi, les gars ? Ça ne va pas être possible. Enlevez-moi tout ça.

Ils me regardent, incrédules, bouche bée :

- Comment ? Mon père, je ne comprends pas !

- Oui, enlevez tout, enlevez les bancs, retournez tous à votre place, cela n'a aucun sens.

Et c'est vrai : ça n'a aucun sens, c'est une pièce de théâtre, une mise en scène, ils « font semblant » d'être les apôtres, et moi je « fais semblant » d'être le Christ, et nous « faisons tous semblant » d'être très humbles, très serviables, nous nous abaissons à laver les pieds de gens que nous ne connaissons même pas, que nous n'aimons pas, et que nous ne voulons plus jamais revoir de notre vie !

Ce n'est même pas une liturgie, car elle ne représente plus le sens originel. Je le ressens ce soir plus que jamais : bien sûr, je suis humble, je suis serviable, je lave les pieds... Une fois par an ! Et le reste de l'année ? Je reste le même qu'avant. La liturgie n'est pas cela. La liturgie, c'est faire un effort, faire un pas, faire quelque chose de réel.

Cependant, ils font ce que je leur demande. Il n'y a plus de scène, ni d'acteurs, ni de spectateurs... juste une église, des jeunes qui ne savent pas ce qui va suivre...

M. s'approche de moi : « Comment allons-nous faire, mon père ? »

« Je ne sais pas, lui réponds-je, je n'en ai aucune idée. »

- Que va-t-il se passer ensuite ? Dites-nous, mon père !

- Je te dis que je ne sais pas ! Je ne sais pas quoi faire, je ne sais pas ce qui va se passer ensuite ! »

Une pause. Longue, inconfortable. Je me tiens devant tout le monde, vêtu de mon aube blanche (symbole de pureté, d'autorité ?). Tout le monde attend que je dise ou fasse quelque chose. Je ne sais pas quoi dire ni quoi faire.

Soudain, « j'ai une illumination » ! Je fais un pas en avant et je dis aux enfants :

« Les jeunes, vous êtes tous très gentils et généreux, et je vous remercie pour tout votre travail. Merci d'avoir tout préparé. Mais quelque chose a été perdu. Le sens du service et de l'humilité a été perdu. Il a disparu derrière la liturgie, les gestes préparés, le savon, l'eau et les serviettes. Laver les pieds, ce n'est pas cela. Si ce geste si beau ne naît pas d'une véritable humilité, s'il n'est là que pour faire bonne figure, pour *paraître* et bien paraître, parce qu'aujourd'hui c'est le Jeudi Saint, il ne sert à rien.

Alors, ce soir, nous allons essayer de retrouver le vrai sens. Oui, nous allons nous laver les pieds. Mais j'ai besoin que vous me fassiez confiance. Parce que je vous connais tous, et depuis de nombreuses années, je vous demande donc de me faire confiance et de faire ce que je vous demande. Êtes-vous d'accord ? »

Ils me regardent : qu'est-ce que le père François va encore inventer ? Que va-t-il nous sortir ?

H. me regarde avec un air qui dit : « L'évêque sera mis au courant ! » A. me regarde droit dans les yeux, sourit et dit : « Oui, père, tout ce que vous direz ! »



Une fois que tout le monde est assis, je prends une serviette et un seau et je dis à R. : « Tiens, lave les pieds de G. » R. me regarde d'un air incrédule, puis comprend soudain ! Il me sourit, prend le seau et dit : « Oui, mon père, bien sûr. »

Je prends une autre bassine et une autre serviette et m'approche de F. : « Tiens, je te laisse choisir. »

- Pardon ?

- Oui, choisis à qui tu vas laver les pieds. Tu t'approches de lui et tu l'invites à te laisser lui laver les pieds.

- « Si quelqu'un veut laver les pieds, il suffit de lever la main et de le dire, et je lui dirai à qui, d'accord ? »

Je demande au chœur de chanter, d'accompagner cette célébration par des chants. Une belle ambiance commence à se créer. Les jeunes ont également compris le message. Il y a une ambiance de fête, des sourires, des accolades, même des rires. Quelque chose est en train de naître.

A. s'approche à nouveau de moi : « Mon père, j'aimerais laver les pieds de D., m'en donnez-vous la permission ? »

- Tu devras me dire pourquoi lui et pas un autre

- Parce que je ne l'aime pas ! Parce que nous avons eu des problèmes et parce que je sens dans mon cœur que c'est ce que Jésus me demande. » Waouh !

J. s'approche également de moi. Je ne l'aime pas. Il est prétentieux, il se croit beau gosse, il en sait beaucoup : « Mon père, si vous (vraiment, « vous » ?), si vous me le permettez, j'aimerais vous laver les pieds. »

Son sourire est obséquieux, répugnant

- Pas toi, assieds-toi !

- Pardon ?

- J'ai dit non, assieds-toi, tu ne laveras les pieds de personne.

Il n'en croit pas ses oreilles ! Il me regarde avec colère, avec haine même. Il s'assoit au fond de l'église et reste là sans bouger.

La messe se termine beaucoup plus tard que prévu, dans les rires, les accolades, tout simplement la joie ! la joie d'avoir compris quelque chose de l'Évangile et de l'amour de service de Jésus, et de les avoir mis en pratique. L'adoration du Saint-Sacrement commence aussitôt et durera toute la nuit.

Je prie devant le Saint-Sacrement et je sens quelqu'un s'approcher. C'est J. Il me regarde droit dans les yeux : « Père, je veux te dire (eh bien, quelque chose a changé !) que personne ne m'avait humilié comme tu l'as fait ce soir. Cela m'a fait mal... et je veux te remercier ! J'en avais besoin ! J'ai compris que je ne voulais pas te laver les pieds, je voulais seulement que les autres me voient te laver les pieds, j'avais tellement tort ! Merci ! »

- Bon, je lui dis, il n'y a personne ici pour nous voir...

- Je sais, j'ai apporté la serviette. Père, puis-je te laver les pieds ?





« Tu veux aider ? Eh bien, fais la vaisselle ! »

MISSION DE JEUNES SUR LA COLLINE DU CHIQUIHUTE

Cette fois-ci, ce n'était pas vraiment une messe en tant que telle, mais cela avait toute la signification d'un sacrifice rédempteur !

Avril 1997. Il y a trois ans, j'ai été nommé vicaire de la paroisse de l'Assomption, dans le quartier de Ticomán. C'est une paroisse qui compte plus de 60 000 habitants. Quelques années plus tard, elle en comptera plus de 120 000. Nous sommes quatre prêtres à desservir deux églises et sept chapelles. Le travail ne manque pas.

Cet été, nous avons organisé une mission urbaine pour les jeunes pendant la Semaine Sainte, et environ 80 jeunes se sont réunis pour participer, beaucoup d'entre eux venant du mouvement de jeunesse *Jornadas*, de notre paroisse et d'autres endroits.



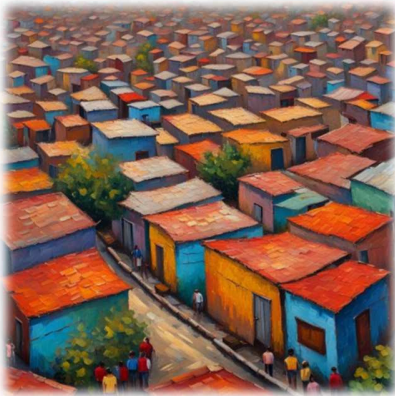
Nous avons formé des équipes pour les visites et, le matin, nous parcourons tout le quartier. L'après-midi, des conférences et des messes sont organisées dans les différentes chapelles. Les jeunes vont deux par deux, vêtus d'un t-shirt blanc et d'un bandana bleu, avec leur croix missionnaire en bois. Pour beaucoup, c'est une première expérience.

La colline de Chiquihuite est un gigantesque bidonville, en espagnol on appelle ça une « cité perdue ». La pauvreté y est indescriptible. Je n'aurais jamais pensé que des gens pouvaient vivre dans de telles conditions.

En fin d'après-midi, les garçons m'appellent ; ils ont trouvé une famille qui a vraiment besoin d'aide. Une vieille femme, comment dire ? « Elle n'a pas toute sa tête... » et sa petite-fille, une fillette de 14 ans, vêtue de haillons, sale, probablement déjà droguée. La « maison » est composée d'une seule pièce, avec des murs en parpaings et un toit en tôle. L'odeur de saleté et de nourriture pourrie est insupportable.

G, étudiant en ingénierie, s'approche de moi : « Pancho, le toit est en train de s'effondrer, il va les écraser, il faut faire quelque chose ! »

Une vingtaine de jeunes sont autour de la maison, attendant, ne sachant pas trop quoi faire. Ils regardent leurs mains, leurs sacs vides, sans un sou, sans un outil.



« Faire quelque chose ? », lui réponds-je, « je ne vais rien faire ! Je dois aller célébrer la messe ! Je n'ai ni le temps ni les moyens de vous aider, désolé ! Venez tous, c'est l'heure, c'est l'heure de la messe, allons prier ! »

Je fais demi-tour et commence à descendre vers la chapelle. Ils me regardent tous : qu'est-ce qui lui arrive ? Va-t-il vraiment partir sans rien faire ? Ils ne savent pas comment réagir. Heureusement, je marche lentement (exprès, bien sûr) et G. me rattrape et m'arrête : « Non, Pancho, attends ! Il faut faire quelque chose ! On ne peut pas les laisser comme ça ! Ce toit est dangereux ! »

Les garçons m'entourent, dans l'expectative. Ils veulent que je prenne l'initiative, ils veulent que je fasse quelque chose.

« Vous voulez que je fasse quelque chose ? Je ne ferai rien ! C'est vous les jeunes, c'est vous les forts ! Quoi ? Vous n'avez pas répété mille fois « les curés à la sacristie » ? Eh bien voilà ! moi, j'y vais à la sacristie, je vais à la messe, c'est mon travail, je ne suis pas architecte, ce n'est pas à moi de reconstruire des maisons ! »

Je les regarde, comme pour les défier du regard. Ils deviennent fous : « C'est injuste ! Comment peux-tu ? Il faut les aider ! » (Ils ne crient pas tous, certains restent silencieux, ne sachant pas quoi faire). Bon, je pense qu'ils ont compris. Je rassemble à nouveau tout le groupe :

« Bon, les gars, faisons comme suit. Nous allons nous répartir le travail, chacun fera sa part. Ça vous va ? Vous, vous me nettoyez cette maison et vous m'enlevez ce toit, toi, l'ingénieur, fais-moi rapidement des plans, voyons ce qu'il faut faire, toi et toi, venez avec moi, nous allons chercher de l'argent ou du matériel pour la réparer, d'accord ? Chacun à son poste ! Et non, je ne vais pas à la messe ! Aujourd'hui, la « messe » est dans cette maison ! »

Nous retournons rapidement à la paroisse... et je ne sais pas quoi faire ! Bon, je parle au père Vicente, nous passons quelques coups de fil, je fouille dans quelques tiroirs, et peu de temps après, un camion livre des poutres et des tôles toutes neuves ! Tout s'organise : nous montons le matériel jusqu'à la maison où tout le monde travaille. La saleté est incroyable, mais personne ne se défile.

« Pancho, qu'est-ce qu'on fait de tout ça ? » Des chiffons, de la vaisselle sale, de la nourriture pourrie... « Jette tout, je vais parler à la dame et à sa petite-fille. » Avec beaucoup de tact, je leur explique ce que nous faisons. Elles comprennent à moitié, mais elles ont peur.

Les poutres sont trop courtes ! Qui est l'idiot qui... ? Bon, ce n'est pas le moment de chercher des coupables ! Nous ne pourrions pas terminer le toit avant ce soir. Des voisins acceptent

d'accueillir la famille. Les garçons reviendront le lendemain pour terminer la maison. D'une manière particulière, les missionnaires construisent l'Église de Dieu. Mais la « messe » n'est pas encore terminée...

DEUXIEME PARTIE

En plein travail, J., une jeune femme d'un autre groupe de missionnaires, arrive. Je ne l'aime pas. Elle est prétentieuse, arrogante, elle se croit supérieure, elle est « consacrée » à je ne sais quelle congrégation, elle nous a raconté à n'en plus finir qu'elle est missionnaire depuis des années et qu'elle va bientôt partir au Pérou pour se consacrer pendant deux ans. Elle, elle sait ce que sont les missions ! Elle se croit meilleure que les autres, je ne la supporte pas ! Son attitude humilie les autres, et ce n'est pas bien.

Elle s'approche en regardant avec dégoût le travail de nettoyage que nous faisons, mais elle me voit là et se sent obligée (selon moi, je précise) d'offrir son aide : « Mon père, comment puis-je vous aider ? » Mais elle manque d'enthousiasme.

Et je me dis : « Maintenant, je vais lui donner une leçon ! »

« Tu veux aider ? Tu vois ces assiettes sales ? (Elles n'étaient pas sales, elles étaient dégoûtantes ! J'avais dit à G. de tout jeter.) Eh bien, il faut les laver. Je te demande de bien vouloir faire la vaisselle ! »

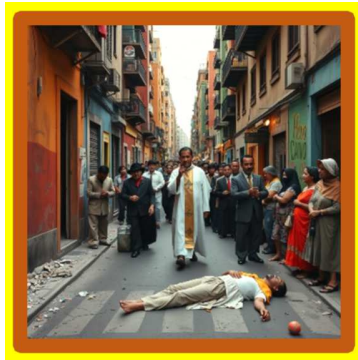


J. me regarde avec horreur, elle voit les assiettes qui traînent et n'arrive pas à croire que je lui demande ça ! J'attends avec un sourire sa réaction de colère ou d'humiliation... et J. dit les mots que je n'oublierai jamais : « Oui, mon père », et elle se met à faire la vaisselle...

Woah ! C'était donc vrai ! Oui, elle aime le Christ, oui, elle est prête à aider, oui, elle est prête à obéir et à faire les tâches les plus dégoûtantes. Ce n'est pas elle qui a appris une leçon aujourd'hui ! Je m'approche d'elle, lui prends l'assiette des mains, la regarde dans les yeux et lui dis : « Laisse ça, tu as fait ce qu'il fallait. Et merci, tu m'as donné une leçon que je ne suis pas près d'oublier. »

Le lendemain les garçons ont terminé le toit. La maison est propre. Quelque chose a changé ce jour-là au Cerro del Chiquihuite, lorsque la « messe » a été célébrée par des jeunes missionnaires avec des marteaux et des clous, avec énergie et dévouement, avec du savon et de l'humilité, tous ensemble, pas seulement le prêtre, nous avons tous communiqué à un même travail et à un même amour. « Nous pouvons partir en paix, la messe continue. »





« Priez pour moi, mon père ! »

CHEMIN DE CROIX AU CHIQUIHUIE OU LA DOULEUR DEVIENT PRIERE

Semaine Sainte 1994. Je me trouve au pied du *Cerro del Chiquihuite*, un labyrinthe infâme de rues escarpées et de maisons en béton, qui s'est transformé ce Vendredi Saint en un Calvaire improvisé. C'est ma première Semaine Sainte dans la paroisse de l'Assomption de Ticomán. Une paroisse avec une église principale et huit chapelles à desservir chaque dimanche. Ce matin, nous sommes quatre pères à mener cette procession du Chemin de Croix, une colonne humaine qui gravit cette colline. Ce ne sera pas un voyage ordinaire. Ce sera la découverte d'un monde que je n'ai vu que de loin. Un monde de douleur, de violence, de péché, de souffrance humaine.

La première station, au pied de la colline, marque le début d'un parcours qui durera plus de trois heures. Il y a peu de monde. La fanfare arrive en retard. Au fur et à mesure que nous avançons, la foule grossissait, ajoutant des visages burinés par le soleil, des corps fatigués par la vie. Chaque station était un théâtre de douleur et d'espoir. Un ivrogne allongé par terre, le regard perdu, me suppliait : « Priez pour moi, mon père ». Ses paroles, écho de l'abandon du Christ, résonnent encore dans mon âme. Comment pouvais-je le juger, alors que la souffrance l'avait terrassé ? Mais surtout, la question : que puis-je faire pour lui ?

Les maisons, de part et d'autre du chemin, étaient des témoins silencieux. Certains observaient depuis leurs fenêtres, d'autres se joignaient à la procession, portant des croix improvisées ou tenant des images religieuses. Les vieilles femmes, marchant lentement avec leurs cannes, avançaient péniblement, mais avec une foi inébranlable.



Les vendeurs de glaces, de couennes de porc et de bonbons rompaient la solennité avec leurs cris, nous rappelant que la vie, malgré la douleur, suivait son cours. Les enfants, inconscients de la tragédie qui se déroulait, couraient et se bouscuaient, remplissant l'air de leurs rires et de leurs cris.

Une rencontre m'a profondément marqué. Une femme, le visage sillonné de rides et le regard plein de douleur, s'est approchée de moi. « Mon père », m'a-t-elle dit, « mon fils est malade, pouvez-vous prier pour lui ? ». Ses paroles, écho du cri des mères qui souffrent, m'ont rappelé que la douleur ne connaît pas de frontières. Oui, je peux prier pour lui. Mais je ne sais pas si je peux faire autre chose...

Au fur et à mesure que nous montions, le paysage se transformait. Les maisons devenaient plus précaires, les rues plus escarpées, la souffrance plus palpable. Le Chemin de Croix devenait un miroir de la réalité, un reflet de l'injustice et de la marginalisation qui frappent les plus vulnérables.

Au sommet de la colline, les dernières stations, la crucifixion et le sépulcre, nous ont confrontés à la dureté de la mort. Mais au milieu de la douleur, l'espoir brillait avec force. La résurrection, bien que lointaine, se profilait comme une promesse de salut, de rédemption, comme une porte de sortie d'urgence.



J'ai dit précédemment que le Cerro del Chiquihuite s'était transformé ce Vendredi saint en un Calvaire improvisé. Peut-être n'était-ce pas le cas. Peut-être a-t-il toujours été un Calvaire, avec ses gangs, sa violence, ses drogues, ses viols. Peut-être est-ce un purgatoire (ou un enfer) déguisé en ville. Peut-être ai-je vu pour la première fois ce que notre peuple vit au quotidien. Et c'est pour cela qu'ils viennent à la messe, ou parler au père, non pas pour se faire réprimander ou sermonner, mais pour trouver un peu de

charité, de lumière dans une ville véritablement « perdue ».

Ce chemin de croix à Chiquihuite m'a confronté à un défi inattendu : maintenant que tu as vu tout cela, peut-être pour la première fois, peux-tu l'accepter ? Peux-tu assumer cette souffrance humaine, cette croix que tu ne portes que pendant quelques instants le Vendredi saint, mais que ces gens portent chaque jour de leur vie ? Peux-tu changer cette réalité sans l'accepter, sans la faire tienne, ou le feras-tu comme le Christ l'a fait, avec sa propre vie ? L'accepter ne signifie pas la justifier, se résigner. Cela signifie la changer de l'intérieur, partager la douleur avant de la transformer.

La procession est terminée. Les gens se dispersent, rentrent chez eux. Ils retournent à leur croix quotidienne. Je rentre chez moi l'âme meurtrie, avec le sentiment d'avoir participé à un rituel sacré, une rencontre avec la douleur et l'espoir qui habitent le cœur humain. Et je me suis demandé : comment puis-je transposer cette expérience dans ma vie quotidienne, comment puis-je transformer ma foi en action, en engagement envers les plus démunis ?

Une tentation me traverse l'esprit : j'aurais dû être médecin, ingénieur ou travailleur social. Ma vie serait plus utile si j'étais dentiste, oncologue ou entrepreneur. Si j'avais plus d'argent ou plus de pouvoir, je pourrais vraiment faire quelque chose pour les autres. Au lieu de réciter des paroles vides de sens ou d'asperger d'eau bénite ces



foyers détruits, je pourrais vraiment faire quelque chose pour les autres ! Mes mains sont tellement inutiles !

Pendant un instant, je revois le Christ crucifié. Ses mains clouées sur la croix sont vraiment inutiles, incapables de bouger, incapables de se sauver lui-même, encore moins les autres... Et pourtant, il a donné sa vie pour nous, et tout a changé... *De l'intérieur...* depuis l'intérieur de l'homme. C'est seulement ainsi que l'humanité changera : lorsque son cœur changera, parce qu'il se sentira aimé et capable d'aimer.

Il y aura beaucoup d'autres « chemins de croix » : le chemin de croix des malades, où personne n'a porté la croix parce qu'ils la portent déjà tous les jours, en portant leur fauteuil roulant, leurs béquilles, leur tube d'oxygène ou leur appareil de dialyse... Le Chemin de Croix dans les rues de Paris... dans la sierra Norte de Puebla, d'un village à l'autre... Le Chemin de Croix sur la « Via Dolorosa » de Jérusalem... Et ceux qui manquent : le Chemin de Croix en Ukraine... celui des victimes du trafic de drogue et des gangs... celui des mères des disparus et des enlevés... Et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, jusqu'à ce que le Christ revienne, jusqu'à ce que notre Amour soit plus grand que la Croix...





Un jour, tu vas mourir...

MISSION DE LA SEMAINE SAINTE 1996.

À cette occasion, c'est un groupe de jeunes missionnaires membres du groupe Shadday qui est venu. Comme ils sont très nombreux, nous nous sommes divisés en deux groupes, l'un à Tepezintla et l'autre à Tlamanca. Ces villages sont distants d'environ 5 km.

Les premiers jours sont consacrés aux visites, et le mercredi de la Semaine Sainte, nous avons décidé d'organiser une rencontre de tous les missionnaires à Tlamanca. Le groupe de Tepezintla part tôt et nous parcourons facilement les 5 km. Nous passons la journée à chanter, à jouer avec les enfants, à nettoyer un peu l'église, et nous mangeons ensemble les gâteaux que nous avons apportés.

Le temps passe vite, et comme tout le monde s'amuse, personne ne pense au retour. Sauf moi. Je vois le soleil se coucher rapidement et je pense au chemin qu'il nous reste à parcourir.

- Allez, les jeunes, c'est l'heure de partir !

- Oui, oui, tout de suite, pourquoi se dépêcher ?



J'essaie d'expliquer aux coordinateurs que la hâte vient du fait que pour l'instant, nous pouvons encore voir le chemin, mais que dans une heure, tout sera sombre et que la dernière partie du trajet sera difficile, voire dangereuse.

- Oui, oui, tout de suite, arrête de nous embêter !

Finalement, je m'énerve. Je les rassemble tous et leur dis : « Soit on part tout de suite, soit on passe la nuit ici, il n'y a pas d'autre solution. »

À contrecœur, ils se disent au revoir, se séparent, me lancent des regards offusqués en passant (qui a eu l'idée d'amener ce prêtre ?), mais nous sommes enfin en route. Aussitôt dit, aussitôt fait. Il fait pratiquement nuit et nous ne sommes toujours pas arrivés à Tepezintla. Le groupe marche plus lentement, on entend des gémissements et des plaintes. Alicia trébuche et se blesse au genou. Pas le choix, il faut continuer à marcher. Soudain, Roberto se met à chanter. Les autres le regardent avec incrédulité, mais comprennent aussitôt. Et tous chantent : « En marchant, on prie, on avance... » Tous oublient leur fatigue, mais se rendent compte qu'il faut redoubler d'efforts pour cette dernière partie du trajet.

Seule Liz ne chante pas. Elle marmonne, se plaint à voix haute, tout lui fait mal, qu'est-ce que je fais ici ? Qui a eu cette idée ? Et d'autres plaintes du même genre. Elle marche seule, à l'écart du groupe.

Je m'approche d'elle... Je la prends par le bras et lui dis :

- Un jour, tu vas mourir...



Liz me regarde avec de grands yeux incrédules : « Vraiment, mon père ? En ce moment de fatigue, de peur, de tension, marchant sur un chemin de terre sans lumière, presque la nuit, sans voir où je ne vais ni savoir combien de temps cela va me prendre, et la seule chose qui te vient à l'esprit est de me dire... que je vais mourir ? »

Oui, Liz, un jour tu vas mourir... « Un jour, tu seras dans ta chambre, ou dans une chambre d'hôpital, entourée de tes proches, après une longue vie heureuse, et peu à peu, tes yeux se fermeront, ta respiration ralentira, et ton cœur si grand, qui a tant su aimer, s'arrêtera lentement...



Et tu rouvriras les yeux, et tu te retrouveras à marcher sur un chemin de terre très similaire à celui-ci... Tu marcheras en montant, tu verras devant toi le soleil se coucher, et tu marcheras lentement vers l'horizon... Et soudain, tu entendas des rires et des aboiements, et tu verras venir vers toi tous ces enfants de Tepezintla, tu verras ces petits chiens qui nous ont accompagnés, et ils s'approcheront de toi, heureux de te voir. Et les enfants courent vers toi, avec de grands sourires, le bonheur sur leurs visages, et ils te prendront la main et te diront avec amour : « Tu te souviens ? Il y a longtemps, tu es venue nous voir, tu es venu nous rendre visite, nous avons passé de beaux jours à tes côtés, main dans la main. Tu as chanté avec nous, et nous étions heureux parce que tu es venue nous voir. Maintenant, c'est à notre tour de te prendre par la main et de chanter avec toi, et de rire avec toi. Aujourd'hui, c'est à notre tour de te ramener à la maison.



Tu vois, Liz, le ciel, la vie éternelle, ce n'est rien d'autre que ce que nous vivons ici, pendant ces jours de mission. C'est exactement la même chose, enfin, sans autant de froid, sans avoir mal aux genoux, et multiplié par des millions. Alors, bienvenue à la maison ! »

Liz me regarde toujours avec de grands yeux mais son regard a changé: « Je n'avais jamais vu les choses ainsi... J'ai toujours pensé que je venais vous aider parce que je veux être une bonne catholique. Mais tu as raison, Père, je suis chez moi. » Je lui prends la main et lui fais le salut traditionnel entre nos frères indigènes, et je comprends que moi aussi, je suis chez moi.

Le groupe revient pendant les vacances de Noël pour poursuivre sa mission. Ils ne passeront pas Noël avec leurs familles. Ils ont décidé de rester ici, à Tepezintla et Tlamanca, pour vivre Noël avec leurs frères indigènes, leurs amis, leurs enfants. Chez eux.





« Ma fille va vous faire des tortillas »
MISSION DE PAQUES 1996.

Une nouvelle mission de Pâques a commencé, avec une trentaine de jeunes missionnaires. La plupart des jeunes viennent de groupes de jeunes de Mexico et sont très engagés dans l'apostolat. Mais pour beaucoup d'entre eux, c'est une nouvelle expérience, avec mille choses à découvrir. Pour moi aussi Dieu a préparé des surprises !

Les visites ont commencé lundi. Les missionnaires vont deux par deux, visitant toutes les maisons de la paroisse, informant tout le monde qu'il y a une mission cette semaine sainte. Une partie de leur travail consiste également à voir où se trouvent les malades qui souhaitent se confesser, parler à un prêtre, recevoir la sainte communion. Après les deux premiers jours de visites, ce sera à moi d'aller voir les malades qu'ils auront trouvés.

- « Hé Pancho, il y a un monsieur qui veut se confesser, mais il habite un peu loin, ça ne te dérange pas ?

Non, bien sûr que non, cela fait partie de mon travail. Chacun de nous a un rôle à jouer dans cette mission.

Le lendemain, nous partons tôt pour une marche de deux heures. Nous arrivons enfin à une petite maison, entourée de champs de caféiers. Les buissons n'ont plus de feuilles, ce ne sont plus que des bâtons desséchés, mais ils sont couverts de cerises, prêtes à être récoltées. Mais il n'y aura pas de récolte. Les garçons m'expliquent que personne ne récolte, car les prix du café se sont effondrés et qu'il est plus coûteux de récolter le café que de le laisser là. Des dizaines de familles perdent leurs revenus, car il n'y a tout simplement rien à vendre.



En entrant dans la maison, comme le veut la coutume, nous saluons les saints qui se trouvent sur l'autel et faisons notre prière. Toute la famille s'est réunie pour accueillir le père. Les deux missionnaires qui m'accompagnent et moi-même saluons tout le monde, puis je passe voir le malade dans sa chambre. C'est un homme d'une soixantaine d'années qui s'est blessé au pied et ne peut ni marcher ni travailler. Nous échangeons agréablement pendant un moment. Il accepte volontiers de se confesser et

de communier. Pour la communion, il invite toute la famille à se joindre à nous et nous avons ainsi un moment de prière tous ensemble. La mère et les deux petites-filles qui vivent avec lui sont très reconnaissantes.



Au moment de prendre congé, le monsieur me dit :

- Attendez, mon père, ma fille va vous préparer des tortillas.

Je la remercie avec plaisir. J'ai déjà appris qu'il ne faut jamais refuser un cadeau de ces personnes. Je me tourne vers les deux petites filles, âgées de 12 ou 13 ans, et je les remercie avec un sourire. Mais elles ne bougent pas. Elles restent là, debout, à attendre.

C'est alors que l'autre fille entre. Elle était restée cachée jusqu'à présent. Elle doit avoir environ 40 ans, elle vit toujours chez ses parents et elle vivra toujours chez ses parents, c'est son destin. Elle s'approche du feu et prend avec difficulté un peu de pâte dans un panier. Et elle se met à faire des tortillas. Elle les fait avec beaucoup de mal, avec beaucoup de difficulté. Elle n'arrive pas à bien les former, elles tombent, elles sont toutes de travers. Cette fille, dont je n'ai jamais appris le nom, n'est pas comme les autres filles et petites-filles. Enfin, si, elle est pareil, sauf qu'elle souffre de paralysie cérébrale...

Un immense sourire illumine son visage ! Elle me regarde avec admiration, avec affection. Le père est venu jusqu'ici, jusqu'à chez moi, et je lui prépare à manger ! Et cette tâche simple, si simple pour d'autres personnes, est pour elle une tâche titanesque, presque impossible, et pourtant si importante ! Je la regarde sans savoir quoi dire. Je ressens de la peine, de la honte peut-être, je me sens indigne du cadeau qu'elle me prépare. Combien de fois ai-je mangé sans même dire merci, sans penser à la personne qui a cuisiné pour moi...

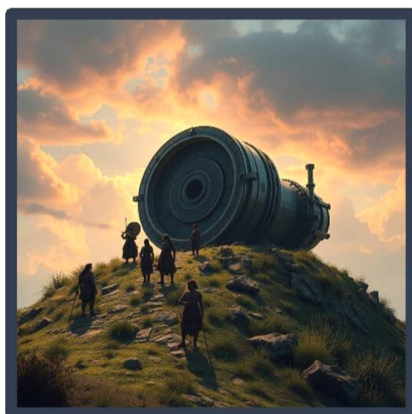
Peu à peu, le petit panier en osier s'est rempli, et la fille me le tend avec tant d'affection, avec un sourire que son état physique déforme, mais qui reflète tout l'amour qu'elle a mis dans la préparation des tortillas pour le *tata* et ses missionnaires.



Je prends le panier de ses mains et je serre les deux contre ma poitrine, la fille malade qui m'a offert une partie de sa vie, et ces tortillas que je reçois comme j'ai tant de fois reçu le ciboire ou la pyxide où je place l'Eucharistie que j'apporte aux malades. C'est précisément à ce moment-là que je comprends quelque chose de l'Eucharistie : lors de l'offertoire de chaque messe, je remercie Dieu pour le don de ce pain, « fruit de la terre et du travail des hommes ». Je comprends que, tout comme ces tortillas, le pain de l'Eucharistie est souvent le fruit du travail d'hommes et de femmes qui souffrent, qui sont malades, fatigués, qui donnent le peu qu'ils ont, qui donnent un pain imparfait, avec des prières imparfaites, avec un cœur imparfait, voire avec un amour imparfait, mais pourtant si précieux, si beau, parce qu'il vient de mains blessées et meurtries, mais disposées à aimer, à offrir le peu qu'elles ont, sachant que très probablement, cette année, il n'y aura pas de récolte, il n'y aura pas assez d'argent, mais il y aura toujours des tortillas offertes avec amour.

Le retour à la paroisse est long, beaucoup plus long que l'aller. Je porte un poids énorme dans mes mains et dans mon âme. Je porte le poids d'une famille, d'une femme malade qui ne guérira jamais, jamais, je porte l'aumône qu'une famille m'a offerte, une famille qui aura du mal à manger cette année. Mais je l'apporte à Dieu, un Dieu qui est sûrement plus proche d'eux que de moi, car finalement, Il ne voit pas les visages, mais les cœurs.





Je suis désolé, mais il n'y a pas de messe aujourd'hui
MISSION A SANTA RITA DE LA CUESTA.

Été 1987. J'ai eu beaucoup de mal à convaincre le groupe missionnaire du CPP, *Pedro Sembrador*, qu'il fallait changer de lieu de mission. Cette année, nous avons commencé nos missions à Santa Rita de la Cuesta, dans l'État de Mexico, non loin de notre maison mariste de La Jornada.

Ce week-end, une vingtaine de jeunes sont partis en mission, et nous avons convenu que je les rejoindrais dimanche pour célébrer la messe, et que j'irais avec le minibus pour faciliter leur retour.

Une route assez praticable me mène jusqu'au petit village. C'est un endroit magnifique, avec l'église au fond d'une vallée et un petit ruisseau. Au loin, sur une petite colline entourée de forêts, on aperçoit la pompe qui alimente tout le village en eau.

Je suis heureux de retrouver les jeunes. Ils ont fait du bon travail. Ils papotent avec les gens devant l'église et préparent les chants.

« Allez, les jeunes, allons à la messe. »

« Une question », leur dis-je, « auriez-vous un peu d'eau pour me laver les mains ? »

« Que croyez-vous, mon père, il n'y a pas d'eau dans le village, c'est comme ça. »

Je les regarde, un peu surpris. De là où nous sommes, on peut voir la pompe sur la colline voisine.



- Comment ça, il n'y a pas d'eau ? Je vois bien la pompe !

- Et bien, qu'en pensez-vous, mon père ? Elle ne fonctionne pas. Tant pis, allons à la messe !

- Attendez un instant, leur dis-je. Comment ça, elle ne fonctionne pas ? Je sais qu'elle a été installée récemment.

- Eh bien, elle ne fonctionne pas, mon père ! Que voulez-vous qu'on fasse ?

- Qu'est-ce que je veux ? Eh bien, allez voir pourquoi elle ne fonctionne pas, bon sang ! Vous êtes des étudiants de l'école polytechnique et vous ne voulez pas savoir pourquoi une pompe qui alimente tout un village ne fonctionne pas ?

- C'est que nous venons de missions, mon père, nous ne sommes pas des travailleurs sociaux, et puis qui sait combien cela coûtera de la réparer.

- C'est justement pour cela que nous sommes ici, pour que l'Évangile change la vie de nos frères, et si nous pouvons faire quelque chose pour eux, c'est notre devoir. Et si nous ne savons pas combien cela coûte de la réparer, allons jeter un coup d'œil, vous ne pensez pas ?
- Et la messe, mon père ?
- La messe peut attendre. Ceci est important. Allez, les ingénieurs, allez jeter un œil là-haut. Ils reviennent rapidement avec une pièce électronique à la main : « Voilà ce qui ne fonctionne pas, il faut changer cette pièce. »
- Très bien, leur dis-je, et ensuite ?
- Nous pourrions la remplacer, mais il faudrait aller la chercher à Mexico, et qui sait combien elle coûterait.
- Bon, répartissons-nous le travail. Vous êtes sûrs de pouvoir la remplacer ?
- Oui, mon père, ce n'est pas compliqué, mais nous n'avons pas la...
- Oui, je comprends, laissez-moi voir ce que je peux faire...
- Voyons voir, me dit l'un des garçons, je pense que je peux me la procurer...

De retour à Mexico, les jeunes se mettent au travail, je contacte quelques bienfaiteurs du cpp. Ils acceptent volontiers de donner l'argent nécessaire pour acheter la pièce. Comme les missions ont lieu tous les 15 jours, deux semaines s'écoulent avant que les jeunes reviennent avec la pièce nécessaire.

- Ne vous inquiétez pas, mon père, nous l'installerons. Quand vous arriverez dimanche, tout fonctionnera déjà !

Le dimanche arrive et je me rends à nouveau à Santa Rita de la Cuesta.

- Le père est arrivé, allons tous à la messe !
- Vous avez réparé la pompe ?
- Oui, mon père, mais devinez quoi ?
- Laissez-moi deviner : il n'y a pas d'eau.
- C'est exact, mon père, nous avons un autre problème. Don Julián va vous expliquer.

Don Julián est un homme très aimable, l'une des autorités du village, qui m'explique patiemment que le responsable de la pompe est une personne très méchante, oui, très méchante.

- Oui, mon père, cet homme, qui s'appelle Roberto, une fois par semaine, le samedi matin, sonne les cloches pour nous avertir qu'il va mettre la pompe en marche, enfin, quand elle fonctionnait, mais il ne la laisse tourner que 15 minutes, puis il l'éteint. Les gens ont à peine le temps de mettre leurs seaux que l'eau est déjà coupée. Jusqu'à la semaine suivante. Ce n'est pas possible !

Je commence à m'énerver. Cette personne, Roberto, doit être très méchante. Nous décidons d'aller lui parler.

« Non, mon père, on ne vous a pas bien expliqué la situation. En fait, les gens n'ont pas de robinets chez eux, ils ont seulement une canalisation, et quand je mets la pompe en marche, ils placent leurs seaux, mais en 15 minutes, ils sont déjà pleins, et ensuite l'eau est gaspillée, alors je coupe l'eau et c'est tout. »

- Bon, mon père, me dit l'un des garçons, on va à la messe ?
- Je le regarde. Vraiment ? Vous voulez aller à la messe alors qu'il y a un problème dans la communauté ? Vous ne pensez pas qu'on peut faire quelque chose ?



Je rassemble tous les missionnaires et je les invite à réfléchir à cette situation avant d'aller à la messe. Car je ne pense pas qu'une messe soit acceptable aux yeux de Dieu si votre frère est dans le besoin et que vous pouvez l'aider mais que vous ne faites rien. Je pense que ce n'est pas bien.

- Je ne sais pas ce que nous pouvons faire, mon père ! Que suggérez-vous ?



. Non, il ne s'agit pas de ce que « je suggère », il s'agit que vous voyiez une situation et que vous réfléchissiez à ce que nous pouvons faire.

- Eh bien... Je suppose que nous pourrions installer des clés dans chaque maison, mais nous n'en avons pas...

- Oui, je sais, nous n'avons pas d'argent, tout comme nous n'avons pas d'argent pour réparer la pompe, n'est-ce pas ?

- Pensez-vous que vos amis peuvent nous aider à nouveau, mon père ?

- Non, je ne pense pas, et je ne vais pas leur demander à nouveau de l'argent, car je pense que vous pouvez trouver une meilleure solution.

Un long silence. Enfin, quelqu'un lève la main.

- Eh bien non, mon père, je ne sais pas quoi faire.

- D'accord, et que faisons-nous quand nous ne savons pas quelque chose ?

- On demande !

- Exactement ! Pourquoi ne pas demander aux gens du village ?

Après la messe, je me réunis avec tous les chefs de famille. Je sais que cette réunion va durer longtemps, mais petit à petit, nous atteignons notre objectif. Finalement, tout le monde accepte de donner 50 pesos, et les jeunes s'engagent à installer les clés dès la prochaine mission.

Je retourne pour la troisième fois à Santa Rita de la Cuesta.

- J'ai une bonne nouvelle, mon père ! Maintenant, il y a de l'eau !





Les poupées
MISSION DE JEUNES À PUEBLA.

- Tu as une minute ?
- Bien sûr, Maman, qu'y a-t-il ?
- J'ai regardé les photos que tu as rapportées de tes missions...
- Oui, je les ai laissées dans ta chambre, qu'en penses-tu ?
- Elles sont toutes très belles, bravo, on voit que tes jeunes et toi êtes très heureux quand vous y allez. Mais il y a quelque chose qui m'a frappée...
- Oui, dis-moi.
- J'ai surtout regardé les photos des petits garçons et des petites filles, et j'ai l'impression qu'ils n'ont pas beaucoup de jouets...

Je réfléchis un instant. Je n'avais jamais remarqué cela.

- Je ne sais pas quoi te dire. Je me souviens que les garçons avaient quelques jouets.

- J'aimerais faire quelque chose, me dit ma mère. Que dirais-tu de leur acheter des poupées aux filles ?

Encore une fois, je ne sais quoi répondre. Je n'avais pas pensé à cela. Je me rends compte qu'il y a tout un aspect du travail missionnaire que je n'ai même pas vu.

- Écoute, voici un peu d'argent. Pourquoi ne pas acheter des poupées aux filles ? Ce serait un joli cadeau de Noël.

- C'est une excellente idée, maman, merci beaucoup !



Et bien sûr, j'ai oublié. Ce n'est qu'en arrivant à Tepezintla, une semaine avant Noël, que je me suis souvenu du cadeau. Bravo, Pancho ! Encore un énorme succès ! Évidemment, le seul magasin du village n'a pas de poupées, et je dois retourner à Zacatlán pour acheter quelque chose. Je ne sais pas où me cacher, et je me mets à chercher une solution.



Une semaine plus tard, nous sommes de retour à Zacatlán. Enfin, pas tous. Certains des jeunes missionnaires ont décidé de passer Noël, non pas avec leur famille, mais avec leur famille, ici dans la sierra. Célébrer la naissance de Jésus parmi ces gens simples qui leur ont ouvert leur cœur. Je reste là, les mains vides, à les regarder...

Soudain, j'ai une idée ! Je m'approche de M. R, qui est venu de

Tepezintla avec nous :

Écoutez, Don Roberto, j'ai besoin de vous demander un petit service.

- Dites-moi, mon père, en quoi puis-je vous aider ?

Je lui explique la situation, le cadeau de ma mère, mon oubli, Noël qui approche...

- Ne vous inquiétez pas, mon père, tout a une solution. Voyons voir, je connais un monsieur qui va souvent à Mexico, il va au marché de La Merced pour ramener des choses, je peux lui demander de nous aider.

Quelle bonne idée ! Tout est réglé en deux temps trois mouvements, « environ 50 poupées, de celles en tissu, qu'en pensez-vous ? Vous croyez que c'est possible ?

- Bien sûr, mon père, donnez-moi quelques centimes et je m'occupe de tout...

Je vous donne presque tout ce que j'ai. Je suis heureux comme jamais. Ce Noël sera spécial. Je regrette seulement de ne pas pouvoir apporter de photos à ma mère. Je retourne à Mexico très content, peut-être même fier d'avoir réparé mon oubli et d'avoir accompli ma mission. Je prévois de revenir fin février pour préparer la prochaine mission de Pâques, où je pourrai prendre toutes les photos que je veux ! Mission accomplie !



Les poupées ne sont jamais arrivées...

J'arrive à Tepezintla et je demande où est Don R. Personne ne l'a vu. Il n'est pas revenu de Mexico. Personne ne sait rien de lui, ni des poupées, il n'y a pas eu de cadeaux de Noël pour les filles. Parce que je suis un ... et qu'ils m'ont pris pour un idiot...

Beaucoup de temps après, je ne sais pas exactement combien, je me souviens seulement que ma mère était déjà décédée, je suis allé à La Merced et j'ai acheté 50 poupées en tissu, de celles toutes simples, très jolies, même si elles ne durent pas longtemps. Je les emmène dans un autre village, avec un autre groupe de missionnaires, pour d'autres filles, pour un autre Noël. Et même si je vois la joie sur leurs visages, je ne peux m'empêcher de penser que j'ai raté une occasion, que j'aurais pu faire le bien quand je suis passé par Tepezintla, et que je ne l'ai pas fait. Je ne sais pas si Dieu compte ces occasions que ses enfants laissent passer. Je sais seulement que nous n'avons pas le droit d'avoir l'occasion de rendre les autres heureux et de ne pas en profiter.

Il y a eu beaucoup d'autres missions. Chacune avec son histoire, ses filles, ses drames, ses messes, chacune différente, chacune un trésor. J'ai essayé d'écrire le récit de certaines d'entre elles. Les autres sont écrites dans un grand livre au ciel et dans le cœur de tant de jeunes garçons et filles qui, ensemble, essayons d'être missionnaires.





Voulez-vous ma bénédiction, jeune homme ?

MARCHÉ DE OAXACA, 1994



Je suis venu faire un tour au marché de Oaxaca. Cet endroit me fascine. Il plonge ses racines dans les traditions séculaires de notre peuple. C'est une mer agitée de bruits, de couleurs, de nourriture, de légumes, d'animaux, un kaléidoscope de couleurs et de joie, un va-et-vient de corps et d'âmes dans un endroit merveilleux couvert de hautes voûtes, un univers clos qui semble pleurer ses joies et chanter ses peines dans un brouhaha qui ne cherche plus et ne trouve aucun ordre apparent.

Je profite de chaque instant dans ce monde merveilleux et je cherche à m'imprégner des bruits et des couleurs qui m'entourent, je regarde attentivement chaque personne, chaque âme qui cherche son chemin et qui semble plonger et habiter un monde au-delà du monde visible.

- Vous n'auriez pas quelques sous à me donner, jeune homme ?

Une pauvre vieille dame s'est approchée de moi en tendant la main. On lit sur son visage une soif, une faim. Elle passe ainsi des siècles, des générations, à mendier, à supplier, à arracher à la vie un peu de nourriture et de chaleur.

- Bien sûr, madame, sans aucun doute !

Aujourd'hui, je me sens généreux. Je trouve dans ma poche une pièce de 10 pesos (c'était il y a quelques années, donc 10 pesos représentaient une somme appréciable pour une aumône) et je la lui donne avec charité et discrétion (c'est du moins ce que j'aime à penser !)



La vieille dame regarde la pièce avec surprise. Elle ne s'attendait pas à autant, cela fait peut-être longtemps qu'elle n'a pas vu une telle pièce.

- Merci beaucoup, jeune homme, que Dieu vous le rende !

Elle commence à s'éloigner, mais je l'appelle avant qu'elle ne parte.

- Attendez, attendez, vous oubliez quelque chose.

Elle s'arrête, surprise.

- Qu'y a-t-il, jeune homme ?

(J'adore qu'on m'appelle « jeune homme » !)

- Attendez, madame, c'est votre tour maintenant !



Elle me regarde avec encore plus de surprise.

- Comment ? Je ne vous comprends pas, jeune homme.

- Oui, c'est à vous de me donner quelque chose maintenant, je vous ai donné 10 pesos, c'est votre tour.

La pauvre ne comprend pas.

- Mais jeune homme, vous voulez que je vous rende...

- Non, non madame, je veux que vous me donniez autre chose. Vous avez quelque chose de très important dont j'ai besoin.

- Mais, jeune homme, qu'est-ce que j'ai, que puis-je vous donner ?

- Oui, madame, vous avez quelque chose de très important, je veux que vous me donniez... votre bénédiction !

Ses yeux se remplissent de larmes. Elle me regarde avec une affection particulière. Je veux croire que personne ne lui avait jamais demandé sa bénédiction. Elle me prend la main avec tendresse.

- Vous... Vous voulez ma bénédiction, jeune homme ?

- Oui, grand-mère, donnez-moi votre bénédiction !

Et je m'incline devant elle.

- Et bien, jeune homme, si vous me donnez 10 pesos de plus, je vous donnerai ma bénédiction !

Je pousse un éclat de rire qui résonne dans tout le marché. Les gens se retournent pour voir ce qui se passe. Je m'éloigne, à moitié mort de rire et à moitié en colère : elle a voulu m'avoir, c'est pas vrai ! Ce n'est que plus tard, trop tard, que je comprendrai que c'est sa vie : demander « l'aumône ». Elle sort mendier tous les jours. Elle s'humilie devant chaque personne. Elle est confrontée au mépris et au rejet. Pas moi. J'ai ma maison, ma voiture, mon confort, mon salaire, ma sécurité. Elle vit de la charité des autres. Moi aussi, mais je l'oublie. Je ne connaîtrai jamais la faim et l'insécurité qu'elle (et des millions d'autres comme elle) vivent au quotidien...

Cette bénédiction me manque...





Ah bon, dans ce cas, mon père...

MISSION DE LA SEMAINE SAINTE 1993.

Je crois qu'on n'oublie jamais sa première mission. Cette Semaine Sainte à Tepezintla en 1993 a été quelque chose de vraiment merveilleux qui a marqué ma vie de prêtre et de Mexicain. Ce fut avant tout un apprentissage, des leçons de vie qui m'accompagneront pendant de nombreuses années, mais que j'ai parfois tendance à oublier et que je dois réapprendre.

Vendredi Saint au matin. Aujourd'hui, j'ai pu me lever un peu plus tard et déguster un délicieux « cafetzin » par une matinée ensoleillée. Il n'y a pas d'activités importantes avant la liturgie de cet après-midi, je profite donc d'un repos bien mérité.

- Mon père, on vous cherche...

Vous voyez ? Je savais que cela ne durerait pas. Mais si les gens cherchent le père, c'est pour quelque chose d'important, donc je n'ai aucun inconvénient à sortir dans la cour.

Un couple de personnes âgées m'attend, un couple marié depuis de nombreuses années qui souhaite parler au petit père.

- Asseyez-vous, reposez-vous un moment, *chimosewi, chimosewi...*

- *Tlazocamate, Tata.*

- *Amotleno !*

Je me sens comblé avec les quelques mots de nahuatl que j'ai réussi à apprendre, ça alors, toute une conversation ! À vrai dire, je suis assez fier de ce que j'ai accompli cette semaine !

- Eh bien, vous voyez, mon père, nous sommes venus vous demander quelques messes.

- Avec plaisir, mais je devrai les célébrer au Mexique, car je pars lundi.



Oui, mon père, pas de problème.

Dites-moi, d'où venez-vous ? Vous pouvez rester pour la messe d'aujourd'hui.

Eh bien, voyez-vous, mon père, nous venons de Xochitlasco, et nous avons appris que vous étiez dans les parages, alors nous sommes venus vous demander de célébrer quelques messes.

De Xochitlasco, ça alors ! C'est à plus de trois heures de marche, et il n'est que 9 heures ! D'ailleurs, comment avez-vous appris que j'étais ici ?

Je suis triste de penser que je n'ai qu'à me lever de mon lit pour aller à l'église, alors qu'eux ont marché trois heures juste pour me laisser leur petit mot et me demander de célébrer quelques messes. Et en plus, ils vont me payer les messes !

Je dois préciser ici qu'on m'a expliqué que je ne peux pas demander moins que le curé qui vit ici, car cela reviendrait à saboter sa seule source de revenus. Je dois demander les mêmes 5 pesos que lui demande pour chaque messe. Mais bon, si personne ne le sait...

- Oui, mon père, nous voulons 10 messes, nous voulons que vous priiez pour nos défunts, nos animaux, nos récoltes et notre fils qui est loin... Combien cela fera-t-il ?

Après un rapide calcul, je lui réponds : Les 10 messes, ça fait 25 pesos !

Il me regarde d'un air un peu étonné, tout en faisant le calcul dans sa tête.

« Vous êtes sûr, mon père ? Je ne vous dois pas plus ? »

- Non, non, 25 pesos, c'est parfait.

Tenez, mon père, voici.

Et il me tend un billet de 50 pesos.

- Bien sûr, laissez-moi aller chercher votre monnaie.

Je retourne à la maison paroissiale, très content de moi : ça alors, que je suis gentil, que je suis généreux ! Comment pourrais-je leur prendre leur argent, non, non, en plus ils en ont plus besoin que moi, c'est une façon discrète de les aider. Il est évident qu'ils n'accordent pas de valeur à l'argent, mais je vais les aider ! Après tout, je viens de la ville, j'ai fait des études, c'est mon devoir de les aider, qu'ils économisent leur argent ! De toute façon, je n'en ai pas besoin et eux oui ! Il ne fait aucun doute que je suis une personne très gentille et très généreuse ! Je suis une lumière dans l'obscurité, un bienfaiteur parmi les démunis...

Je reviens peu après avec 25 pesos, que je lui rends avec un sourire et une satisfaction que j'espère ne pas laisser paraître.

Il regarde les pièces que je lui ai données avec un air assez surpris, se tourne vers sa femme et ils discutent un peu en nahuatl. Ils sont sûrement en train de réfléchir à la manière de me remercier !



- Vous êtes sûr, mon père ? Les 10 messes, ça fait 25 dollars ?

- Oui, oui, c'est ça, ne vous inquiétez pas. Pour les 10 messes, c'est 25 \$.

Pendant un instant, je me demande s'il sait compter ou non (oui, je suis classiste à ce point).

- Ah bon, dans ce cas, mon père, j'en veux 10 autres !

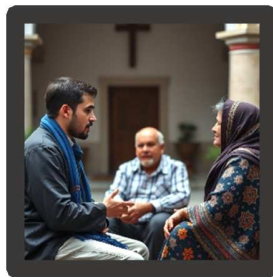
Et toc ! Ça m'apprendra !

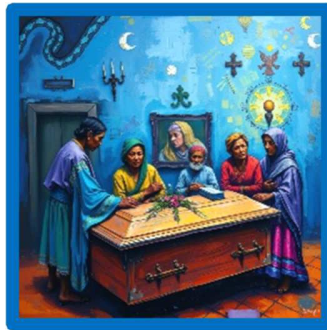
La générosité, ce n'est pas donner ce qu'on a en trop, mais partager ce qu'on a. Et la charité, ce mot si galvaudé, n'est rien d'autre que le respect et la reconnaissance de l'autre.

Ça m'apprendra à dire aux gens quelles décisions ils doivent prendre et comment ils doivent dépenser leur argent. J'ai compris que *l'humilité ne s'offre pas, elle s'apprend*, que la charité commence par le respect et la reconnaissance de l'autre, que la véritable générosité n'est pas de donner ce qui est en trop ou ce dont je n'ai pas besoin, ce n'est pas se sentir supérieur, mais partager ce que l'on est et ce que l'on a. Il ne s'agit pas de déprécier la valeur des choses, de l'argent, des personnes, mais de reconnaître et d'honorer ce que chaque personne, son travail, son cœur, son amour valent réellement. Il faut aimer de l'intérieur...

Ce jour-là, je me croyais enseignant, et je me suis découvert élève. Ce jour-là, j'ai compris que ma charité n'était qu'une forme de vanité. Depuis ce jour, j'ai essayé de regarder le monde avec d'autres yeux, de découvrir la sagesse dans l'humilité et la richesse dans la pauvreté. Ce jour-là, j'ai compris que Dieu est dans les cœurs, et que chaque personne exprime ce qu'elle porte en elle, la véritable magie qui réside dans le cœur, dans des gestes simples et humbles, mais chargés de sens, qui expriment l'amour pour les défunts, pour les animaux, pour la récolte, pour le fils qui est loin, qui expriment toute leur capacité d'aimer. Et cela est plus important et plus précieux que dix petits pesos...

Je ne sais pas si j'ai déjà appris la leçon, mais j'ai eu les meilleurs professeurs !





Non, mon père, nous voulons seulement une bénédiction...

AU FUNERARIUM DE L'IMSS, 1993

Il est presque 21 heures. Comme tant d'autres fois, alors que je m'apprête à rentrer chez moi, le téléphone sonne. « Nous recherchons un prêtre, et la paroisse nous a donné ce numéro. Mon frère est décédé hier soir. Pourriez-vous nous rendre service et venir célébrer une messe ici, au funérarium de l'IMSS ? Nous pouvons venir vous chercher. »

Comme tant d'autres fois, comme tant d'autres prêtres, je me dirige vers le funérarium avec la « petite valise du Bon Dieu », la petite valise qui contient tout le nécessaire : le pain, le vin et le pouvoir de Jésus.

À mon arrivée, je cherche le nom du défunt sur le tableau. Je me dirige vers la petite chapelle où toute une famille m'attend. Je ne les connais pas, et pourtant ce sont mes frères, mes sœurs, ils font désormais partie de ma famille. Il est facile de lire sur leurs visages la douleur qui les habite. Une messe simple, courte, où j'essaie non seulement de répéter des mots déjà prononcés tant de fois, mais aussi de parler à cette famille qui a perdu un être cher.



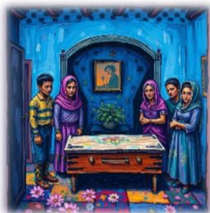
Je pars vers 23 heures. Je me dirige vers la sortie : « Excusez-moi, êtes-vous le prêtre ? Pourriez-vous célébrer une messe pour ma mère qui est décédée ? ». Je sens mes genoux fléchir légèrement. Je me retourne vers ces personnes, non sans leur sourire avec un peu d'effort. Fatigue ? Mais non, aucune fatigue, je me dis à moi-même, c'est reparti !

Aucune messe ne ressemble à une autre. Chacune est unique. Mais à cette heure de la nuit, il n'est pas facile de trouver des mots nouveaux, significatifs, qui apportent une véritable consolation. J'essaie de laisser l'Esprit parler à ma place.

Il est déjà minuit. Je rassemble mes affaires et me dirige à nouveau vers la sortie. Je le fais sans faire de bruit, en essayant presque d'être invisible. « Excusez-moi, mon père... »

Je sens comme une épée me transpercer le ventre. Je n'en peux tout simplement plus. Je sens mes genoux fléchir et une douleur dans l'estomac. Je vais devoir dire non, je suis vraiment désolé, je n'en ai tout simplement plus la force.

« Excusez-moi, mon père, nous voudrions vous demander, si c'est possible... »



Je me retourne en cherchant les mots que je vais leur dire, et je vois deux visages, deux visages que je n'oublierai jamais, deux sœurs, déjà âgées, pauvrement vêtues, avec ce regard, ces gestes qui expriment plus que de la timidité, de la peur, la peur de déranger, la peur d'être importunes, comme si elles savaient qu'elles ne méritaient rien parce

qu'elles n'avaient jamais rien eu, parce qu'elles n'ont pas d'argent pour payer la messe, peur parce qu'un jour quelqu'un leur a dit qu'elles étaient inférieures, qu'elles ne valaient pas grand-chose, parce qu'elles sont des femmes, parce qu'elles sont pauvres, parce qu'elles sont ignorantes, parce qu'on leur a si souvent dit « NON », qu'on les a si souvent rejetées et humiliées, mais leur frère est mort, alors elles doivent demander : « Excusez-moi, mon père... - Madame, je ne sais pas quoi vous dire, regardez l'heure qu'il est... » Les mots restent coincés dans ma gorge, ils ne veulent pas sortir, je ne sais même pas ce que je suis en train de dire.

« Excusez-moi, mon père, nous vous avons vu arriver et nous voulions vous demander...

« Madame, excusez-moi, mais célébrer une autre messe...

« Non, mon père, nous ne voulons pas vous demander une messe, nous savons que vous êtes très fatigué, nous voulons seulement une bénédiction... Vous voyez, nous venons de loin, toute la famille est là, ils sont arrivés du village, demain nous repartons parce que tout est très cher ici, et mon frère est mort sans se confesser, alors s'il vous plaît, mon père...

Nous voulons seulement une bénédiction... Ces paroles sont plus fortes que moi, et elles m'habitent toujours.

- Bien sûr, madame, juste une bénédiction, veuillez passer, je vous suis.

Toute la famille est là, autour d'un cercueil qui semble occuper toute la chapelle. Il y a la femme, les enfants, les parents venus de loin, tous endormis, tous fatigués, tous en deuil parce que le frère, le père, l'ami est parti, laissant un vide énorme que je ne peux essayer de combler qu'avec « une simple bénédiction ».

J'enfile une étole et sors mon livre de prières. Je sens les regards assoiffés qui se tournent vers moi, les larmes de tous que je veux recueillir. Et je leur parle. Je leur parle de Dieu, de la part de Dieu, j'essaie d'être la voix, le visage de Dieu, du Christ, mort lui aussi. J'essaie avec eux de comprendre le sens de ce désastre appelé mort, de cette douleur appelée séparation, de ce vide appelé absence. J'essaie de le combler, ne serait-ce qu'en partie, « par une bénédiction ».

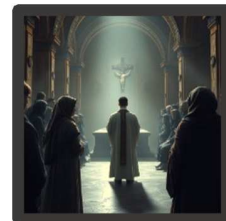


« Nous voulons seulement une bénédiction... » La pauvreté, c'est aussi cela : ne pas trouver de prêtre, ne pas pouvoir le faire venir, et si nous arrivons à le faire venir, ne pas pouvoir le payer ou lui donner une petite aumône.

Je reste une heure avec la famille. Ils me racontent tout. Ils n'attendent pas de réponse, d'explication. Ils veulent seulement que quelqu'un les écoute. Certains s'assoient, d'autres s'endorment. Ils m'offrent un café. Demain matin, ils partiront au village, là où il est né, pour enterrer leur être cher. Là-bas non plus, ils n'auront pas le réconfort d'une messe ou d'une bénédiction, car il n'y a pas de prêtre dans le village, et la paroisse est très loin, et puis, nous n'avons pas l'argent qu'il faut.

Et c'est ainsi que s'achève une autre vie, celle d'un frère que je n'ai pas connu. Dans la pauvreté de n'avoir « qu'une bénédiction ».

Je ne les ai jamais revus... Pourtant, ils sont toujours présents dans ma vie. Je leur suis redevable. Je suis endetté envers eux, envers tous, envers toi qui lis ces lignes... Je vous dois une messe.





« Je sais que tu viens de la part de Dieu... »

MISSION DE JEUNES À ACUEDUCTO, 1995

Janvier 1995. Comme chaque année, nous préparons une mission pour la Semaine Sainte. Mais cette année sera différente. Nous n'irons pas dans la Sierra Norte de Puebla. Nous la ferons ici même, dans notre paroisse de Mexico, et ce sera une mission des jeunes. Une cinquantaine de jeunes garçons et de filles de la paroisse se sont réunis. Ils sont tous très enthousiastes. Plusieurs réunions de préparation ont eu lieu, notamment pour bien organiser les visites. Contrairement aux missions à Puebla, nous n'irons pas dans les maisons, mais nous parcourrons tout le quartier, deux par deux, à la recherche des jeunes, pour les inviter à connaître le Christ, à ouvrir leur cœur à son amour et à changer leur vie. C'est le fameux « Kérygme » ou première annonce de l'amour inconditionnel de Dieu manifesté en Jésus-Christ.

La mission commence le dimanche des Rameaux, après la messe au cours de laquelle les missionnaires en uniforme ont reçu leur croix missionnaire et sont partis deux par deux dans les rues. Nous nous retrouverons cet après-midi à la paroisse.

Il est déjà plus de 19 heures lorsque les derniers missionnaires reviennent. On sent la fatigue, mais aussi la joie, l'enthousiasme, le bonheur de connaître le Christ et de le faire connaître. Mónica et Azucena, qui sont parties ensemble pour la première annonce, arrivent également. Mónica tremble, elle est au bord des larmes, elle panique presque. Azucena, au contraire, a un mélange de joie et de ferveur sur son visage. Il s'est passé quelque chose.

Je m'approche d'elles : « Comment ça s'est passé ? »

« Oh, mon père, si vous saviez ! »

« Eh bien, racontez-moi ! »

Azucena me raconte tout : « Eh bien, voyez-vous, nous marchions joyeusement dans la rue à la recherche des jeunes, et en tournant au coin d'une rue, nous sommes tombées nez à nez avec un groupe de jeunes qui se droguaient, buvaient et faisaient du tapage près du viaduc, vous savez, là où tous les mauvais garçons se retrouvent.

Et nous les avons vus ! Et ils nous ont vues ! Et ils nous ont regardés ! Nous avons cru que nous allions mourir. Mónica m'a attrapé le bras et m'a tiré : « Partons, c'est super dangereux ici ! »





Non, lui ai-je répondu, le père Pancho a dit qu'il fallait aller chercher tous les jeunes, même ceux-là. »

Et Azucena s'est approchée de celui qui semblait être le chef, un grand gaillard tatoué au regard perdu, une bière dans une main et un joint dans l'autre. Elle s'est plantée devant lui et, le regardant dans les yeux, elle lui a dit :

- Tu sais quoi ? Dieu t'aime !

- Pardon ? Comment ?

- Oui, mon garçon, Dieu t'aime, Dieu est ton Père qui t'aime d'un amour infini et miséricordieux, et il a envoyé son fils Jésus-Christ pour te sauver, pour te donner une nouvelle vie, pour te libérer du péché.



- Tu es sérieuse ?

- Et tu dois abandonner le péché, tout ce qui souille ta vie, cet alcool, cette drogue, ce sont des péchés, ce n'est pas ce que Dieu veut pour toi, tu dois accepter le Christ qui est mort et ressuscité pour toi. Et pour vous tous, mes jeunes !

Silence. Regards incrédules. Une tension énorme se fait sentir.

- Attends, la meuf, attends-moi un instant.

Le grand gaillard se dirige vers ses copains, et ils discutent un moment, entre rires, grossièretés, regards menaçants ou lubriques.

Peu après, il revient :

- Tu sais quoi, ma belle ? Je vais te dire quelque chose : *Je sais que tu viens de la part de Dieu.* Parce que normalement, deux garces comme vous, seules dans la rue, dans notre quartier, on les aurait déjà frappées, violées et jetées par là. Mais non, vous venez de la part de Dieu, alors venez, asseyez-vous ici et dites-m'en plus.

« *Je sais que tu viens de la part de Dieu.* » Depuis ce jour, ces mots me hantent, plus comme une question que comme une affirmation. C'est la question que je me pose chaque jour, qui me questionne, qui me fait redresser la barre. C'est la question que j'essaie parfois d'éviter. Mais il n'y a pas d'échappatoire. Car quel que soit mon chemin, toujours, sur tous les chemins de ma vie, que j'en sois conscient ou non, je viens de Dieu et je marche vers Dieu.

Azu et Mónica fondent en larmes. Des larmes de joie, de tension, de soulagement, de gratitude. Le groupe a écouté leur récit avec incrédulité. Nous les entourons de notre affection et de notre présence. Aujourd'hui, le Christ a été proclamé avec courage et amour.





Tu es sûr que je ne te dois rien ?

PREMIÈRE RETRAITE POUR JEUNES OU « JORNADA » EN ÉQUATEUR

Mexico, Mexique et Latacunga, Équateur, mars 2009.

- Oui, bonjour ?

- Mon cher Edgar, comment vas-tu ? C'est Chauvet !

- Mon père, quel plaisir ! Bien, merci, et vous ? Que puis-je faire pour vous ?

- Que vas-tu faire la dernière semaine de mars ?

- Pour l'instant, je n'ai rien de prévu...

- Eh bien, tu en as maintenant ! J'ai besoin de ton aide ! Nous partons en *Jornada* !

(Partir en *Jornada*, pour ceux qui ne le savent pas, c'est participer à une retraite pour jeunes, une retraite très dynamique et très puissante !).

- Bien sûr, mon père, avec plaisir !

- C'est bien que tu aies accepté, parce que... nous partons en Équateur !

- Ne plaisante pas, c'est génial ! Je suis partant ! Qui d'autre fait partie de l'équipe ?

- Eh bien... C'est justement ce dont je voulais te parler...

Et nous sommes partis en Équateur. Edgar et moi tous seuls, seuls Edgar et moi. La communauté du Foyer de Charité de Latacunga m'avait invité à prêcher leur retraite de Pâques, et nous avons convenu qu'il serait bon de profiter de l'occasion pour organiser une retraite pour les jeunes, et quoi de mieux qu'une *Jornada de vida Cristiana* (journée de vie chrétienne) ?

Le problème, bien sûr, était de réunir une équipe et de les emmener là-bas. Et bien sûr, il n'y avait pas de budget, alors j'ai eu l'idée d'inviter Edgar. C'était même amusant (bon, un peu



embarrassant aussi) de lui expliquer qu'il serait le seul membre de l'équipe, qu'il devrait donner cinq ou six conférences, les méditations, s'occuper de tout (liturgie, emploi du temps, matériel). Il devrait également diriger un petit groupe et je ne sais combien d'autres choses encore. Mais je connaissais déjà sa réponse : « Quand partons-nous ? »

Seize ans plus tard, le souvenir est toujours vivant. Les détails, peut-être les noms, se sont effacés. Mais deux choses sont inoubliables : la réponse, ou plutôt le dévouement des jeunes qui entendaient parler du Christ et de la Grâce comme jamais auparavant (merci, frères maristes, d'avoir inventé les *Journées de vie chrétienne* !). L'un d'eux a commenté : « Vivre dans la Grâce de Dieu et être saint ? On ne m'avait jamais dit cela ! » Et la seconde : le dévouement et la générosité d'Edgar pendant ces quatre jours ! Il a tout fait ! J'ai appris qu'on peut être généreux et dévoué, tout donner sans regarder en arrière.

Après la *Jornada*, j'accompagne Edgar à la gare routière de Latacunga pour qu'il reprenne tout seul le chemin du retour. Je reste une semaine de plus pour prêcher la retraite de Pâques aux adultes. Edgar aurait voulu rester, mais il doit retourner au Mexique pour des raisons familiales et professionnelles.



- Tu as tout ? Tu n'oublies rien ?

- Non, mon père, tout est là, mon passeport, mon billet... Heureusement, j'ai pu trouver un billet pas cher ! Ne t'inquiète pour rien !

J'ai oublié de mentionner qu'Edgar a payé son propre billet et couvert lui-même toutes ses dépenses ! Nous nous sommes dit au revoir en nous embrassant. Avant de monter dans le bus, il m'a demandé : « Hé, mon père, vous êtes sûr

que je ne vous dois rien ? »

Woah...

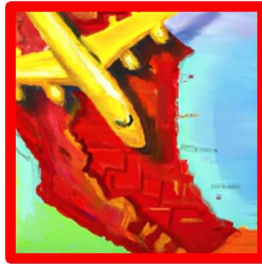
Je laisse la parole à Edgar :

« Quand on m'a demandé si je voulais aller en Équateur pour participer à une Jornada, j'ai accepté immédiatement, poussé par le besoin de continuer à transmettre la parole de Dieu aux autres. Je me suis lancé et j'ai trouvé un autre Christ dans chaque jeune, joyeux, plein de vie, avec beaucoup de questions. Je me rends compte que nous avons envie de vivre pleinement, que nous avons beaucoup de rêves en commun et cela n'a pas de prix pour moi.

Des inconnus sont devenus des personnes que je garderai toute ma vie dans mon cœur. La Jornada n'est qu'un tout petit avant-goût de ce qu'est la vie dans la grâce de Dieu. La joie propre aux Équatoriens, leur étincelle, leur façon de traiter les gens, me disent qu'il est possible d'aller de l'avant. Je leur ai même écrit après la retraite : « C'est la grande épreuve de ta vie, ne te laisse pas abattre par ce que les gens disent, tu sais que tu as un Ami qui est Jésus-Christ, qui t'aime tel que tu es, ni plus ni moins, Dieu t'a tatoué dans la paume de sa main avant même ta naissance et Il veut que tu sois heureux, ne t'arrête pas à ce désir et

transmets-le à ceux qui t'entourent, il se peut que ta façon de vivre soit le seul évangile que connaissent les gens qui t'entourent, vis donc de telle manière qu'ils aient envie de vivre à la manière de Jésus ressuscité. »

L'un des garçons m'a dit pendant le feu de camp : « Mon cœur brûle à l'intérieur après ce que j'ai vécu ces trois derniers jours ! », et c'est une phrase que je garde dans mon cœur depuis lors. Merci l'Équateur, merci Seigneur Jésus de m'avoir permis d'apporter ta parole à mes frères.





« Tout cela ne sert à rien »

SIERRA NORTE DE PUEBLA, SEMAINE SAINTE 1995

- « Tout cela ne sert à rien »

Ses paroles tombent comme un couperet sur le groupe : « Tout cela ne sert à rien ! »

Fatigués après une journée entière, une semaine entière de travail, des journées passées à rendre visite aux gens, à enseigner le catéchisme, à visiter les malades... Ses paroles tombent comme un jugement sur le peu ou le beaucoup que nous faisons.

Je ne devrais peut-être pas le dire ainsi, c'est sûrement un manque de charité de ma part, mais je ne l'ai jamais aimé. En fait, je ne le supporte pas. Oui, je sais, je suis désolé, mais il y a des gens comme ça, difficiles à supporter...

Il est arrivé à l'improviste, envoyé par le doyen, « pour vivre une expérience pastorale ici dans la montagne ». Il est arrivé ainsi, à l'improviste, un séminariste de l'archidiocèse, et un véritable « théologien », comme il le dit lui-même, et il vient voir « ce que nous faisons ». Tout le distingue du groupe : ses vêtements (une élégante soutane noire), son regard, ses attitudes, son sourire... ou plutôt son absence de.



Il nous a accompagnés toute la semaine, notamment pendant les liturgies, et ce Vendredi Saint, lors de la réunion d'évaluation, ses paroles ont touché le cœur et l'esprit de tous les jeunes.

- Tout cela ne sert à rien

- Excusez-moi, lui dis-je, que voulez-vous dire ?

- Eh bien, tout, cette mission, tout ce que vous faites, je ne vois pas en quoi cela ne sert vraiment à personne, je ne vois aucun changement, nous perdons simplement notre temps. »

Tout le monde se tourne vers moi, attendant que je dise ou fasse quelque chose. Ceux qui me connaissent le mieux baissent la tête, s'attendant à une confrontation, à une discussion.

J'essaie de rester calme :

- Tu as peut-être raison, lui dis-je, mais honnêtement, je ne sais pas. Je pense que cette question ne nous appartient pas, je pense qu'il faudrait la poser à nos frères du village.



Le lendemain, j'appelle les responsables et les intendants qui nous ont accompagnés. Nous nous saluons tous très aimablement, puis je leur demande enfin :

« Excusez-moi de vous déranger, excusez-moi de vous poser cette question, mais les jeunes et moi aimerions savoir si vous êtes satisfaits de notre présence, de notre travail. Nous ne savons pas vraiment si cela vous est utile, si vous vous sentez à l'aise, si vous avez compris tout ce que nous vous avons dit lors des échanges et des messes. Excusez-moi de vous déranger, mais c'est important pour nous, nous voulons savoir si notre présence vous a été utile. »

Le petit groupe de personnes me regarde, stupéfait. Ils n'arrivent pas à croire ce qu'ils viennent d'entendre. Ils se regardent les uns les autres sans savoir quoi répondre. Leurs regards parcourent tout le groupe de missionnaires, ils nous regardent, moi et le séminariste, sans vraiment savoir quoi penser ou dire.

- Donnez-nous un instant, mon père.

- Bien sûr, allez-y.

Ils s'éloignent un peu et discutent entre eux. Ils se lancent dans une discussion que je ne comprends pas, que j'entends à peine, mais leur passion, leur malaise, leur inquiétude sont évidents. Ils s'expriment dans une langue que je ne connais pas, leur nahuatl est comme un chant, ou plutôt comme une danse vertigineuse d'émotions et de sentiments.

Finalement, le *mayordomo* (responsable) s'approche de nous. Ses mains agrippent son chapeau, mais sans vraiment savoir quoi en faire. Son ton est neutre, sa tête légèrement inclinée, on voit que cela lui demande beaucoup d'efforts.

- Eh bien, voyez-vous, mon père, je voudrais vous dire... Vous nous demandez si nous avons compris quelque chose de ce que vous nous avez dit, des réunions et des discussions, et si nous sommes contents que vous veniez... Eh bien, voyez-vous, mon père, pour la première question, celle de savoir si nous avons compris tout ce que vous nous avez dit, la vérité, mon père, c'est que nous n'avons rien compris... Pardonnez-nous, mon père, mais pour nous, c'est très difficile, nous ne comprenons pas beaucoup de mots, non, nous ne comprenons pas grand-chose... Mais vous savez, mon père, pour le reste, pour savoir si nous sommes contents que vous veniez, je voudrais vous dire que... C'est que, ici, au village, personne ne vient... Personne ne vient nous voir. Nous ne sommes pas importants. Parfois, le maire ou le juge de paix viennent, tous les six ans, ceux des élections viennent, ils nous donnent des papiers à signer et ils ne reviennent plus avant six ans. Ceux du gouvernement, ceux de l'école, ne viennent pas non plus, personne ne vient, mon père, les seuls qui sont venus nous voir, les seuls qui ont passé des jours avec nous, c' est vous, mon père... Alors, mon père, la réponse est oui, mon père, nous sommes très heureux que vous veniez, parce que vous êtes les seuls,



personne d'autre ne vient, et vous savez, mon père, depuis que vous venez, quelque chose a changé ici, dans le village, c'est comme si nous nous aimions davantage...

Nous nous embrassons en pleurant. Ses bras me soutiennent et je me sens accueilli, accepté, aimé par ces frères que je ne connaissais pas, que j'ai ignorés pendant tant d'années.

Quelques jours plus tard, sur le chemin du retour, la question ne m'a pas quitté : cela a-t-il servi à quelque chose ? Cela a-t-il changé quelque chose ? Il y a eu des confessions, des premières communions, nous avons distribué des jouets, des couvertures... Je ne sais pas vraiment dans quelle mesure les choses ont changé là-bas, dans la sierra. Mais ici, dans de nombreux cœurs, oui, elles ont changé.





Où voulez-vous que je sois, mon père ?

HÔPITAL DE TRAUMATOLOGIE, MAGDALENA DE LAS SALINAS, MEXIQUE

Le père Pedro Herrasti, directeur du centre polytechnique de projection, a fondé un nouveau groupe. Un jour, il a été appelé à rendre visite à un malade à l'hôpital national de traumatologie, non loin du CPP, et il y a découvert l'immense besoin spirituel des malades et de leurs familles, sans parler du personnel hospitalier lui-même.

C'est ainsi qu'est né le groupe « Serviteurs de Jésus malade », auquel s'inscrivent les jeunes polytechniciens pour accompagner un prêtre dans ses visites aux malades. Mais ils ne sont pas de simples accompagnateurs : ils sont envoyés en mission à l'hôpital de traumatologie pour rendre visite aux malades, prier avec eux et dresser la liste de ceux qui souhaitent parler à un prêtre.

Pour moi, la visite aux malades sera toujours l'un des apostolats les plus difficiles. Affronter la souffrance humaine me coûte énormément. J'ai du mal à trouver des mots de réconfort et de soutien pour les malades. Mais il faut être là. Et la présence d'un jeune garçon ou d'une jeune fille du CPP lors de ces visites est une source de soutien et de force pour cet apostolat si difficile.



C'est à moi d'y aller le jeudi après-midi, et ce jour-là, Enrique m'accompagne. Il me guide et nous visitons plusieurs chambres de l'hôpital. Nous arrivons enfin dans une chambre dont la porte entrouverte semble nous inviter à entrer. Et là, allongé sur le lit, à moitié couvert par un drap, un jeune homme gît inconscient, les bras ouverts, tendus, formant avec tout son corps une croix. Sa tête est rasée et couverte d'une énorme cicatrice. Il semble dormir.

« Regarde, Enrique », lui dis-je, « voilà Jésus, allongé sur sa croix ».

« Oui, mon père », me répond Enrique, « et là, il y a la Sainte Vierge Marie ».



En effet, assise près du lit, se trouve une dame, une de ces petites mères mexicaines, une de ces femmes humbles et simples qui s'occupent jour après jour de leur famille, cuisinant, lavant, éduquant, toujours présentes à la maison, toujours aux côtés de leurs enfants, même à l'hôpital. Souvent invisibles, discrètes, mais toujours là.

J'ai honte de ne pas l'avoir vue en entrant dans la chambre. Je m'approche d'elle et je la salue, nous parlons un peu, nous prions ensemble pour son fils pendant que je lui administre le sacrement des malades. Elle me prend la main avec gratitude, et les mots me restent coincés dans la gorge, mais comme toujours, j'arrive à dire une bêtise !

« Écoutez, Madame, il est déjà tard, depuis combien de temps êtes-vous ici avec votre fils ? »

« Eh bien, depuis qu'ils l'ont amené, mon père, il y a une semaine... »

Woah...

« Écoutez, Madame, il est temps pour vous de vous reposer, votre fils est bien ici, on s'occupe de lui, vous verrez qu'il va se remettre. Ne pensez-vous pas qu'il serait bon que vous rentriez chez vous, pour vous reposer un peu ? Votre fils va s'en sortir... »

La dame lève les yeux et me regarde avec de grands yeux tristes, qui reflètent néanmoins une grande force.

« Oh, mon père, où voulez-vous que je sois, si ce n'est ici, auprès de mon fils ? »

Je rougis de honte. Des années plus tard, le pape François dira que les prêtres sont souvent des bureaucrates, des entrepreneurs, intéressés par l'efficacité et non par les personnes. Comme il avait raison en ce qui me concerne !



J'ai compris le passage de l'Évangile (Jean 19, 25-27) qui nous dit que Marie était au pied de la croix avec les autres femmes. Car où d'autre une mère pourrait-elle être, si ce n'est auprès de son fils malade, souffrant, mourant, auprès de son fils alcoolique ou toxicomane, auprès de son fils violent ou dans le besoin, atteint du syndrome de Down ou d'une paralysie cérébrale ?

Où d'autre voudrais-je que vous soyez, madame ? Quelle grande leçon vous m'avez donnée. Vous êtes exactement là où vous devez être, souffrant avec votre fils, comme Marie au Golgotha, comme tant de mères dans le monde entier. Je veux que vous restiez ici, auprès de votre fils, même s'il est inconscient ou endormi... Restez auprès de votre fils, comme Marie. Aujourd'hui, c'est le Vendredi saint, la Résurrection viendra sans tarder.

Peut-être que la seule chose que je souhaiterais, Madame, c'est que votre mari soit également ici. Je ne sais pas pourquoi il n'est pas là, peut-être qu'il travaille, qu'il s'occupe des autres enfants, peut-être qu'il souffre de ne pas pouvoir être ici... Peut-être qu'il n'y a pas de papa, et que vous, Madame, devez tout supporter. Mais comme j'aimerais que chaque mari, chaque père de famille, soit également ici, auprès de son enfant, et non au bureau, ou au bar ou en

train de dépenser et de dire « j'ai fait mon devoir », « c'est l'affaire des femmes »... J'aimerais que chaque frère, chaque oncle ou neveu, chaque ami soit ici, aux côtés de celui qui souffre... même s'il est endormi, même s'il est inconscient, même s'il est mort.

Le « père Pancho » qui est sorti de l'hôpital ce jour-là n'est pas le même que celui qui y est entré quelques heures plus tôt. Je peux entrevoir un peu plus clairement ce que Dieu attend de moi. Je comprends aussi un peu mieux une dimension cachée de la souffrance humaine : Dieu a besoin que tu sois là !





Si tu veux, nous y allons...

SIERRA NORTE DE PUEBLA, ETE 1997

Cette année, plusieurs groupes de Jornadas de Vida Cristiana (Journées de vie chrétienne), un mouvement de jeunes catholiques, sont venus faire des missions ici, dans la Sierra Norte de Puebla. Plus de 10 groupes se sont inscrits, et nous ferons des missions échelonnées tout au long du mois d'août. Nous espérons couvrir toutes les communautés de la paroisse de Tepezintla. Au total, près de 100 missionnaires viendront.

En fait, dans ces missions, l'activité principale n'est pas la liturgie ou le catéchisme, mais les visites. Comme le dit l'Évangile, les jeunes missionnaires vont deux par deux rendre visite à toutes les familles de la paroisse et partager avec elles la première annonce, la Bonne Nouvelle du salut en Jésus-Christ. Ce sont de belles expériences, et les jeunes s'y engagent avec enthousiasme et, bien sûr, le père Pancho doit aussi s'y engager !

Nous sommes ici depuis deux semaines déjà. Les groupes de Mexico se sont relayés et nous visitons de plus en plus de maisons, de plus en plus de familles. Au cours de ces premiers jours de la mission, mon travail consiste principalement à rendre visite aux malades, mais pour cela, le soutien des jeunes est indispensable. Et ce matin, avec un petit groupe de missionnaires, je me rends dans le village le plus éloigné, à Omitlán, à plus de deux heures de Tepezintla, une montée très fatigante, et ce n'est que le début...



Il est presque 11 heures lorsque nous arrivons à l'église d'Omitlán. Nous commençons les visites, qui vont durer plus de 5 heures. Nous ne pouvons pas rester plus longtemps. Nous devons redescendre à Tepezintla avant la tombée de la nuit. Chacun mangera là où il sera invité, et il y a toujours des tortillas et des haricots !

Il est plus de 17 heures lorsque nous nous retrouvons dans la petite église. Quelques habitants du village viennent nous dire au revoir. Ce fut une belle expérience. Nous reviendrons samedi pour la messe et les confessions. Gustavo, le coordinateur, donne le signal, et nous reprenons le chemin du retour.

Mais nous n'allons pas très loin ! Nous venons à peine de quitter le village qu'un groupe de nos frères indigènes s'approche de nous. Leurs visages sont marqués par la fatigue, il est évident qu'ils ont beaucoup marché. Ils nous saluent avec le respect typique de cette région.

- Tzinu, Tata, comment allez-vous ?

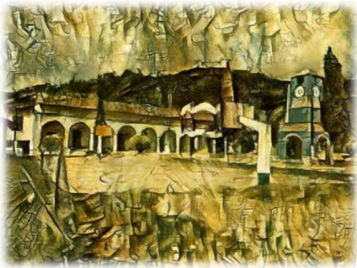
- Cualli, cualli, tlazocamate, huan Tewatzin ?

- Cualli, merci, Tata... Excusez-moi, Tata, pardon... Vous ne venez pas nous rendre visite ?

Ah mince ! Je pensais que nous avions déjà visité tout le village ! Gustavo s'approche de moi : « Je ne comprends pas, Pancho, je pensais que nous avions déjà fini ! »

- « Dites-moi, d'où venez-vous ? »

- Nous venons de Tlamanca.. , nous avons travaillé une demi-journée et nous sommes venus ici parce que nous avons appris que vous et les saints missionnaires visitiez toutes les maisons et nous voulons vous demander de venir nous voir, je sais que nous sommes loin et que nous sommes pauvres, mais...



Quel problème ! Je regarde ma montre et le soleil qui se couche. Nous ne pouvons pas rester ici plus longtemps, nous devons rentrer avant la tombée de la nuit, cela m'est déjà arrivé et c'est même dangereux. Tout le monde se retourne pour me regarder, pour voir ce que je décide !

- Vous allez nous excuser, les jeunes et moi sommes fatigués, et nous devons rentrer à Tepezintla avant la tombée de la nuit,

je ne sais pas si...

- « Nous sommes nombreux là-bas, mon père, les gens savent que vous êtes ici, ils vous attendent...

Mon cœur se serre ! Je suis entre le marteau et l'enclume : nous ne pouvons pas y aller, et nous devons rentrer, il faut être prudents... Comment leur expliquer sans les offenser ?

- « Nous ne sommes qu'à deux heures, mon père, ce n'est pas loin...

- « Je suis vraiment désolé, ce n'est pas possible...

Et soudain, comme un éclair, Gustavo prend la parole:

- « Pancho , si tu veux, on y va ! »

- « Oui, Pancho, pas de problème ! »

Wow !

Les jeunes du groupe veulent donner leur avis, ils veulent aussi décider. « On y va ! »

- « Mais vous n'aurez pas le temps de revenir, vous n'arriverez pas à Tepezintla ! »

- Pas de problème, on va avec nos frères, on dormira là-bas, et demain on fera la visite ! On sera de retour demain après-midi. »

- « Nous pouvons vous héberger, mon père, nous pouvons vous accueillir. »

Je regarde les garçons (désolé, je ne me souviens ni de leurs noms, ni même de leurs visages). Ils me demandent de leur faire confiance, de les envoyer en mission sans les contrôler, sans les surveiller, sans être tout le temps sur leur dos. J'ai l'impression qu'ils m'en demandent trop.

Eux, au contraire, ont le sentiment d'offrir ce que les gens attendent d'eux, ce que Dieu attend d'eux.

« D'accord, les gars, allez-y ! À demain ! »

Je comprends soudain que je n'attendais pas moins d'eux, sans m'en être rendu compte.

- « Bien sûr, Pancho, à demain ! Bénis-nous ! »

Je les vois s'éloigner rapidement, pleins d'énergie. Je reste là à réfléchir un moment. Je dois apprendre à faire confiance.



Et « demain », nous ne nous sommes pas revus. Je les ai attendus, nous les avons attendus, mais ils ne sont pas venus. Je croyais mourir. Mais cela m'a servi de leçon. J'ai compris ce que vivent leurs pères, leurs mères quand ils leur disent : « Je pars en mission avec le père Pancho ». J'ai dû, comme eux, me faire une raison et me répéter mille fois : « Ils vont bien, ils vont arriver d'un moment à l'autre ».

Ils sont enfin arrivés, avec un jour de retard... et beaucoup de joie !

« C'était génial, Pancho, tu aurais dû venir avec nous ! Il y avait mille maisons à visiter ! Et on ne pouvait pas te prévenir, on a dû rester un jour de plus ! »

Je ne sais pas si je dois les tuer ou les embrasser. Dieu merci, tout s'est bien passé. Et j'ai appris ma leçon : il faut leur faire confiance, comme le Christ lui-même nous fait confiance à tous :

Deuxième partie

Mais tout ne se passe pas toujours bien...

- « Pancho, bonjour, je suis Kadhafi ! »

Même s'il s'appelait Fernando, nous l'appelions « Kadhafi », car il ressemblait comme deux gouttes d'eau au dictateur libyen.

- « Que penses-tu, Pancho, cette année je ne peux pas t'accompagner en mission, mon curé m'a demandé de l'aide et je vais diriger un groupe de missionnaires, nous allons à... alors je suis désolé, mais ne compte pas sur moi ! »

Cela me met en colère et me réjouit à la fois. L'aide de Kadhafi est précieuse, mais cela sera pour lui une occasion de grandir, une façon de déployer ses ailes.

- « Eh bien, bonne chance, mon ami, on s'appelle le lundi de Pâques ! »

Je ne l'ai jamais revu. L'appel n'est pas venu. Mais je ne m'inquiétais pas, après tout, il n'y avait pas d'urgence. Il me contactera.

Un autre appel est arrivé : « Mon père, vous êtes au courant ? Kadhafi est mort ! »

Je n'arrivais pas à y croire ! Il avait 28 ans. Apparemment, dans cette mission de sa paroisse, il avait tout fait : il avait organisé, dirigé, marché, chanté, prêché... Il avait tout donné, comme lui seul savait le faire, comme je l'avais vu tant de fois. Il est rentré à la maison le dimanche de Pâques, tard dans la nuit, fatigué, épuisé : « Papa, maman, je vous raconterai demain, c'était génial, mais je suis épuisé, je vous raconterai demain, je vais dormir, je vous aime beaucoup. »

Et il ne s'est jamais réveillé... Son cœur a lâché, il a eu une crise cardiaque, peut-être à cause d'un effort trop intense, d'une trop grande générosité, et tous ses projets, ses rêves, sa vie se sont arrêtés là.

Je sais que tout cela a un sens dans le plan merveilleux et insondable de Dieu. Kadhafi est tombé entre les mains déconcertantes d'un Dieu d'amour. Mais il n'est pas tombé là le jour de sa mort. Il est tombé entre les mains de Dieu le jour où il est allé à la *Jornada*, la retraite où il a dit : « Oui, Seigneur, je t'aime, viens vivre en moi ! » Il est tombé dans les bras de Jésus le jour où il s'est laissé embrasser par Lui. Et il a tout donné. Car Dieu ne demande pas beaucoup, il demande tout. Parfois d'un seul coup, parfois tout au long de la vie, mais cela sera toujours déconcertant. Nous serons souvent tentés de dire « je n'en peux plus », « j'ai déjà tout donné », mais l'Esprit inépuisable de Dieu nous guidera toujours vers un amour plus grand et un don de soi plus grand, jusqu'au jour où cet amour et ce don de soi seront infiniment infinis dans son Royaume céleste.





La grotte

SEMAINE SAINTE, 1997 SIERRA NORTE DE PUEBLA

Le groupe missionnaire « Telpocatzin Totatzin » de la paroisse de Ticomán est revenu en mission dans ce coin du Mexique que nous aimons tant. Le père Eléazar nous a demandé de travailler dans le chef-lieu de la municipalité, qui est également la paroisse principale, Tepezintla.

Le groupe a déjà de l'expérience et tout se passe très bien. Nous avons mené nos activités habituelles : visites aux familles, catéchisme pour les enfants, visites aux malades et également un grand bazar de vêtements et de jouets que les paroissiens de l'Assomption de Ticomán nous ont offerts. Il est impressionnant de voir à quel point les habitants de Ticomán, l'un des quartiers les plus pauvres de Mexico, sont extrêmement généreux envers leurs frères de la Sierra.

Aujourd'hui, c'est Vendredi saint, nous avons déjà terminé la cérémonie d'adoration de la Croix. Il est encore tôt, mais nous sommes tous fatigués. Heureusement, demain c'est samedi saint et nous avons toute la matinée libre. Du moins, c'est ce que nous croyons...

« Père, excusez-nous, voyons si c'est possible, nous voulions vous inviter... »

En sortant de l'église, j'ai été arrêté par un groupe de personnes âgées du village. Ils sont contents de tout ce qui a été fait. Ils nous ont accueillis à bras ouverts et nous vivons tous une Semaine Sainte très spéciale. Les choses sont sur le point de s'améliorer de manière merveilleuse.



« Nous voulions vous inviter, mon père, nous voulons vous demander de nous accompagner à la grotte ! »

Je ne suis pas méfiant, mais il y a beaucoup de choses que je ne connais pas encore bien du mode de vie et de la religiosité de mes frères indigènes. Je me souviens en ce moment de cette fois, dans une autre mission, où les anciens du village sont venus nous dire qu'ils ne

viendraient pas à la messe le lendemain parce que tout le village allait « prier le seigneur de la montagne »... et... je n'étais pas invité ! J'ai innocemment proposé de les accompagner, mais ils m'ont expliqué avec beaucoup de peine : « Eh bien, mon père, cette fois-ci, nous devons y aller seuls, vous comprenez... »

« Nous en serons ravis, leur ai-je répondu, laissez-moi juste aller parler au groupe, je reviens tout de suite ! »

Je me précipite vers la cabine téléphonique et j'appelle le père Eléazar, il saura mieux que moi ce qu'il faut faire dans ce cas.

« Comment ? Ils t'ont déjà invité à la grotte ! Il m'a fallu deux ans pour qu'ils m'invitent ! Bien sûr, allez-y, c'est une très belle expérience. »

Nous convenons de partir demain à 7 heures du matin, tous à l'heure, parfait !

Le lendemain, peu avant 7 heures, je quitte la maison paroissiale comme chaque matin, avec un délicieux « cafetzin » bien fort, ma petite tasse de café, car je sais que la journée va être longue. Je me dirige vers le magasin pour voir si je trouve quelque chose à manger. Mais je n'arrive pas à traverser la rue, car une dame se précipite vers moi... et me prend mon café !



- « Non, mon père, excusez-moi, mais... vous devez jeûner ! »

Ah mince ! Je ne m'attendais pas à ça ! Je regarde tristement ma tasse de café.

- « Mais madame, les jeunes ne voudront pas y aller à jeun. »

- « Ah, pas de problème, eux peuvent manger quelque chose, seulement vous, mon père ! »

D'accord... Je sais que je dois respecter leurs coutumes, alors peu après, nous partons tous vers la grotte, les missionnaires et beaucoup de gens du village.

Après plus d'une heure de marche, nous empruntons un chemin que nous n'avions jamais pris auparavant, chantant et heureux de cette nouvelle aventure, et nous arrivons enfin à l'entrée de la grotte.

C'est une petite entrée, qui ne mesure pas plus de 2 m de haut, et un groupe de personnes âgées nous y attend. Ils ont décoré l'entrée avec une arche en bois recouverte de fleurs, ils ont apporté du copal et des offrandes, et ils prient à l'entrée de la grotte.

- « Attendons, mon père...

- « D'accord, vous me dites... »

Une heure plus tard, nous attendons toujours. Les jeunes du groupe me regardent avec impatience. Je m'approche très lentement de notre guide :

- « Excusez-moi, qu'attendons-nous ?

- « Il faut attendre, mon père, c'est comme ça...

- « Oui, d'accord, mais qu'attendons-nous ?

- « Ils demandent la permission, mon père, nous devons attendre qu'ils nous donnent la permission...

Je m'apprête à demander : « Qui va nous donner la permission ? », mais je m'arrête à temps. Il faut attendre.

Une heure passe et notre guide arrive enfin : « On peut entrer maintenant, mon père, ils nous ont donné la permission. »

- Parfait ! Je me tourne vers le groupe : « Venez tous, les garçons et les filles. »

Notre guide m'arrête : « Désolé, mon père, les jeunes filles ne peuvent pas entrer dans la grotte, seuls les hommes le peuvent, dites-leur. »

Oui, bien sûr ! Une révolte éclate : « Ah non ! », « C'est sexiste », « Nous sommes autant missionnaires que les autres ».

Je suis dans de beaux draps ! Je m'approche à nouveau de notre guide. Il est évident qu'il est l'intermédiaire entre nous et les anciens, et je lui explique que c'est un problème, peut-on faire quelque chose ?



- Je reviens tout de suite, mon père...

Il revient 20 minutes plus tard : « C'est bon, mon père, tous les saints missionnaires peuvent entrer. »

Comme c'est tout à fait nouveau pour moi et pour tout le monde, je leur demande d'être prudents : pas de rires, pas de cris, pas de bousculades. Comme à l'école primaire : « Je ne cours pas, je ne crie pas, je ne pousse pas ». Et nous entrons dans la grotte...

L'obscurité est totale, à l'exception des petites lampes que nous portons. C'est une grotte très étroite, très longue, on peut toucher les parois des deux côtés. Tout se passe bien jusqu'à ce que nous arrivions à l'eau.

Mais c'est bien plus qu'une grotte. Nous ressentons tous la magie, la transcendance de ce lieu. Nous entrons dans un mystère, une sorte de liturgie, de baptême peut-être. Quelqu'un nous attend...

- Suivez-moi, mon père, il faut entrer dans l'eau.

Heureusement, elle n'est pas très profonde, elle n'arrive qu'aux genoux, nous pataugeons, et avec l'excitation, nous ne sentons pas le froid. Nous pouvons admirer les stalactites qui nous entourent, bien que très petites, elles reflètent de manière particulière la lumière de nos lampes.

Nous arrivons enfin dans la salle. Au bout du tunnel s'ouvre un espace beaucoup plus grand, de plusieurs mètres de large et de haut. Un groupe de personnes âgées nous y attend, elles ont apporté des fleurs, du copal, les cires qu'elles utilisent toujours, de longues bougies jaunes.

« Maintenant, mon père, nous allons prier ensemble »,

Les anciens entonnent un chant triste et mélancolique en nahuatl. C'est presque un cri étouffé ou plutôt un gémissement. C'est une prière qui jaillit des entrailles de la montagne et résonne en frappant les parois. Les bougies produisent des ombres qui semblent danser.

- « Maintenant, mon père, c'est à vous, c'est à vous de danser le *tapachuwan* avec nous ! »

Avec les missionnaires, je leur explique que nous allons prier avec eux, mais que nos prières sont une danse, une danse séculaire, une danse sacrée, souvent utilisée à la messe à la place du Gloria.

- Et comment danse-t-on cela, Pancho ?

- C'est très simple ! Il n'y a que deux petits pas, suivez-moi.

Tout le monde me regarde avec horreur, mais finit par comprendre et se joint à la danse, d'abord avec crainte, mais très vite, ils comprennent que cette danse est une façon de louer Dieu avec nos âmes et nos corps. Et nous dansons... comme jamais.

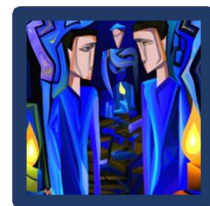
Il est 16 heures lorsque nous sortons enfin et prenons le chemin du retour. Je meurs de faim ! Je ne suis pas fait pour jeûner toute la journée ! Mais grâce à Dieu, nous arrivons enfin au village et je me précipite vers la maison pour trouver quelque chose à manger !

- « Mon père, tout le monde vous attend ! »

Oh non ! L'église est déjà pleine de monde, le Feu Nouveau a déjà été allumé et tout le monde attend que le père commence la veillée pascale ! Le repas devra attendre.

Je ne sais pas comment j'ai réussi, mais deux heures plus tard, je peux enfin m'asseoir pour manger quelque chose. Les missionnaires sont eux aussi épuisés, mais leurs visages rayonnent de joie, ils ont vécu quelque chose de si spécial qu'ils n'oublieront sûrement jamais, tout comme moi.

Car ce n'était pas seulement une grotte. Ce n'était pas seulement une prière ou une danse. Depuis ce jour, je regarde cette magnifique Sierra mexicaine avec un regard neuf. C'est une chaîne de montagnes, c'est un paysage qui a des entrailles. Des entrailles mystérieuses qui cachent le secret d'une religion ancienne, secret gardé par les anciens, mais qui ce jour-là nous ont invités, nous ont dit : « Dansez avec nous, priez avec nous, soyez pauvres comme nous, comprenez que Dieu n'est pas loué par des prières compliquées et des rites mystérieux, comprenez que *Totatzin Dieu* se réjouit des chants, des danses, des fleurs, des cires et des cœurs de ces jeunes qui sont venus évangéliser et sont repartis évangélisés.





Au fait, ils n'ont pas de Bible...

SIERRA NORTE DE PUEBLA, SEMAINE SAINTE 1993

1994, c'est l'année où j'ai commencé à venir dans la Sierra Norte de Puebla, invité par sœur Diana, visiter les communautés de la paroisse de Tepezintla. Ce sera une Semaine Sainte inoubliable et le début d'une grande étape dans ma vie sacerdotale.

C'est précisément ce Vendredi saint que le père Eléazar a convoqué tous les agents de pastorale à une réunion à Tepezintla. Une cinquantaine de personnes issues des différentes communautés sont attendues. Sœur Diana m'explique qu'il s'agit d'une réunion très importante et que le père espère motiver tout le monde.

- « Nous voulions justement vous demander, mon père, pour demain...

- Oui, Diana, tout ce tu veux.

- Comme il y aura beaucoup de monde, ce serait bien qu'ils entendent une voix différente, alors nous aimerions te demander de leur parler de la Bible, de la parole de Dieu.

- Bien sûr, avec plaisir.

Je ne peux m'empêcher de ressentir un certain orgueil, ou plutôt de la vanité, car toutes ces années d'études vont enfin servir à quelque chose ! Génial, je vais devoir faire un exposé ! Je dois bien le préparer et dire des choses brillantes et intéressantes ! Oui, bien sûr...



Sœur Diana prend congé et ajoute avec un sourire :

- Au fait, j'ai oublié de te dire, les personnes qui viennent demain n'ont pas de Bible.

Ce n'est pas grave, je réfléchis, je peux distribuer des feuilles de papier et des crayons pour que nous puissions travailler.

- Mais en réalité, cela n'a pas d'importance, ajoute Diana, car ils ne savent pas lire non plus !

Euh... Ça, ça pourrait être un problème...

- Ah ! Et beaucoup ne parlent pas espagnol ! Mais on t'a trouvé un interprète !

Attends, une seconde... Tu es sérieuse ?

- Mais ne t'inquiète pas, père, je sais que tu vas très bien t'en sortir ! Bonne nuit !

Évidemment, je ne dors presque pas cette nuit-là, et je me réveille très tôt, avec une question qui me trotte dans la tête : comment vais-je m'y prendre ? Je n'en ai pas la moindre idée.

Bon, je vais peut-être mettre quelques dessins ou schémas au tableau...

J'ai oublié de le dire : il n'y a pas de tableau noir non plus ! La conférence se déroule en plein air, dans un très beau terrain, où nous allons passer un moment ensemble. Après les présentations et quelques chants, Diana leur annonce : « Maintenant, le père Pancho va nous donner une conférence sur la Bible ! »

Je reste figé. Cent regards posés sur moi, des visages aimables, ouverts, prêts à m'écouter, à écouter le petit père venu de la ville qui va sûrement nous enseigner quelque chose de très important !



Je ne sais même pas par où commencer. Je salue tout le monde aimablement et l'interprète traduit tout ce que je dis.

- *Et maintenant, je vais vous parler de la Bible...*

- *Veillez sortir vos Bibles et les ouvrir à la page telle...*

- *Nous allons tous recopier ce texte...*

Qui peut lire le verset tel... ?

Toutes les phrases qui me viennent à l'esprit sont ridicules, absurdes, elles ne disent rien aux personnes qui veulent écouter. Heureusement, je ne dis rien de tout cela et je reste simplement silencieux. Les minutes passent...

Et soudain, j'ai une idée géniale ! Je ne sais même pas comment elle m'est venue, mais je découvre soudain quelque chose dont je me souviendrai toute ma vie.

- Mes frères, nous allons jouer à un jeu, j'ai besoin que vous m'aidiez tous. C'est très simple, voici comment ça marche : je vais dire une phrase, et vous la complétez, d'accord ? Je répète, je dis quelques mots, et ceux qui le souhaitent me disent quels sont les mots qui suivent ! C'est parti !

Et je me lance :

- Au nom du Père, du Fils et...

Bien sûr, tout le monde fait le signe de croix !

- Non, non, vous devez le dire plus fort ! On recommence.

- Au nom du Père, du Fils et...

On entend quelques voix : Et du Saint-Esprit !

- Très bien, mes frères, très bien ! Disons-le tous ensemble :

- Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, amen.

J'essaie de les encourager, de les faire participer.

- Vous voyez, vous savez le faire ! Tout le monde connaît ces mots ! Prenons un autre exemple ! « Notre Père, qui es...

Quelques voix répondent : « qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié... »

- Très bien, voyons voir, tous ensemble : Notre Père, ...

Plusieurs voix s'osent répondre : Qui es aux cieux...

- Très bien, mes frères, très bien ! Ce que nous devons faire, c'est chercher la réponse dans notre cœur. On recommence ?

Je vois quelques sourires. Ils semblent intéressés.

- Allez, une autre phrase ! Je vous salue Marie...

Beaucoup ne répondent pas, mais leurs visages s'illuminent. Ils connaissent ces mots, leur sens, leur signification.

- Allez, aidez-moi : Vous êtes pleine de grâce !

Encore une fois : Vous êtes bénie entre toutes les femmes...

Certains jeunes répondent : Et béni soit le fruit de ton sein, Jésus !

Petit à petit, ils commencent à « saisir le ballon à la volée », comme disent les jeunes ! Mais ce n'est pas facile. Ils ne sont pas habitués à parler, à élever la voix, à être écoutés : qui écoute un indigène ? À quand remonte la dernière fois où nous avons demandé à un indigène son opinion, son expérience ? Ni le gouvernement, ni l'Église, ni les partis politiques, ni les syndicats ne s'intéressent à eux... Ni toi, ni moi... À 38 ans, j'ai commencé à découvrir un monde magique et merveilleux, le monde indigène, merveilleux certes, mais marqué par la faim, l'exploitation, l'alcoolisme, un monde blessé qui peut nous sauver...

- Allons un peu plus loin ! Voyons qui peut compléter cette phrase : J'avais faim...

Silence. Personne ne répond.

- Ce n'est pas grave, mes frères, nous allons la compléter tous ensemble. J'avais faim et tu m'as donné à manger, j'avais soif et tu m'as donné à boire.

Je m'arrête un instant en silence et je balaye du regard toute l'assemblée.



- Ce que je veux vous dire, mes frères et sœurs, c'est que la Bible, la parole de Dieu, est déjà dans votre cœur ! Vous ne connaissez peut-être pas tous les mots, mais vos parents, vos catéchistes, les sœurs, le père ont semé la parole de Dieu dans votre cœur. Je vous invite à prendre conscience que Dieu lui-même est en vous, que vous êtes son fils, sa fille bien-aimée, et que Dieu continuera à vous parler, continuera à vous donner sa Parole. Recevez-la avec amour, avec joie, comme vous l'avez fait aujourd'hui.

Et c'est une vérité qui habite mon cœur depuis ce jour-là, non pas parce que j'ai lu Karl Rahner ou Joseph Ratzinger, mais parce que j'ai vécu une Semaine Sainte dans la Sierra Norte de Puebla : que la parole de Dieu habite dans le cœur des pauvres et des humbles, et que c'est le meilleur endroit pour l'écouter.





« Partage ton témoignage avec nous ! »

ÉGLISE DES ASSEMBLÉES DE DIEU, WINDOM, MINNESOTA

Printemps 1973

Je vis depuis près d'un an dans cette petite ville du Minnesota, accueilli par une famille formidable, les Amundson, que je considère aujourd'hui comme ma deuxième famille. Bien qu'ils appartiennent à une autre Église, *l'Église luthérienne américaine*, ils acceptent et respectent mon catholicisme. Grâce à eux, je découvre ma vocation.

À cette époque, cette partie des États-Unis connaît une période de renouveau religieux, un peu charismatique, un peu apocalyptique, à laquelle je participe avec enthousiasme tout en comprenant de mieux en mieux mes racines catholiques.



Ce dimanche, une amie m'a invitée à découvrir son église. Elle appartient aux *Assemblées de Dieu*, dont je ne connais rien. En fait, je ne comprends pas vraiment nos différences, alors j'y vais avec plaisir. Plus tard, j'apprendrai qu'ils sont pentecôtistes, qu'ils mettent l'accent sur l'expérience du baptême dans le Saint-Esprit, qu'ils sont très dynamiques et engagés

C'est une toute petite église en bois, qui ne peut accueillir plus de 20 personnes. Et ce jour-là, nous ne sommes pas 20. Tout au plus quatre personnes occupent humblement les quelques bancs. Mais il se passe quelque chose que je n'oublierai jamais.

Alors que le pasteur protestant, M. Wilkinson, un homme austère, mince, vêtu de noir et d'une chemise blanche, se lance dans un sermon que je ne comprends pas du tout, mais que j'essaie de suivre, j'essaie de comprendre, soudain, une main discrète me touche l'épaule par derrière. Je me retourne et je tombe sur le visage souriant de Mme Wilkinson, qui me tend discrètement un petit papier plié sur lequel elle a écrit en lettres simples mais puissantes : « S'il te plaît, François, lève-toi et donne-nous ton témoignage. »

Je reste figé. Rien que l'idée de devoir parler, dans mon mauvais anglais, de parler du Christ, de parler à quatre personnes, qu'est-ce que je vais leur dire ? Je commence à transpirer abondamment. Mon amie me regarde d'un air étonné et je lui donne le papier. Elle le lit et me sourit de toutes ses dents : « Allez, lève-toi et parle au nom du Christ ! »



Je me suis levé. Je ne me souviens pas de ce que j'ai dit. Ce n'était sûrement pas très cohérent. Mais je me souviens que j'étais heureux et que j'ai terminé par un « Praise the Lord ! » retentissant.

C'était la première fois que quelqu'un me demandait de parler du Christ.

C'était la première fois que quelqu'un, à l'église, me demandait mon avis, mon témoignage.

Pour la première fois, la voix d'un gamin de 17 ans était importante, comptait, était prise en considération.

Ce jour-là, j'ai pris un engagement : celui de parler du Christ, bien ou mal, peu importe, à quelques-uns ou à beaucoup, peu importe aussi. L'important est de parler, d'élever la voix.

Des années plus tard, après avoir été ordonné prêtre, en me souvenant de ce moment, j'ai pris un autre engagement : celui de donner aux autres l'occasion de parler du Christ, de partager leur témoignage, de faire en sorte que leur voix, leur vie, leur expérience prennent toute leur importance et soient un témoignage pour les autres.

Je ne l'ai pas toujours fait, je n'y suis pas toujours parvenu, au contraire, j'ai souvent échoué... Mais l'engagement reste valable... jusqu'au dernier jour.





« Mais qui a bien pu avoir une telle idée ? »

PAROISSE DE SAINT FRANCOIS-SAINTE BLAISE

Brooklyn, New York, août 1998

Je travaille depuis un an comme vicaire dans cette paroisse mariste située en plein cœur de Brooklyn, dans un quartier principalement habité par des personnes originaires des Caraïbes, en grande majorité de race noire, et majoritairement haïtiennes (bien qu'ils soient majoritaires dans ce quartier, les Haïtiens sont victimes de discrimination de la part des autres Noirs venus d'autres îles des Caraïbes, car ils ont la peau plus brune et parlent créole et non anglais).

Ce dimanche soir, après la messe de 18 heures, c'est à moi de fermer l'église, de sécuriser les grilles et de mettre les cadenas. Alex, un membre du groupe de jeunes, m'accompagne. Nous devons faire le tour de l'église pour nous assurer que tout est bien fermé.

Alors que nous fermons la porte principale avec une chaîne et un solide cadenas, des cris provenant du coin de la rue attirent notre attention. Un petit groupe de « mauvais garçons », les toxicomanes du quartier, s'est réuni là pour fumer, se droguer et faire du tapage. Ils importunent les passants. Le ton monte et on entend même des menaces.



Alex me regarde avec des yeux paniqués : « Partons, mon père, cela pourrait mal tourner. »

Voilà justement le problème, lui dis-je, ces garçons pourraient se blesser ou blesser d'autres personnes.

- C'est vrai, mon père, mais c'est dangereux, que pouvons-nous faire ?

Je me souviens alors d'une vieille expression du père Pedro Herrasti : « Partageons-nous la tâche ! »

- Écoute, Alex, partageons-nous la tâche ! Va appeler le 911 pour demander l'envoi d'une patrouille, et pendant ce temps, je vais leur parler.
- Vous allez faire quoi ? Non, mon père, c'est très dangereux, partons d'ici !
- Va appeler la patrouille, je m'occupe du reste.



Alex retourne rapidement à la maison paroissiale, tandis que j'ajuste mon col romain (à Brooklyn, les prêtres portaient toujours des cols romains) et me dirige vers le groupe de toxicomanes.

Au moment où j'arrive, ils importunent une jeune fille qui passe par là, et il est évident que la situation devient dangereuse. Je fais alors ce à quoi ils ne s'attendaient pas.

Je me place au milieu d'eux, je les regarde en souriant et je leur dis d'une voix aimable : « Bonsoir les gars, comment ça va ? Permettez-moi de me présenter : je suis le père François, et je travaille dans la paroisse qui se trouve juste en face. Je suis à votre service. Je vois que vous vous amusez bien. Mais j'ai une mauvaise nouvelle pour vous. Je viens d'appeler les flics qui seront là dans quelques minutes, et je pense que s'ils vous voient tous comme ça, drogués, en train d'embêter les gens, j'ai bien peur qu'ils vous arrêtent. Mais je suis sympa, alors je suis venu vous dire que vous avez quelques minutes pour ramasser vos affaires et partir d'ici. »

Ils me regardent tous avec incrédulité. Ils n'arrivent pas à croire que le prêtre soit là, debout parmi eux, sans peur, sans trembler, leur disant de partir.

- « Vous avez fait quoi ? »

- Comme je vous le dis, j'ai appelé la police, les agents ne vont pas tarder à arriver, mais je suis venu vous prévenir parce que vous me plaisez bien, et je pense que nous avons déjà tous assez de problèmes sans en rajouter. Je vous propose donc que nous partions tous, et je vous le répète, je suis le père François, je travaille à la paroisse d'en face et je suis à votre service,

- Et vous avez appelé la police ? Mais qui a eu une telle idée ? (D'accord, ils l'ont dit avec des mots un peu plus... forts, mais le message était le même).

- Eh bien, vous voyez, je suppose qu'il n'y a que moi pour avoir de telles idées, mais le temps passe, alors j'espère que vous ferez ce qu'il faut.

L'un après l'autre, ils se lèvent, me regardent avec un mélange de colère et d'incompréhension (« Quelle stupidité ! ») et finissent par s'éloigner, disparaissant dans l'obscurité de la nuit.



Une fois qu'ils sont tous partis, je m'éloigne moi aussi et me dirige vers la paroisse. Mais à peine ai-je traversé la rue que deux voitures de police arrivent. Les policiers descendent et regardent autour d'eux. Ils s'étonnent de ne trouver personne, alors je m'approche d'eux et me présente :

- Bonsoir, monsieur l'agent, je suis le père François, de la paroisse d'en face, c'est moi qui vous ai fait appeler.

- Je vois, on nous a dit qu'il y avait un groupe de toxicomanes qui faisaient du tapage, mais il n'y a personne ici.

C'est vrai, monsieur l'agent, pendant que vous arriviez, je suis allé prévenir les jeunes que « les flics » arrivaient et qu'ils feraient mieux de s'éloigner.

- Vous avez fait quoi ? Mais qui a eu une idée pareille ?

- Eh bien, vous voyez, monsieur l'agent, c'est moi qui l'ai eue. J'ai pensé que ces jeunes, et vous aussi, aviez déjà assez de problèmes. Alors j'ai réglé ça. J'espère que je ne vais pas avoir d'ennuis avec vous pour une fausse alarme.

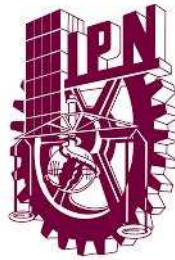
Les policiers échangent un regard, haussent les épaules (« Je ne vais pas arrêter le père, (et toi ? ») et prennent congé aimablement.

- Bon, d'accord pour cette fois, *mon père*, mais ne recommencez pas. Je ne sais pas si vous vous rendez compte du danger dans lequel vous vous êtes mis.

Tout le monde semble d'accord là-dessus : Alex, les policiers, mon supérieur à qui je raconte tout : « Mais tu es fou ? Tu te rends compte du danger dans lequel tu t'es mis ? Ne recommence jamais ça ! »

Je ne sais pas si j'étais en danger. Ceux qui étaient en danger, c'étaient les passants, peut-être moi aussi, mais ceux qui étaient le plus en danger, c'étaient ces jeunes, drogués, blessés, meurtris par la vie, perdus dans l'obscurité de la nuit et que je n'ai jamais revus... Étais-je en danger ? C'est possible. Le Christ l'a été aussi. Je n'ai donné que quelques minutes de ma vie, sans conséquences majeures. Le Seigneur Jésus, et beaucoup d'autres comme lui, ont été en danger ! Et ils ont tout donné... Je suis toujours là...





Celui-là ! C'est le professeur !

A L'UNIVERSITE « INSTITUT POLYTECHNIQUE NATIONAL »

Mexico, 1989. Cela fait maintenant 5 ans que je travaille au centre polytechnique de projection, la paroisse universitaire dirigée par les Pères Maristes. Notre objectif est l'évangélisation des jeunes polytechniciens, et sous la direction du père Pedro Herrasti, l'œuvre n'a cessé de se développer : le nombre de groupes et de communautés dépasse déjà la vingtaine.

Le conseil de planification a décidé d'organiser une grande rencontre catholique polytechnique dans les locaux mêmes du campus Zacatenco ! Il s'agit d'une initiative totalement nouvelle, et nous ne savons pas comment elle sera perçue par les autorités, mais on y va !

Des années auparavant, en novembre 1984, une messe avait déjà été célébrée pour les victimes de l'explosion de San Juan Ixhuatepec, ce qui avait suscité des réactions de la part de certaines autorités à l'IPN.

Ce matin, nous sommes une centaine d'étudiants de l'école polytechnique, plus les pères maristes (2), les jeunes des écoles professionnelles, et l'ambiance est géniale : des ballons pour décorer, deux guitares, des chants et des danses, des louanges catholiques qui résonnent pour la première fois dans ce bastion de l'anticléricalisme cardéniste ! (D'accord, j'exagère un peu, mais il y avait encore un peu de cela à l'époque, je ne sais pas aujourd'hui...)



De nombreux étudiants qui passent par là nous regardent : « Qu'est-ce qu'ils font ? » Certains s'approchent, curieux, et je dis aux jeunes de les suivre ! C'est le moment de partager, de témoigner, d'inviter d'autres étudiants de l'école polytechnique à connaître le Christ !

C'est alors qu'un des jeunes s'approche de moi et me dit : « Celui-là, mon père ! C'est le professeur dont je vous avais parlé ! »

- Rappelle-moi un peu.

Oh, mon père, je vous l'ai déjà dit ! Ce professeur nous critique sans arrêt, il nous attaque en classe, il nous accuse d'être des bigots, des obscurantistes, et je m'arrête là ! Et ça nous met en colère parce qu'on ne peut rien dire...

- Comment ça, vous ne pouvez rien dire ? Venez avec moi, nous allons lui parler.

- Bonjour, monsieur le professeur, comment allez-vous ? Puis-je vous offrir un rafraîchissement ? Mais avant cela, permettez-moi de me présenter, je suis le père Francisco Chauvet, mes amis m'appellent père Pancho, j'espère donc que vous et moi deviendrons amis.

Je le prends par la main que je serre avant qu'il n'ait le temps de réagir. Il me regarde comme s'il avait vu un martien ! Je pense qu'il ne s'attendait pas à nous trouver, tous les jeunes polytechniciens et moi, en train de rendre gloire à Dieu et de chanter des chants au Christ en plein milieu de l'école polytechnique !

- Écoutez, professeur, les jeunes me disent ici que vous êtes un peu... agressif avec eux, que vous les méprisez à cause de leur religion, parce qu'ils sont des catholiques courageux qui n'ont pas peur de témoigner du Christ, qu'en est-il ?



- Non, enfin, mon père, vous comprenez, ici à l'école polytechnique, cela n'est pas autorisé, c'est la politique du gouvernement, les professeurs et tout le personnel doivent respecter la loi et l'appliquer.

- Oui, professeur, je comprends, mais il n'y a aucune raison d'être agressif ou d'attaquer les autres à cause de leur religion. Si vous avez des doutes, si vous voulez en savoir plus ou si vous voulez parler à quelqu'un, je suis à votre disposition là-bas, au CPP ! (Je vous donne même l'adresse !)

- Oui, oui, mon père, ne le prenez pas mal, bon, excusez-moi, je vous laisse, passez une bonne journée...

Je le vois s'éloigner, la tête basse, et je reste avec un goût amer dans la bouche... J'aurais aimé lui parler davantage, peut-être lui demander... Je ne sais pas...

C'est alors que je vois le professeur faire demi-tour et revenir vers moi, me parlant presque à l'oreille :

- Vous savez quoi, mon père ? En vérité, j'envie ces jeunes. Ils ont le courage que je n'ai pas. Ils chantent, ils dansent, ils sont heureux de proclamer le Christ, on voit sur leurs visages qu'ils l'aiment vraiment. Mais moi, je ne peux pas... Si je le faisais, je perdrais mon travail, mon ancienneté, ma retraite, je ne retrouverais jamais d'emploi... Ma famille se retrouverait sans rien, nous serions à la rue. Alors je me tais... Je vais parfois à la messe le dimanche, mais je sais que cela ne suffit pas.

Nous nous regardons sans dire un mot, nous échangeons une accolade, comme des frères, des croyants, des hommes chacun avec ses fragilités et ses défauts, mais tous deux avec un désir profond de connaître et d'aimer le Christ malgré nos faiblesses.

Que Dieu vous bénisse, professeur, vous et tous les enseignants, tout le personnel de l'Institut polytechnique national, du gouvernement, des États, des municipalités, des mairies, que Dieu bénisse tous les hommes et toutes les femmes qui voudraient faire plus... et ne le peuvent pas. Et aussi ceux qui le peuvent, ceux qui osent !





Si vous souhaitez faire un don , c'est ici...

MONASTERE DE DEIR ES-SULTAN, JERUSALEM

Je suis en pèlerinage en Terre Sainte avec les membres et amis du Foyer de Charité de Châteauneuf, en France. Le père Michon vient chaque année avec un groupe et a eu la gentillesse de m'inviter, c'est pour moi un rêve devenu réalité ! Je n'aurais jamais pensé avoir l'occasion de découvrir les lieux où le Christ a vécu, a souffert, a ressuscité !

La Terre Sainte est une terre sainte, oui, mais c'est aussi une terre magique, encore habitée par l'Esprit, pleine de surprises, c'est une terre de rencontres inattendues, de joies et de tristesses, d'épiphanies, de conversions, et le père Michon nous a préparé une rencontre très spéciale.



C'est notre deuxième jour à Jérusalem, nous avons célébré la messe au Saint-Sépulcre et visité ce lieu merveilleux, le Golgotha, où le Christ est mort pour nous, ce lieu saint parmi tous les lieux saints. Mais juste à l'extérieur, à côté des immenses murs du Saint-Sépulcre, se trouve une autre église.

Le père Michon nous rassemble et nous parle d'une voix chargée d'émotion : « Mes amis, nous allons maintenant entrer dans un lieu très spécial. Pour beaucoup d'entre vous, ce sera une expérience totalement nouvelle, voire déconcertante. Je vous demande donc beaucoup de compréhension, beaucoup de charité et beaucoup d'ouverture à l'Esprit de Dieu, suivez-moi ! »

Nous sortons du Saint-Sépulcre et tournons immédiatement à gauche. Le père nous conduit dans un long couloir, puis dans un escalier qui semble monter jusqu'au toit du Saint-Sépulcre. Et effectivement, nous voilà sur le toit de la chapelle Sainte-Hélène (comme je l'ai appris plus tard) et nous entrons dans un petit monastère, le monastère de Deir es-Sultan. C'est un endroit sombre, mystérieux, mais qui nous protège des rayons du soleil brûlant, et peu à peu, je suis envahi par un sentiment de paix, tout en ressentant une tension, une fragilité. Quelque chose ne va pas.

« Nous sommes dans un monastère, un monastère éthiopien qui appartient à l'Église orthodoxe éthiopienne Tewahedo. Certains d'entre vous savent peut-être que... »



La voix du père Michon se perd dans les échos du couloir. Les souvenirs de mes cours d'ecclésiologie me reviennent en tourbillon : l'Église d'Éthiopie, au cœur de l'Afrique, loin des frontières de l'Empire romain. Le christianisme est apporté dans ces contrées lointaines par l'eunuque de la reine Candace, qui fut baptisé par l'apôtre Philippe (Actes 8:26-40). Isolés du reste du monde, dans l'une des régions les plus pauvres d'Afrique, les chrétiens éthiopiens sont devenus une Église florissante, entourée d'une multitude de religions animistes traditionnelles. Ils constituent l'une des plus anciennes Églises de la chrétienté. Et un souvenir particulier me frappe comme un coup de massue : ils se sont séparés de l'Église en 431, après le concile de Chalcédoine, car ils rejetaient la doctrine de ce concile sur les deux natures du Christ. Ils sont considérés comme monophysites ou miaphysites, car ils affirment qu'il n'y a qu'une seule nature en Christ...

« Et ici, personne ne veut d'eux ! » J'entends à nouveau les paroles du père Michon : « Personne ne veut d'eux parce qu'ils sont hérétiques, parce qu'ils sont pauvres (parce qu'ils sont noirs ?), parce qu'ils occupent de l'espace dans une ville où l'on se bat à mort pour chaque centimètre carré. Leur accès au Saint-Sépulcre est très limité, et il y a eu des disputes au sujet de la propriété du monastère. Nous allons donc entrer et un moine va nous accueillir et nous donner sa bénédiction. »



Nous entrons en silence dans la petite chapelle, où un vieux moine nous attend. Il ne pourrait pas être plus pauvre ! Son habit est en lambeaux. Il allume des cierges et prend un livre sur l'ambon, un livre unique, différent : lorsqu'il l'ouvre, il a la forme d'une croix, et le moine lit d'une voix posée et émue. Le père Michon nous explique qu'il a lu le passage de Philippe et de l'eunuque, le texte fondateur, la racine même de sa foi, de son

Église. À la fin, il lève le livre et nous donne une bénédiction avec le livre/croix, lentement, posément.

Une religieuse est également entrée dans la chapelle, une vieille femme en haillons, au regard qui se veut doux, mais qui reflète une souffrance séculaire : rejetés, persécutés, accusés d'hérésie, elle semble surprise de voir un groupe aussi nombreux. Sans savoir pourquoi, nos regards se croisent : la théologie, les définitions dogmatiques nous séparent, mais la même recherche de Dieu en Christ nous unit.

Le père Michon s'adresse à nouveau à nous : « Si vous voulez faire l'aumône, c'est ici qu'il faut la faire... Ils en ont vraiment besoin. Mais surtout, ils ont besoin que quelqu'un leur dise qu'ils sont acceptés, aimés malgré les différences doctrinales. C'est l'occasion pour nous de leur donner un peu de l'amour que nous avons reçu tant de fois ! »

Je mets quelques billets dans le panier... aujourd'hui, je regrette tellement de ne pas avoir donné plus ! J'aurais peut-être dû m'approcher de cette vieille femme si aimée de Dieu et si rejetée par les hommes. Une sorte de timidité, de peur m'en a empêché : je ne parle pas sa langue, je ne connais pas les gestes s appropriés, je ne saurais pas quoi lui dire. Aujourd'hui, je comprends qu'il faut surmonter ces obstacles, même si nous nous trompons. Il me reste la (grande) consolation de savoir que notre Père céleste nous regarde tous avec le même amour...





Donnez-moi un autre quart, s'il vous plaît!

MEXICO, DECEMBRE 1997

Paroisse de la Purísima de Ticomán

Cet après-midi, je suis de garde au bureau paroissial et, comme tous les jours, le téléphone n'arrête pas de sonner. Parfois pour un rapport, une question, noter une messe, un travail de bureau ordinaire...

Et puis il y a les autres appels : le malade grave, l'accident, les funérariums dans l'État de Mexico... Lorsque j'ai travaillé au service SANE (service d'aide spirituelle nocturne) de l'archidiocèse de Mexico, j'ai découvert que derrière chaque porte, dans chaque maison, se cache souvent une tragédie, une souffrance, une absence... Et nous, pauvres prêtres, essayons de faire quelque chose, et cet après-midi ne fait pas exception.

« S'il vous plaît, mon père, venez voir mon mari, il est très grave, je crois que... »



Peu après, une dame vient me chercher et nous partons ensemble à pied dans les rues de Ticomán. Je porte mon petit étui noir sous le bras : une petite croix, une minuscule étoile, le Saint-Sacrement, Jésus parcourt avec moi les rues de cet enfer qu'est la grande ville...

Au fond d'une ruelle, entre des pièces en parois de plâtre et en carton, nous arrivons enfin à la chambre du malade. Je suis frappé par la propreté de la pièce, avec des draps propres sur le lit, de petits rideaux aux fenêtres, des images au mur : cette pièce sent bon le foyer.

Don Ramón est déjà alité, le torse et le visage gonflés, les cheveux en bataille mais propres : on voit qu'il a été bien soigné. Nous commençons à parler.

- Écoutez, mon père, je ne vais pas me confesser, mais je voudrais vous dire que quand j'étais jeune, j'étais très négligent... »

Ramón se met à tousser de manière incontrôlable, son visage devient rouge, il ne peut plus parler. On voit qu'il est très faible (Oui, mon père, le docteur est déjà venu, mais il dit...)

D'un geste rapide mais respectueux, je touche son front, je me penche vers lui : « Je t'absous de tous tes péchés au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... »



- Son état est grave, n'est-ce pas, mon père ?
- Je ne saurais vous le dire, madame, nous allons le laisser se reposer, je repasserai dans un moment, mais avant de partir, parlez-moi un peu de lui.
- Que puis-je vous dire, mon père, vous l'avez vu, vous avez vu comment il est, et il ne boit plus, mon père, il a arrêté de boire il y a 20 ans, quand...

La pauvre dame se met à pleurer. Les souvenirs l'envahissent comme un raz-de-marée gigantesque, je sens qu'elle a porté un poids énorme pendant des années.

- Eh bien, écoutez, mon père, laissez-moi vous raconter, c'était quand nous vivions « de l'autre côté » (une expression mexicaine pour parler des États-Unis), quand nous étions clandestins, et il travaillait comme tous ses amis dans le bâtiment, là-bas à *Califas* (La Californie), et nous n'avions pas d'argent, mon père, et le peu d'argent que nous avions, il le buvait, il le dépensait en alcool, avec ses copains, parfois il ne donnait rien, je ne savais pas quoi faire, parce qu'en vérité, mon père, je l'aime beaucoup, ce n'est pas une mauvaise personne, c'étaient ses amis, il était bon, mais ses mauvais amis l'entraînaient, et puis un jour...

Un jour, il est rentré à la maison, au petit matin, complètement ivre, avec un pack de six bières à la main, et ma fille était tombée malade, elle était en train de mourir, mon père, je ne savais pas quoi faire, et je suis sortie de la maison en courant, avec ma petite fille dans les bras, et je l'ai trouvé, là, ivre, dans la rue, et je lui ai crié : « Elle est en train de mourir, ma petite fille est en train de mourir, elle est en train de mourir, ma petite fille est en train de mourir ! »

Et mon mari m'a juste regardée, le regard perdu, bavant et disant des idioties, et il m'a vue pleurer, et il a vu ma petite fille, notre petite fille, et il a regardé le pack de six bières qu'il avait, et à ce moment-là, tout a changé, il a attrapé les bières, les a jetées par terre, où elles se sont toutes cassées, et il a sorti son portefeuille, m'a donné les quelques dollars qu'il avait sur lui et m'a dit : « Emmène-la, emmène-la vite à l'hôpital, je te rejoindrai là-bas, pars vite, prends un taxi ! »

- À l'hôpital ? Mais nous n'avons pas d'argent, et les services d'immigration sont toujours dans les parages. S'ils nous attrapent, ils nous expulseront...

- Pars, j'arrive tout de suite !

Et puis j'ai appris que, complètement ivre et sans avoir dormi, il est allé travailler et a dit à son patron : « Je sais que je ne vais pas bien, mais j'ai besoin de travailler, donnez-moi un quart », et le patron le lui a donné. À la fin des 8 heures, il a dit au patron :



« Payez-moi tout de suite », et le *gringo* sympa l'a payé tout de suite, puis mon vieux lui a dit : « Donne-moi un autre quart ! »

- Non, comment ça, tu ne vas pas pouvoir...

- Donnez-moi un autre quart, je peux le faire, je vous le promets, s'il vous plaît, donnez-moi un autre quart !

Et le patron lui en a donné un, et quand les 8 heures ont été terminées, il a dit : « Payez-moi, patron, payez-moi tout de suite, je reviens tout de suite. »

Le patron l'a payé, comme ça, sans poser de questions, et mon vieux est venu à l'hôpital, a payé ce qu'il pouvait, il est allé dormir un peu, puis est retourné au travail, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la petite aille mieux. À l'hôpital, ils lui ont donné une perfusion, j'étais morte de peur, mon père, mais grâce à Dieu, la petite s'est rétablie. et maintenant elle est grande, elle s'est mariée, et puis nous sommes revenus ici, mon père, et mon vieux a travaillé ici dans le quartier, mais il était trop tard, papa, l'alcool ne pardonne pas, et il avait déjà le foie abîmé, il était très malade, et c'est pour ça qu'il nous quitte, et qu'est-ce que je vais faire sans lui, mon père...

Les funérailles ont eu lieu deux jours plus tard. J'ai rencontré la fille, la petite malade, celle du miracle, et les deux petits-enfants, et nous avons enterré Don Ramón là-bas à Ticomán, au cimetière de La Asunción, et chaque fois que je vais à la messe, je le vois là-bas, et tous les autres, les bons et les moins bons, ceux qui ont réussi, ceux qui ont échoué, ceux qui ont aimé et ceux qui ont haï, là-bas au cimetière, avec Don Ramón, il y en a tant d'autres, nous sommes tous ensemble, de cette manière mystérieuse et divine d'être à la fois saints et pécheurs, d'être l'Église, d'être le corps du Christ.





Tu pars déjà ?

CPP : UNE RETRAITE DE PLUS...

En 40 ans de sacerdoce, combien de retraites de jeunes ais-je dirigé? 50 ? 100 ? Entre Kerygma, Maranatha, Shadday, Saddai, dans la Zone des Volcans, Tepojaco, Zacatecas... Je ne m'en souviens plus ! Chaque *journée de vie chrétienne* était unique, incroyable, stimulante, des moments de grâce, de travail, d'échecs aussi, chaque jeune homme, chaque jeune femme, mille moments qui ont marqué des vies, dans de nombreux cas pour toujours.

Il m'est impossible de me souvenir de toutes, mais dans ce tourbillon de rencontres, de discussions, de confessions, d'Eucharisties, je les garde encore dans mon cœur, pour ce que nous avons fait et pour ce que nous aurions pu faire. Je me souviens d'une en particulier, la Journée de Vie Chrétienne de Kerygma n° 117...



« Bonjour à tous, je m'appelle Joaquín, j'étudie à l'École nationale des sciences biologiques, je suis athée, je crois au marxisme et au matérialisme dialectique et je suis seulement venu pour voir ce que vous, les chrétiens, croyez ».

Au début de la retraite, chaque personne se présente, dit son nom, de quelle école il vient, etc. Un peu pour briser la glace. Mais cette intervention nous prend par surprise. C'est comme un seau d'eau froide qui nous tombe dessus. Au moins, c'est sincère ! Les jeunes de l'équipe se regardent les uns les autres : qui a invité ce type ? Ça va sûrement être un défi.

Mais la retraite est toujours un moment de grâce, Dieu intervient avec toute sa puissance, et dès la première discussion, il est évident que Joaquín est déjà en train de « craquer ». Comme tant de jeunes aujourd'hui, il n'a reçu qu'une formation catholique minimale, celle du catéchisme de première communion, et comme beaucoup, il vit dans un environnement religieux strict et dépassé. Il n'a jamais eu cette rencontre « les yeux ouverts et le cœur battant avec le Christ ressuscité », selon les mots de Saint Jean-Paul II.

Et il souffre. La retraite est devenue pour lui une torture, un questionnement constant. Il ne dit rien, mais son visage, son attitude, son langage corporel en disent long. Il s'est replié sur

lui-même, il ne veut parler à personne, il ne participe pas, son visage montre une immense tristesse.

L'équipe ne sait que faire. « Allons-y tous ensemble ! » Je ne pense pas que ce soit une bonne idée : « Écoutez les gars, vous connaissez les critères, le coordinateur de votre groupe peut lui parler, puis le coordinateur de la retraite, et enfin moi, en tant que conseiller sacerdotal. Mais nous devons respecter son rythme, son processus, son passé... »

Et il ne craque pas. Joaquín ne dit rien pendant toute la retraite, quand je l'invite à parler, il me dit seulement que tout va bien, que c'est très intéressant, mais qu'il n'est jamais allé au catéchisme, qu'il n'a pas fait sa première communion et qu'il n'a pas changé d'avis.

Et la retraite se termine. Comme tant d'autres, la clôture au CPP est une fête, où les parents et les amis sont venus accueillir les jeunes et l'équipe, et où tout le monde donne son témoignage, entre applaudissements, rires et chants. Tout le monde, sauf Joaquín.

Joaquín n'est pas non plus venu, lors de la dernière liturgie de la journée, recevoir sa croix. Chaque jeune reçoit une croix, accompagnée d'une bénédiction spéciale : « Souviens-toi que tu es un homme (une femme), un chrétien (une chrétienne), un saint (une sainte) et un apôtre ». Ils la reçoivent à genoux, des mains du prêtre, en signe d'humilité, de gratitude, comme un envoi à la mission qu'ils doivent désormais vivre. Tous, sauf Joaquín.

La dernière messe est terminée, et nous commençons à nous dire au revoir : « À samedi prochain, ne manquez pas, votre groupe et votre communauté vous attendent ici au cpp ! »

C'est toujours un moment triste, mais plein de confiance, confiants que oui, ils viendront samedi prochain, nous nous reverrons. Chacun rassemble ses affaires, et parmi les jeunes qui partent déjà, j'aperçois Joaquín qui a pris son sac à dos et commence à s'en aller. Il n'a pas dit au revoir, il n'a parlé à personne, il a simplement pris ses affaires et s'en va...

« Donne-moi une croix ! »

- Comment ?

« Donne-moi une croix, je te dis, une de celles des retraites », dis-je à Gustavo, le coordinateur de la retraite.

- Mais pourquoi...

- Donne-moi une croix ! Ne sois pas têtue, mec ! Fais-moi confiance !

Je n'ai que la mienne, celle que tu viens de me donner !

Ah bon sang !

- Bon, d'accord, tiens, je te la donne, tu sais ce que tu fais !

Et, la croix à la main, je barre le passage à Joaquín qui s'apprêtait à partir.

- Qu'est-ce qui se passe, Joaquín ? Tu pars déjà ?

- Eh bien oui, père, euh... Merci pour tout...

- Et tu pars comme ça, sans dire au revoir ?

- Non, bien sûr, euh... À plus tard, père.



Et il me tend la main. Je la prends à deux mains et, avant qu'il n'ait le temps de réagir, je place sa croix de pèlerin dans le creux de sa main.

Il sursaute comme si un serpent l'avait mordu. Il regarde la croix comme si elle le brûlait, puis me regarde, stupéfait.

- Non, père, je n'y crois pas, je ne peux pas...

- Cela n'a pas d'importance, Joaquín, c'est ta croix, tu l'as méritée, c'est ta croix de la retraite, c'est la même que celle de nous tous, nous portons tous une croix, ce n'est pas une médaille ou une récompense, c'est la croix du Christ, c'est la croix que le Christ lui-même veut te confier, comme je vous l'ai dit : porte ta croix et elle te portera !

Je pense qu'il ne s'y attendait pas ! Non pas qu'il se soit senti rejeté, loin de là, mais il avait déjà décidé qu'il n'était pas à sa place, que ce n'était pas pour lui, et soudain, sans s'y attendre, voilà sa croix, sa croix de la retraite.

Je le laisse seul. Nous avons fait ce que nous pensions pouvoir faire. Joaquín a droit à son espace, à son temps, à sa conscience, à sa propre vie.

Le samedi suivant, Joaquín est revenu. Et il est resté pendant de nombreuses années : Journées, missions, travail dans la communauté de son école... Il a fait sa première communion quelques mois plus tard, il a appris à devenir un homme, un chrétien, un saint et un apôtre. Nous sommes plus que des amis...





Vous ne voulez pas venir dîner, mon père ?

UNE FAMILLE MEXICAINE À BROOKLYN

Brooklyn, New York, mai 1998

Je travaille depuis six mois dans la paroisse mariste de Brooklyn, à New York. Bien que je sois responsable de la communauté haïtienne (je m'efforce d'apprendre un peu le créole), c'est une paroisse multiculturelle, avec des catholiques provenant de 27 pays différents, donc les rencontres avec les « Latinos » sont fréquentes. C'est une paroisse très vivante, mais aussi une communauté très défavorisée, avec des taux de violence et de toxicomanie très élevés. Chaque jour est une nouvelle aventure.

Je ne me souviens pas exactement comment je les ai rencontrés, mais apparemment, cette famille a appris qu'il y avait ici un père mexicain et est venue me rendre visite. Je les reçois au bureau paroissial et nous discutons longuement. Ils viennent de Michoacán et...

- Pourquoi ne venez-vous pas dîner ce soir, mon père ? Nous vous raconterons toute notre histoire !

- J'en serais ravi. Ma mère est également en visite, puis-je... ?

- Bien sûr, mon père, venez tous les deux, aujourd'hui à 19 heures.

Ma mère est venue passer quelques jours, en théorie pour découvrir New York, mais je pense qu'elle veut surtout savoir où je suis, si je vais bien, comment les gens me traitent ! Elle accepte donc volontiers de dîner avec nos compatriotes.



J'ai un peu de mal à trouver l'appartement dans cet immense complexe immobilier, on dirait que nous sommes dans une autre Amérique ! Le bâtiment est immense et comporte plusieurs entrées, mais nous finissons par le trouver. Ils nous accueillent avec beaucoup de joie, ils ont préparé un dîner composé de petits plats mexicains, mais le plus merveilleux, c'est leur histoire.

- Eh bien oui, mon père, nous sommes arrivés il y a à peine deux mois, et nous essayons de survivre, mon mari a déjà trouvé du travail dans le secteur de l'assainissement, et moi je reste

ici à la maison avec le bébé, et mon oncle, mes trois neveux et une autre famille vivent également ici et partagent l'appartement avec nous.



Waouh ! Au total, 12 personnes vivent entassées dans un appartement de trois pièces. Même si le désordre règne, on voit qu'ils essaient de le garder propre. L'oncle passe nous saluer et repart rapidement. Les autres personnes ne se montrent pas, ils nous ont laissé la salle à manger.

- Mais dites-moi, madame, que faites-vous si loin de votre terre natale ?

- Oh, mon père, c'est que là-bas, dans le village, on ne pouvait plus vivre, il n'y a pas de travail, c'est très dur, et puis les narcotrafiquants sont arrivés, et il y a beaucoup de violence, alors nous y avons longuement réfléchi, mais avec un oncle ici, nous avons pensé que ce serait plus facile, alors nous avons tout vendu, la ferme, les animaux, tout, tout, et puis nous avons trouvé une personne qui a dit qu'elle pouvait nous aider..

- Un passeur, c'est ça ?

- Oui, mon père, et nous lui avons donné 5 000 dollars, tout ce que nous avons, et ils nous ont emmenés en camion jusqu'à la frontière, à Tijuana, en dehors de la ville, et nous avons attendu là plusieurs jours, puis cet homme est venu et nous a dit : « Aujourd'hui, nous allons essayer de passer, alors prenez vos affaires et montez dans les camionnettes. Il faisait nuit quand nous sommes arrivés en plein désert, et ils nous ont dit : « Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et donnez-moi la petite fille, je vous la rendrai de l'autre côté. » Vous ne pouvez pas imaginer ce que j'ai ressenti, mon père, mais il n'y avait plus rien à faire, nous avions déjà payé, il fallait donc y aller. Ils nous ont mis en rang et nous ont dit de nous accrocher à la corde. Il y avait une corde par terre, nous l'avons prise, et la corde était attachée à un âne sur lequel était monté un homme. Ils nous ont dit : « Accrochez-vous bien à la corde et ne faites pas de bruit. Tant que l'âne tire sur la corde, continuez à marcher. mais si vous sentez que la corde se détend, cela signifie que la police des frontières est dans les parages, et que j'ai coupé la corde, alors courez vous cacher jusqu'à ce que je vous prévienne.



Et puis, à la troisième tentative, nous avons réussi. Ce n'est qu'à la troisième nuit que nous avons enfin pu passer. En arrivant à la route, il y avait d'autres camionnettes qui nous attendaient. Montez tous, et enfilez les vêtements que nous vous avons indiqués, vos plus beaux habits, et nous sommes partis comme ça, mon père, et nous sommes arrivés à l'aéroport de Los Angeles, où tout était déjà prêt, et nous avons embarqué dans l'avion sans aucun problème. Le vol a duré plusieurs heures, et quand nous sommes arrivés ici à New York, il faisait nuit. Dieu merci, on m'a rendu mon bébé avant de prendre l'avion, j'étais



morte d'inquiétude, mais grâce à Dieu, tout s'est bien passé. Quand nous sommes arrivés à l'aéroport, ils nous ont fait monter dans un autre minibus, et le chauffeur nous a demandé de lui donner une adresse. Nous lui avons donné l'adresse de mon oncle, et nous y sommes allés, morts de peur et de froid, car l'hiver approchait, et soudain, le minibus s'est arrêté, et le monsieur nous a dit

: « L'adresse que vous m'avez donnée est à deux rues d'ici, tournez à gauche et marchez trois rues, mais je vous préviens, quand vous descendrez, ne vous retournez pas, ne dites rien, ne dites pas au revoir, si vous essayez de me parler ou de demander quelque chose, nous savons où vous habitez, et cela pourrait être très grave, vous pourriez avoir des ennuis, alors soyez très prudents et ne parlez à personne. »

Imaginez comment nous nous sentions, j'avais envie de mourir, mon mari me serrait dans ses bras, et enfin nous sommes arrivés, et mon oncle était là, il m'a regardé comme s'il avait vu un fantôme, je pense qu'il n'avait jamais pensé que nous arriverions, mais il nous a laissés entrer, il nous a accueillis, et le lendemain, un compatriote est arrivé, il s'appelait... , il a dit qu'il faisait partie des *Caballeros Aztecas*, apparemment ce sont des compatriotes qui s'entraident, et que tout allait bien se passer, et le jour même, mon père a commencé à travailler là-bas dans le *sanitation*, dans les ordures, c'est vrai que c'est sale, mais ça nous permet de vivre, et j'ai beaucoup confiance en Dieu, et Dieu décidera... Vous voulez un autre café, mon père ?

Ma mère et moi sommes rentrés en silence. Pendant un moment, elle m'a regardé avec un mélange de tristesse et de crainte, comme pour dire : « Dans quoi t'es-tu embarqué, mon fils, pourquoi es-tu venu à New York ? », mais son expression a rapidement changé et elle m'a dit avec un sourire : « Tu as bien fait de venir »... Non, maman, *nous* avons bien fait de venir, d'une certaine manière, tout cela a un sens.

Ils sont des millions... Nos compatriotes, nos frères qui vivent dans l'ombre, se cachant de la police des frontières, de l'ICE, exploités, effrayés, et qui ne lâchent pas... Moi aussi, je suis arrivé aux États-Unis... En avion... Avec un visa... Avec un emploi... Avec de l'argent, une assurance et des vacances... ce n'est pas pareil. J'ai travaillé pendant un certain temps dans les champs avec des migrants, dans les champs de betteraves en Idaho, puis dans l'État de Washington. Pendant quelques mois, j'ai partagé leur vie, leurs peurs, leur foi. Mais ce n'est pas pareil...





Nous voulons danser en votre honneur, petit père

LA DANSE DES NEGRITOS

Semaine Sainte 1994

Pour cette Semaine Sainte, je retourne une deuxième fois à la paroisse de Tepezintla, dans la Sierra Norte de Puebla. Cette fois-ci, je suis accompagné d'un groupe nombreux de jeunes de *Jornadas de Vida Cristiana* (Journées de vie chrétienne), un mouvement de retraites pour jeunes, qui ont déjà fait leur première rencontre avec le Christ lors de ces merveilleuses retraites inventées par les frères Maristes, et qui cherchent maintenant à approfondir leur foi en Dieu et leur engagement envers leurs frères, en particulier les plus éloignés, comme c'est le cas de ces communautés indigènes.

Chaque jour a été plein de surprises, mais cette fois-ci, quelque chose d'inattendu m'attend, si l'on peut dire !

Cela fait cinq jours que nous parcourons les différentes communautés de la paroisse, rendant visite aux malades, donnant des cours de catéchisme, célébrant la messe. Les jeunes ont même participé à un « tequio », c'est-à-dire un travail communautaire auquel tous les hommes participent lorsqu'il faut réparer une route ou peindre une école. À vrai dire, après cinq jours, je suis assez fatigué, et cet après-midi, je suis content que la journée touche à sa fin pour pouvoir me reposer un peu. Il semble qu'il n'y ait pas beaucoup d'activités demain non plus, je me propose donc de me reposer avant le week-end.

Heureusement, Dieu en a décidé autrement...

- Père, il y a des messieurs qui veulent te parler...

- Allons les voir...

- Eh bien, voyez-vous, mon père, nous sommes de la communauté d'Omitlán, et nous avons appris que vous et vos jeunes étiez dans les parages, alors nous voulions voir, mon père, s'il serait possible, demain, qui est la fête de notre saint patron, saint Barthélemy (24 août), que vous nous accompagniez au village, je ne sais pas si c'est possible...

Je cherche un moyen de lui dire non ! Encore une marche demain ! Et son village est à plus de trois heures de route, c'est le plus éloigné de la paroisse, l'un des rares villages totonacas



qui existent ici. Je commence à lui expliquer que je suis très reconnaissant de l'invitation, que c'est un honneur pour moi, etc., quand une main me touche l'épaule et que Luisa, l'une des missionnaires, me dit à l'oreille : « Tu ne peux pas refuser ! »

Bon, je me dis, je ne suis pas un super-athlète, j'ai vraiment besoin de repos demain, je ne vois pas comment...

-- C'est vrai, mon père, ce que je veux vous dire, c'est que nous sommes le groupe de danseurs, nous sommes le groupe des *Negritos*, et maintenant nous avons pu nous réunir, et demain nous aimerions danser en votre honneur...

Wow ! C'est en mon honneur ! Je ne m'attendais pas à ça ! Il est évident qu'ils ne me connaissent pas !

Luisa me parle à nouveau à l'oreille, on m'a déjà expliqué, bien sûr que ce n'est pas en ton honneur, ne sois pas bête ! Et ils ne te connaissent même pas (tu vois ? Je te l'avais dit !), en réalité, ce qu'ils te demandent, c'est que toi, en tant que prêtre, tu les honores de ta présence, alors allons-y tous !



Eh oui ! S'ils me mettent tous la pression, comment pourrais-je refuser ?!?! J'accepte donc avec plaisir, même si quelque chose en moi me dit que puisque c'est vraiment important... tant pis pour la fatigue !

Alors, oubliez votre jour de repos ! À 8 heures du matin, nous sommes déjà en route (le petit-déjeuner était hautement symbolique) et, au cri de « aucune colline ne m'arrête ! », nous partons tous pour Omitlán !

Nous arrivons au village vers 11 heures du matin et, bien sûr, il n'y a personne ! Il faut attendre. Peu à peu, quelques personnes s'approchent, les missionnaires en profitent pour jouer avec les enfants, et enfin mon hôte apparaît.

- Venez, mon père, asseyez-vous, mon père, vous voulez un café ?

D'accord... Ici, dans la sierra, les choses ont leur propre rythme, le temps passe à une autre cadence, alors nous nous asseyons, nous prenons un café, nous papotons avec les gens, j'en profite pour pratiquer un peu le nahuatl... Oups ! Ici, ce sont des Totonacos !

Les danseurs arrivent à leur tour. Ils sont une douzaine, avec leurs costumes noirs, leurs miroirs, leurs bandanas, nous nous saluons aimablement, et je ressens à la fois une proximité et une distance. Je me demande même pourquoi je suis là, mais je vais bientôt comprendre.

Ils ont sorti des bancs de l'église et ont bien sûr apporté une chaise spéciale pour moi. Deux musiciens sont également arrivés, et le groupe se prépare.



Je ne me souviens pas des danses. Je ne me souviens pas des visages de mes frères et sœurs, le temps les a effacés. Mais je me souviens de la musique, je me souviens de leur envie de célébrer la présence du père et des

missionnaires, qui est comme une visite de *Totatzin Dieu* lui-même, je me souviens de leurs gestes et de leurs voix qui sont l'écho des voix anciennes, de leurs ancêtres, de leurs traditions. Je me souviens de leur présence, de la présence des danseurs qui nous emmènent dans leur monde mystérieux, de la présence des jeunes missionnaires qui écoutent et admirent en silence, conscients d'être face à quelque chose qui nous dépasse tous.

Ils dansent en mon honneur... Mais pas en l'honneur de François, ils dansent en l'honneur du prêtre qui est venu avec ses « saints missionnaires » pour être avec eux, pour célébrer la Semaine Sainte, en l'honneur du Christ et de Marie qui viennent voir leurs enfants...

Ils dansent en mon honneur... Pas exactement. Ils dansent parce que quelqu'un est venu les voir, être avec eux, partager avec eux...

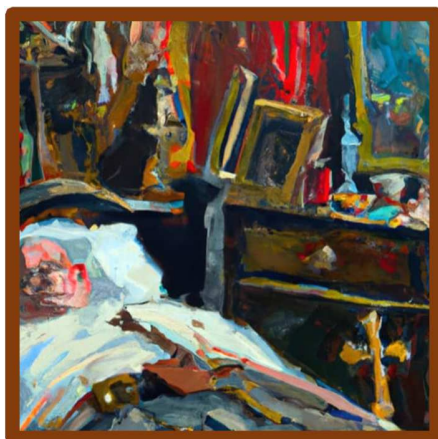
Ils dansent en mon honneur... Ils dansent plutôt en l'honneur de la Vie, qui est fragile, chargée de faim, de fatigue, d'exploitation, mais aussi chargée de foi, d'espoir, de Présence.

Ils dansent en mon honneur... C'est plutôt moi qui écoute en leur honneur. J'ai envie de me lever, d'embrasser ces danseurs, de leur dire mon affection et mon admiration, mais me lever signifierait mettre fin à la danse, alors j'ai intuitivement compris que mon rôle à ce moment-là est d'écouter, d'accepter qu'ils dansent en mon honneur, car c'est ma façon aujourd'hui de les honorer, par ma présence. Aujourd'hui, c'est à moi de recevoir... Demain...

- Père, pouvez-vous dire aux gens qui nous soutiennent que c'est pour tout le monde, pour le peuple, pour que nos traditions ne se perdent pas...

Je commence à comprendre tant de choses...





Tout finira à la poubelle... Peut-être pas tout...

« LE PERE ARNULFO EST MORT... »

Ce matin, j'ai reçu un appel de la maison de retraite où il vivait depuis sept ans, avec peu de visites. Ils ont déjà contacté les pompes funèbres et ceux-ci s'occupent de tout. Nous devons seulement aller « nettoyer la chambre »...

- Tu m'accompagnes ?

J'accepte à contrecœur d'accompagner le père supérieur. Nous nous rendons à la maison de retraite avec de grands sacs en plastique « pour tout mettre ». Je parcours du regard la petite chambre, les objets familiers qui ont accompagné le père. « Toute ma vie est ici », m'a dit un jour le père : la photo de ses parents, son livre préféré, sa croix de profession, les souvenirs d'Océanie et d'Afrique où il a été missionnaire, son calice... Des dizaines d'objets, de souvenirs, de livres et d'images qui l'ont fidèlement accompagné jusqu'à la fin. Et aujourd'hui, tout va à la poubelle...

Je caresse chaque objet avant de le mettre dans le sac. Ils sont sacrés, car les objets nous accompagnent pendant un certain temps, ils sont nos amis, nos compagnons. Ils nous parlent d'un temps passé, d'une époque meilleure. Ils nous rappellent des amis, des êtres chers qui se sont éloignés, qui ne sont plus là. Ce sont des amis fidèles, affectueux, qui crient en silence et savent écouter, qui conjurent des présences déjà oubliées qui ne reviendront jamais. Un jour, leur mission prend fin, ils ont fidèlement rempli cette mission qui consistait à nous donner des repères, à nous situer, à nous rappeler nos êtres chers, les moments heureux... Ils rendent le passé présent. Ils rendent les absents présents...



« Les déménagements sont ce qu'il y a de pire. » Cette phrase me frappe comme un coup de massue, me rappelant toutes les fois où je suis parti, où j'ai quitté des lieux et des amis, où j'ai oublié et où j'ai été oublié...

Une autre réalité m'envahit : un jour, un autre appel arrivera : « Le père François est mort », et moi aussi je partirai, et tous ces objets si chers — la photo de mes parents, mon exemplaire

du «Petit Prince » acheté à Paris, le calice offert par mes parents, Chin Chin, le petit panda en peluche qui m'a accompagné à Rome et en Irlande —, tout finira à la poubelle.

Peut-être pas tout...

Peut-être que le père Arnulfo a emporté le plus important...

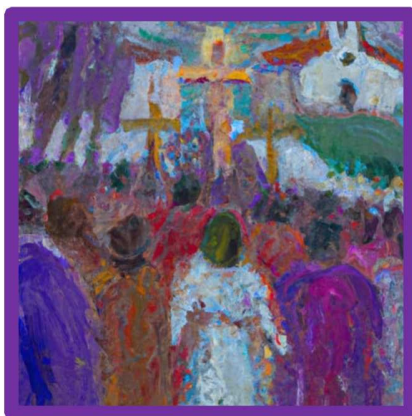


Peut-être, d'une manière un peu contradictoire, n'emportons-nous que ce que nous laissons : une bénédiction, une messe, un sourire, une amitié, un amour. Jésus lui-même nous a mis en garde contre l'attachement aux biens matériels. Mais je ne suis pas attaché à ces objets. Je suis attaché à ce qu'ils représentent, à ce qu'ils « re-présentent », c'est-à-dire qu'ils rendent à nouveau présent : mes parents, ma famille, mes proches. Le père Arnulfo n'a pas emporté ses livres, ni ses vêtements, ni le calice de son autel. Sa vie ne se mesurera pas à l'aune des choses qu'il a laissées, mais à celle de ce qu'il a emportées : sa foi, son amour, son service. Il a surtout emporté ce qu'il a accompli dans le silence de sa vie spirituelle, loin des applaudissements et des louanges. Il a emporté ce que seul le Père céleste voit en secret, des trésors qui ne rouillent pas et ne se détériorent pas, ceux qui transcendent le temps et l'espace.

Je suis assis devant mon bureau, seul dans ma chambre... Je vois mon livre, mon calice, Chin Chin... Des objets, oui, matériels, oui, mais pas seulement... Bien plus que cela... Mon chien Newton s'approche de moi, comme s'il sentait ma tristesse... Un jour, lui aussi s'en ira...

J'espère que d'une certaine manière, nous nous retrouverons dans le Royaume des Cieux, où Dieu sera tout en tous, où rien ne nous manquera...





« *C'était à cause des visages...* »

LA RENCONTRE

La Jornada México, Semaine Sainte 1987



C'est lors d'une retraite de Pâques avec les jeunes de la paroisse universitaire que j'ai entendu parler pour la première fois de la *rencontre* entre le Christ ressuscité et sa mère la Sainte Vierge Marie. Le père Pedro Herrasti, directeur du CPP, dirigeait la prière du dimanche matin de Pâques et nous a demandé :

Quelle a été la première chose que le Christ a faite après sa résurrection ?

Pour moi, jeune prêtre, encore imprégné des cours du séminaire, la réponse est claire et vient de l'Évangile : il est apparu à Marie-Madeleine et aux autres femmes, puis aux apôtres pour les envoyer en mission.

Eh bien non, nous dit Pedro, Jésus, en bon fils de famille, et pour nous donner l'exemple, est d'abord allé voir la Sainte Vierge, sa mère, pour la consoler et lui montrer qu'il était ressuscité : « Tout est bon, maman, nous avons gagné ! »

C'est-à-dire...

Je ne sais pas trop quoi dire, ni même si je dois dire quelque chose, mais plus tard, j'ose dire : « Euh... mais cela ne figure pas dans les évangiles ».

Non, dit Pedro, mais nous avons le fameux argument de convenance : il convenait que Jésus aille voir sa mère parce qu'il est un bon fils et, comme tout bon fils, il voulait la consoler pour qu'elle ne soit plus triste.

C'est-à-dire... « convenait » ??? À qui cela convenait-il ???

Une fois de plus, je ne sais pas quoi dire, mais je ne pense pas qu'une retraite de Pâques soit le lieu approprié pour une discussion théologique. Même si j'ai cette discussion théologique avec moi-même : cela ne vient pas des Évangiles, donc ce n'est pas important pour la vérité

de l'Évangile, pour la Foi, c'est seulement une tradition - faire du Jésus ressuscité un bon fils de famille et que cela prime sur le fait d'être le Sauveur du monde et d'annoncer la résurrection à toute créature me semble être une réduction, un appauvrissement du message évangélique. De plus, je me demande intérieurement : qu'y gagne-t-on ? On enlève la priorité à la mission, à l'annonce du salut, parce que la famille passe avant tout ? La mère passe-t-elle avant tout ? Je ne veux pas que ma mère soit triste ? Ne suis-je pas censé quitter mon père et ma mère pour suivre Jésus ? Autrement dit... est-il plus important d'être un bon fils à Maman, de préférence soumis et obéissant à ses parents, que d'être un messager de l'Évangile ?

Et je suis resté bloqué là-dessus.

Il a fallu attendre près de 40 ans...

León, Espagne, Semaine Sainte 2024



Cette année, je suis venu passer la Semaine Sainte avec les pères Maristes de León, en Espagne. Mon confrère Ramón Fernández et les autres pères m'accueillent chaleureusement, et nous avons convenu que cette Semaine Sainte, j'accompagnerai Ramón pour célébrer les messes dans les villages de La Milla del Páramo, San Martín del Camino et Celadilla del Páramo, dans le diocèse de León. Le programme sera chargé, car il y a des messes à 10, 11 heures et midi, en plus des autres cérémonies propres à la Semaine Sainte.

J'aurai également l'occasion de voir à León les processions des confréries et des fraternités dans les rues de León, dont j'ai tant entendu parler et qui sont une merveilleuse manifestation de foi, de tradition et de communauté. Toute la ville y participe d'une manière ou d'une autre. Mais c'est un autre sujet...



Dimanche des Rameaux : Ramón et moi partons en voiture assez tôt pour arriver à la première messe. Il y a trois petits villages, à environ une heure de León, avec 10 minutes entre chaque village, donc les messes sont célébrées rapidement et nous partons en vitesse pour la messe suivante. Cela me rappelle avec joie mes années à la paroisse de Ticomán, où j'avais une moto pour aller plus vite !



Les gens nous accueillent très chaleureusement, ils sont heureux de revoir Ramona et de rencontrer un père mexicain, « homme cheval ! »

Je suis heureux d'être ici.

La semaine passe très bien et le dimanche de Pâques arrive enfin. Nous partons tôt, la matinée est assez froide, et nous arrivons à temps pour la messe de 10 heures à La Milla del Páramo.

Mais une surprise nous y attend.

- Mon père, regardez, avant la messe, nous devons faire la Rencontre.

- La rencontre ? Qu'est-ce que c'est que cette rencontre ?

- Mais enfin, mon père, c'est tout simplement la rencontre entre notre Seigneur et la très sainte Vierge après la résurrection !

Ce n'est pas possible ! Vous faites ça ici aussi ? Mais ce n'est pas dans l'Évangile ! (Je n'ai fait que le penser, je ne l'ai pas dit !)

- Mais enfin, nous n'aurons pas le temps, nous devons partir rapidement pour l'autre messe.

- Mais père, nous avons toujours fait ainsi, et les gens sont venus, ils ont déjà préparé les statues.

En effet, à l'intérieur de l'église, les femmes préparent les statues : le Christ ressuscité vêtu de blanc, la Vierge encore en deuil, mais elles ont préparé ses vêtements de fête. Plusieurs hommes sont également présents, aidant à tout.



Je réfléchis un instant : je peux me montrer sévère, je peux critiquer, je peux juger, mais... qu'est-ce que j'y gagnerai ? Suis-je venu partager l'Évangile avec mes frères espagnols (il y a peut-être un membre de ma famille ici, ma grand-mère paternelle était espagnole !) ou leur prendre ce qu'ils ont ? Qui m'a donné le droit de juger quoi que ce soit ?

- Eh bien, organisons la rencontre !

Et ce jour-là, ma vie a changé.

Pas tant pour avoir vu les images, ni pour avoir suivi les processions (« tu pars avec la Vierge et moi avec le Christ », me dit Ramón, « et on se retrouve à l'entrée de l'église »), ni même d'être dans cette Espagne profonde, si ancienne et si belle, dans l'Espagne des siècles de batailles, de reconquête, de rois et de saints, de foi catholique profondément enracinée (j'ai sous les yeux ces merveilleux paysages de León, une terre à la fois dure et généreuse...).

Voir ces visages a changé ma vie...

D'abord les visages des femmes, la tête couverte de mantilles, avec leurs mains habiles et rapides qui habillent les statues, leurs mains qui enlèvent les vêtements de deuil et mettent les vêtements de fête (n'est-ce pas là le rôle d'une mère ?), les visages de ces femmes qui attendent depuis un an cette rencontre de la Sainte Vierge avec son Fils, une rencontre qui, pour elles, mères de famille, a certainement une signification que je peux à peine commencer à comprendre.

Les visages des hommes aussi. Des hommes de la campagne, des hommes travailleurs, aux mains calleuses et au visage brûlé par le soleil, des visages qui ne sourient pas et des mains qui ne semblent pas savoir se signer. Mais ce sont des hommes qui sont là, aujourd'hui, en ce dimanche de Pâques, et qui sont venus uniquement et exclusivement pour la Rencontre. Peut-être ne vont-ils pas souvent à la messe, ne connaissent-ils pas la différence entre le Credo des Apôtres et le Credo de Nicée-Constantinople, mais aujourd'hui, en cette froide

matinée espagnole, ils sont là, accompagnant leurs épouses, accompagnant Jésus, accompagnant Marie...

Il y a quelques enfants. Il n'y a pas de jeunes. Il n'y a pas de travail dans le village. Les jeunes, les enfants, les « Jesús » ont quitté le village et sont partis travailler en ville... Qui sait quand ils auront *leur* rencontre.

Ce jour-là, je comprends que ce qui importe dans l'Église, ce ne sont pas tant les rites, ni les traditions, ni le fait d'utiliser le latin ou la langue vernaculaire, bon, ils sont importants, mais ce qui est vraiment important, ce sont les personnes, ce sont ces hommes et ces femmes qui aujourd'hui, dimanche de Pâques, sont venus à la messe, sont venus à la Rencontre, se sont réjouis parce que, après de nombreuses années, le père Ramón est revenu, accompagné d'un père mexicain, et nous nous sommes *rencontrés* !



Après la dernière messe à Celadilla del Páramo, nous allons tous à l'auberge pour prendre un café, des petits pains, et pourquoi pas, une bière. L'ambiance est joyeuse et inoubliable. Je discute longuement avec des personnes que je viens à peine de rencontrer. C'est une autre Rencontre. C'est une autre liturgie.

Post-scriptum

En écrivant ce texte, je suis pris d'une curiosité d'en savoir plus, alors je demande à l'IA :

La Rencontre de la Résurrection

La « Rencontre » de la Résurrection symbolise un moment de grande joie. Comme dans la Passion, deux processions distinctes se dirigent l'une vers l'autre. Une procession porte l'image du **Christ ressuscité** triomphant, souvent avec une bannière. L'autre procession porte l'image de la **Vierge Marie**, qui est encore en deuil de la mort de son Fils.

Le moment culminant se produit lorsque les deux images se rencontrent. C'est alors que l'image de la Vierge s'incline devant celle de son Fils ressuscité. Dans un geste chargé d'émotion et de symbolisme, on lui retire son manteau noir de deuil et on lui enfile un manteau blanc ou bleu clair, symbolisant le passage de la douleur à la joie de la résurrection. Cet acte est souvent accompagné de cloches, d'applaudissements et d'un chœur chantant des hymnes de Pâques.

Signification théologique et spirituelle

Bien que les Évangiles ne le mentionnent pas, la tradition reflète une profonde vérité de foi. L'Église a toujours enseigné que Marie, étant la personne la plus proche du Christ dans sa vie terrestre, a été la première à recevoir le fruit de la Résurrection. En effet, Saint Jean-Paul II, dans ses catéchèses, a affirmé qu'« il est logique de penser que la Vierge a été la première personne à qui le Fils ressuscité s'est manifesté ».

Cette tradition nous invite à méditer sur :

- **La primauté de la foi de Marie** : tout comme elle a été la première à croire à l'Annonciation, elle est la première à croire à la Résurrection. Le fait qu'elle se dépouille de son manteau de deuil symbolise la fin de la foi qu'elle a espérée et l'entrée dans la joie de la foi qui a vu s'accomplir la promesse de Dieu.
- **L'Église de la Résurrection** : la Vierge Marie, en tant que figure de l'Église, passe du deuil à la joie de Pâques. Sa transformation nous rappelle que l'Église n'est pas une communauté en deuil, mais une communauté de joie qui célèbre la victoire du Christ sur la mort.
- **La joie de ceux qui espèrent** : La procession séparée de Marie, vêtue de noir, symbolise tous les croyants qui ont espéré avec foi tout au long de l'histoire. Sa rencontre avec le Christ est une image de la joie qui nous attend tous lorsque nous rencontrerons le Seigneur.

La tradition de la Rencontre de la Résurrection est un beau témoignage de la foi populaire, qui célèbre la victoire de la vie sur la mort et la joie qui suit le deuil, tout cela à travers la figure centrale et aimante de la Vierge Marie.





« Il ne parle pas, il crie ! »

ÉTE 2021, TURIN, ITALIE

Cette année, je suis venu passer mes vacances d'août dans le nord de l'Italie, dans les communautés maristes de Turin et de Brescia.

Turin est une ville merveilleuse, avec plus de 15 musées, et les deux semaines que je passe ici, dans une ville chargée d'histoire, de culture, de foi, en compagnie de mes confrères maristes, laisseront dans mon âme des souvenirs inoubliables : l'opéra « Pagliacci » en plein air, la messe que j'ai célébrée en italien au sanctuaire de Lourdes, la visite à la Sacra di San Michele, où a été tourné « Le Nom de la rose », le musée égyptien, mais le meilleur de tout a été le pèlerinage à l'église du Saint Suaire de Turin.

Quand on entend parler du Saint Suaire, la question se pose toujours : est-il authentique ? Est-ce un faux ? L'Église veut-elle nous tromper ? Comment croire à cela ? Mais je ne suis pas venu pour débattre, je suis venu pour prier, je suis surtout venu pour rencontrer les gens qui viennent ici.



L'église est vaste, magnifique, c'est plus qu'une église, c'est un navire, une immense nef qui semble voguer sur la mer du temps, traverser les siècles, un sanctuaire où bat un cœur invisible et silencieux.

Dès que j'entre, je remarque les confessionnaux sur le côté de l'entrée. Je remarque immédiatement la petite lumière rouge, comme celle d'un tabernacle, qui m'indique, comme celle d'un tabernacle, que le Christ est présent, en l'occurrence en la personne de son prêtre.

Je m'approche d'abord de la réception, où une dame très aimable m'explique que le Saint Suaire n'est exposé que pendant le Carême : « Et vous ne pourriez pas faire une exception pour un père mexicain qui vient de loin ? » lui dis-je avec un sourire. Elle me sourit aussi, elle comprend mon sens de l'humour, mais elle me propose une meilleure option : « Si vous êtes venu de si loin, pourquoi ne pas en profiter pour vous confesser ? »

Le prêtre est un jeune vieillard, chargé d'années, d'expériences, de prières. Il m'accueille avec une gentillesse rude et exigeante, comme pour dire : « Ne me fais pas perdre mon temps avec

une mauvaise confession ! » Je lui suis reconnaissant de son affection fraternelle et exigeante qui me fait m'agenouiller devant Dieu lui-même.

Et le vieux père me parle. Il m'ouvre son cœur. Il a passé de nombreuses années ici, attendant peut-être l'appel final : « Beaucoup de gens viennent ici, ils viennent de toute l'Italie, du monde entier, peut-être par dévotion, par curiosité, ou bien à la recherche de quelque chose, ils viennent voir, ils viennent écouter. Ils veulent voir le Christ, ils veulent le prier et l'écouter. Mais le Saint Suaire ne parle pas, non, il ne parle pas, il crie ! Il crie d'une voix silencieuse, il crie l'amour de Dieu fait homme, fait chair, fait douleur et souffrance. Il crie la douleur, la passion, la souffrance d'un homme qui est mort pour toi, qui est mort par amour



pour toi, et dont le cri ne peut être entendu qu'avec les oreilles de la foi ! Chaque goutte de sang, chaque épine, chaque marque des fouets crie avec force la vérité d'un amour divin qui ne se fait pas seulement homme, mais qui se fait serviteur, esclave, douleur... Mais tous ne savent pas l'entendre parce qu'ils cherchent une explication rationnelle, une justification scientifique, et ici, la seule explication est l'Amour... »

Ce matin, j'ai été son dernier pénitent. Le père sort du confessionnal et s'éloigne en marchant lentement, voire péniblement. Il est évident que sa jambe lui fait mal. Il porte mes péchés sur ses épaules, comme le Christ les a également portés jusqu'au Golgotha. Je lui ai également confié tant de mes proches qui souffrent : d'un décès, d'un divorce, d'un échec, d'une absence. Dans la figure de ce prêtre âgé, avec des dizaines d'années de service, il n'y a pas de joie, pas de rire... Il y a une passion ! Il y a un feu en lui ! Dans la vie de ce prêtre qui veut donner une voix à ce Dieu silencieux, tant de personnes sont passées, avec leurs péchés certes, mais surtout avec leurs doutes, leurs souffrances, leurs angoisses, leurs joies aussi, leurs rêves. Ce prêtre est comme un suaire vivant...

En le voyant s'éloigner, j'ai envie de l'appeler, d'aller vers lui, pour lui dire que je lui suis reconnaissant, que grâce à lui j'ai pu entendre cette voix silencieuse et profonde que j'ai souvent essayé de faire taire, mais aussi pour lui demander pardon pour toutes les fois où j'ai été un mauvais prêtre, pour toutes les fois où je suis resté silencieux et où je n'ai pas élevé la voix avec le feu de l'amour de Dieu !



Mais il est trop tard, il est déjà parti... L'église est plongée dans l'obscurité, vide...

Je sors du sanctuaire et reprends mon chemin, et soudain, je comprends, je comprends le message du Suaire : Finalement, le Suaire nous parle de la Vie, de la Vie pleine et heureuse que le Christ nous offre, mais le seul chemin vers cette vie est la Croix : « celui qui veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et me suive... même s'il trébuche... même s'il se trompe, même s'il échoue... il n'est pas trop tard, il n'est jamais trop tard, car se repentir, ce n'est pas se confesser, mais changer de chemin, changer de vie...



... ET D'AUTRES LIEUX ENCORE...



Il y a des lieux, des personnes, des événements qui ont marqué ma vie. Ils sont indélébiles. Ils sont inoubliables. Je les porte dans mon esprit et dans mon cœur, ils sont gravés dans mon âme, et ils seront toujours avec moi jusqu'à mon dernier jour. Je ne pourrais pas les oublier, même si je le voulais. Ils font partie intégrante du tissu, de la trame de ma vie. Ils sont trop nombreux. Je ne pourrais jamais tous les raconter ou tous les reconnaître. Ils font partie de ma vie parce qu'ils m'ont formé, m'ont aidé à devenir ce que je suis ou ce que je veux être. D'une manière mystérieuse, ils m'ont aidé à vivre ma vocation. Et aujourd'hui, je veux les exprimer parce qu'ils font partie de ce trésor que je porte dans un vase d'argile.

Cette section que j'ai intitulée « Il y a tant d'endroits » pourrait aussi s'appeler « Les autres lieux saints ». Ce sont des lieux où, pour une raison ou une autre, il n'est pas possible de célébrer l'Eucharistie. Mais ce sont des lieux sacrés. Ce sont des lieux où, d'une manière ou d'une autre, parfois par la joie qu'ils apportent, parfois par la souffrance qu'ils ont vue, le Christ a toujours été présent et le sera jusqu'à la fin du monde. Certains sont des lieux à vocation universelle, d'autres sont plus personnels. Ce sont des lieux où la souffrance humaine, la révérence envers un Dieu inconnu, la beauté qui les habite sont des expressions de ce Dieu pas si inconnu qui mourrait un jour pour tous les hommes, même pour ceux qui ne l'ont jamais connu.

Je partage ces récits avec vous dans l'espoir que vous aussi, sur le chemin que vous avez parcouru, vous verrez les traces d'un Dieu qui est Amour, mais qui est parfois un amour, secret, voire inconnu et caché, qui ne peut se révéler qu'à votre âme et à aucune autre.



Vous n'avez pas besoin d'aller au Louvre...

MUSEE DU LOUVRE, PARIS, FRANCE

12 mars 2024. J'arrive au musée du Louvre, à Paris, cette ville où j'ai vécu ces six dernières années. Je suis venu faire mes adieux.

Ou peut-être pas, peut-être que j'y reviendrai dans les semaines ou les mois à venir. Mais je sais qu'un jour viendra où j'aurai visité ces galeries et vu ces chefs-d'œuvre pour la dernière fois.

Il n'y a aucun doute : j'ai été privilégié dans de nombreux domaines de ma vie et oui, les musées ne sont pas vraiment une priorité. Il y a des choses plus importantes dans la vie. À moins que, lors de ces visites, quelqu'un d'important vous accompagne...

Au cours des soixante dernières années, j'ai visité le Louvre à vingt reprises. Parfois seul, parfois accompagné de personnes qui m'étaient chères. Dans certains cas, ces êtres chers sont déjà partis, ou se sont simplement éloignés, mais dans pratiquement tous les cas, qu'ils soient morts ou qu'ils se soient éloignés, ils sont morts et se sont éloignés « là-bas ». Ici, en moi, ils sont toujours vivants et présents, et aujourd'hui, je veux honorer leur mémoire et leur affection en me souvenant de certaines de ces visites et en parcourant le musée pour la dernière fois. Et la seule façon de le faire correctement est de me souvenir de ma première visite, en 1964.



J'ai 8 ans. La famille Chauvet Contreras est venue s'installer en France. Un nouveau monde à découvrir, totalement inconnu. Et dans cette aventure de découverte, nous sommes venus visiter le musée du Louvre en famille. Je garde un souvenir unique de cette visite : mon père m'a pris par la main et nous marchons dans un magnifique couloir de marbre et de lumière, nous passons devant des dizaines de statues, petites et grandes, mais en réalité, je ne les vois pas. Mon regard est fixé au loin, vers l'avant, sur cet escalier gigantesque au bout du couloir, un escalier qui nous fait monter petit à petit jusqu'à atteindre une œuvre qui habite mon cœur depuis ce jour : la célèbre Victoire de Samothrace ! Une statue de marbre énorme, magnifique, vêtue d'une robe de pierre érodée par le vent, avec des ailes puissantes et déployées qui semblent la soulever du sol. Elle est immense, magnifique, triomphante, sa présence emplit l'immense salle. Je crois comprendre, malgré mon jeune âge, que je me trouve devant une œuvre merveilleuse, devant quelque chose qui me dépasse mais qui, d'une manière étrange, m'attire, m'encourage, m'invite à continuer à monter. Tout comme mon père, qui m'encourage lui aussi à monter ces marches, qui les monte avec moi, et je suis habité par la certitude absolue que je vois quelque chose que personne d'autre ne peut voir...



1985. Nous ne sommes restés qu'un an en France... Je suis revenu à Paris vingt et un ans plus tard, et j'y resterai quelques semaines. Le premier jour, je me précipite au Louvre. Je retrouve tous ces endroits merveilleux, je remonte l'escalier. Mais cette fois, je suis seul... Une semaine plus tard, ma mère me rejoint dans la Ville Lumière, et nous passons quelques jours merveilleux, bien sûr, avec notamment une visite au Louvre. Deux fois en deux semaines ! Nous n'avons pas besoin de plan ! Ma mère le connaît parfaitement ! Ce sont des jours très heureux !

Les visites se succèdent : en 1993, avant le Chapitre général à Rome... En 2000, avec Christian et Eloïsa, dont j'avais béni le mariage quelques années auparavant. La visite dure six heures... 2009 : une autre visite avant un autre chapitre ! 2018. Mon homonyme Françoise vient passer quelques jours à Paris. La torture, pardon, la visite dure 8 heures ! Et d'autres visites encore ! Luz María, Andy, Luis Enrique et Lidia, Rick et Heidi, Manuel et Gisel, les Monterrubio, Meche Orozco du CFI, Javier et Janet Gámez, Collin et Audrey... Une fois, je n'ai pas pu entrer parce que le personnel était en grève... Et enfin cette dernière visite, le 24 janvier 2024. Aujourd'hui, je fais mes adieux...

À chaque visite, je vis une émotion particulière, ou plutôt je revis avec une émotion particulière, après tant d'autres, ce moment où je traverse le couloir et monte l'escalier qui me mène à la Victoire de Samothrace. Car à chaque fois, que j'y aille seul ou accompagné, mon père est là, il me prend la main et m'accompagne dans cet escalier, symbole de ma Vie... Certains penseront sans doute que je suis très prétentieux (d'accord, je ne vais pas discuter !) et que tout le monde n'a pas la chance d'aller en France et de visiter le Louvre aussi souvent. Mais mon message est plus important. En quelque sorte, ce que je veux dire, c'est ceci (et je l'ai raconté de cette manière parce que c'est ainsi que je l'ai vécu) :

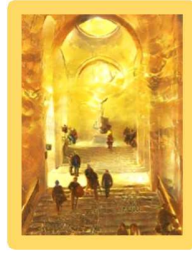
Vous n'avez pas besoin d'aller au Louvre...

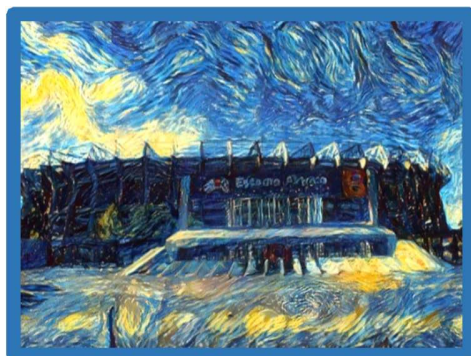
Vous n'avez pas besoin de venir au Louvre, vous n'avez pas besoin d'aller à l'étranger ni dans aucun musée, pour prendre votre enfant, pour prendre votre père par la main et marcher avec lui. Vous n'avez même pas besoin que cet enfant ou ce père soit présent. Il vous suffit de vouloir, oui, de vouloir, d'avoir envie, de désirer lui prendre la main et marcher avec lui. Et si cela n'est plus physiquement possible, il sera toujours possible de prendre vos souvenirs et de les porter dans votre cœur. Il sera toujours possible de lui parler dans la prière qui jaillit de votre cœur.



Post-scriptum :

la leçon que j'ai apprise de mon père est restée gravée dans mon âme il y a 61 ans. Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre que tout le monde n'a pas la même chance. Lors d'une retraite pour jeunes, j'ai demandé au groupe : qu'avez-vous appris de votre père ? Un garçon s'est levé, les larmes aux yeux, et a dit : « J'ai appris de mon père que l'alcool peut détruire une famille... et il m'a enseigné cette leçon sans même dire un seul mot. » Je prie Dieu pour que cela ne se reproduise plus dans la vie de personne. Je prie Dieu pour que dans la vie de chacun d'entre nous, il y ait une Victoire de Samothrace... et un père pour nous guider.





« Tu sais qu'il y a un match aujourd'hui au stade Azteca ? »

LE STADE AZTECA AVEC MON PAPA

Juin 1966, samedi après-midi.

Mon père lit le journal, je joue dans le salon. Ma mère s'approche discrètement de mon père et lui murmure à l'oreille : « » « Tu sais qu'il y a un match aujourd'hui au stade Azteca ? »

C'est tout, elle n'en dit pas plus.

Mon père interrompt sa lecture, se gratte la tête (comme il le fait souvent), se tourne vers moi et me demande : « Tu aimerais aller au stade ? »

Vraiment ?! Le stade Azteca ! Le fabuleux stade Azteca ! Et je vais y aller avec mon papa !

Le trajet en voiture entre Ciudad Satélite et Santa Úrsula dure près d'une heure. La Valiant noire semble voler à mille à l'heure. Au loin, j'aperçois la silhouette majestueuse du stade, en pleine campagne, apparemment très loin de la ville. Nous arrivons enfin. Le parking est



immense et nous devons marcher jusqu'au stade qui grandit à chaque pas que nous faisons.

Nous passons les tourniquets et montons les marches. C'est une structure en béton et en acier absolument gigantesque, nous sommes dans les entrailles d'une créature énorme et grise qui, malgré sa froideur et sa couleur grise, est accueillante et même vivante.

Je monte en courant les dernières marches qui mènent à la porte qui nous correspond. Je marche rapidement et, en levant les yeux, je vois soudain s'ouvrir devant moi, comme la caldeira d'un volcan (mais je

ne le saurai que , des années plus tard, en montant au Popocatepetl), l'immense terrain vert du stade Azteca. Une image que j'espère ne jamais oublier.

« Papa, on est en retard ! Le match a déjà commencé ! » m'écriai-je en voyant les joueurs sur le terrain !

- « Non, c'est le match des réserves ! »

- Ah ! C'est quoi une réserve ? »

Nous avons trouvé nos places, qui se trouvent juste au milieu du terrain. La ligne médiane nous sépare.

Aujourd'hui, près de 60 ans plus tard, demandez-moi le score. Je m'en souviens encore : Necaxa deux, Irapuato deux. Irapuato a marqué le premier but, Necaxa a égalisé, Irapuato a marqué à nouveau, Necaxa a encore égalisé. Ce jour-là, je suis devenu fan de Necaxa. Parce que je suis allé au stade avec mon père.

Je suis allé dans beaucoup d'endroits avec mon père. Il m'a emmené à l'école, à la messe, dans des musées, en promenade et au stade. C'est à cela que servent les parents, à accompagner leurs enfants...

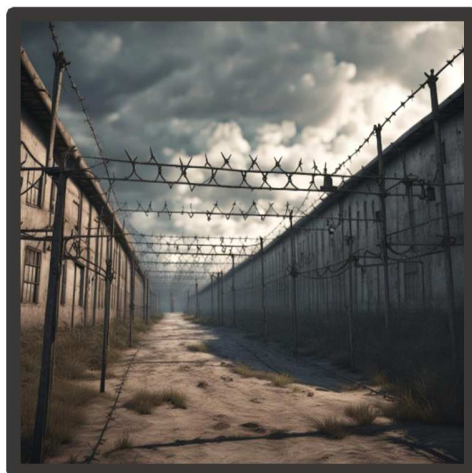


Deuxième partie (écrite en 1998)

« Pour qui êtes-vous, mon père ? »

Finale du championnat mexicain de football. La dernière fois que je suis allé à une finale à l'Azteca, c'était justement América-Cruz Azul avec le P Pedro Herrasti. Beaucoup me demandent : « Pour qui êtes-vous, mon père ? » Eh bien... je suis pour le football ! Je suis pour les parents qui emmènent leurs enfants au stade ! Je suis pour le papa qui encourage le sport, l'amour du maillot, le travail en équipe, qui donne tout sur le terrain ! Je suis pour les enfants qui font des efforts, qui transpirent à grosses gouttes, qui s'embrassent, font la fête, pleurent ! Je suis pour les mamans qui s'inquiètent, mais qui lavent les uniformes et les chaussettes, qui emmènent leur fils et ses amis à l'entraînement ! Je soutiens les oncles qui accompagnent leurs neveux et les encouragent ! Je soutiens... je soutiens le Mexique, ma patrie, mes jeunes, je soutiens tous ceux qui, un jour, ont enfilé un maillot, foulé un terrain, ri, couru et marqué un BUT !!! Je soutiens ceux qui aiment le football, je soutiens l'Amérique et le Cruz Azul (non pas parce qu'ils appartiennent à Televisa ou TV Azteca (qui fait attention à ça, bon sang !), je soutiens le papa qui m'a emmené au stade Azteca, tout juste inauguré, pour voir le Necaxa... et oui, il y a du football au paradis !





« Il y avait des gens pires que les nazis... »

JANVIER 2011 : AUSCHWITZ

Cette année, je participe avec les pères responsables des Foyers de Charité à un pèlerinage intitulé « Sur les traces de Jean-Paul II ». Il comprend des visites à Cracovie, Varsovie, Wadowice... et Auschwitz.

Auschwitz... Le camp d'extermination de l'Allemagne nazie où sont morts 1,3 million de personnes, principalement des Juifs, mais aussi des Polonais, des Tsiganes, des prisonniers politiques, des prêtres, des homosexuels, etc.

Au lycée, on nous a montré un documentaire terrible, « Nuit et brouillard », qui montrait les horreurs des camps de concentration nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. (Certaines scènes peuvent être visionnées sur YouTube :

https://www.youtube.com/watch?v=0zG_1DN5aBk et

https://www.youtube.com/watch?v=iR_ioOsB8UE). Un film que j'ai vu il y a 56 ans et que je n'ai jamais pu oublier.

D'une certaine manière, je me suis préparé à cette visite. Il s'agit davantage d'une visite à un sanctuaire que d'un camp d'extermination.



Notre guide est la fille d'une survivante des camps. Elle parle calmement, avec fermeté, mais aussi avec une émotion qui reflète l'âme de ceux qui ont affronté les pires horreurs et qui s'en sont sortis.

Je marche comme un somnambule. J'ai vu cet endroit à maintes reprises à la télévision, au cinéma, mais jamais comme aujourd'hui. Le lieu vibre d'une vie étrange, presque éteinte, mais tenace, comme si ces milliers de victimes s'accrochaient encore à la vie. Personne ne dit mot. Nous foulons une terre sacrée, la terre où le Mal semblait tout vaincre, et pourtant, ici aussi, le pardon et la paix ont germé. Nous voyons les bagues en or arrachées aux victimes. Nous voyons une pièce remplie des cheveux des personnes assassinées, des cheveux qui auraient été utilisés pour fabriquer des perruques, des matelas... Dans une pièce sont entassés les jouets des enfants assassinés. Je marche entre les fours crématoires. Je parcours lentement les cellules et les couloirs étroits qui menaient aux chambres à gaz. Un silence respectueux nous envahit tous : nous

sommes face au mystère du mal, un mal si terrible et effroyable que seul l'amour peut le vaincre.

La visite commence par la cellule où est mort de faim Saint Maximilien Marie Kolbe, le frère franciscain qui a donné sa vie pour sauver celle d'un père de famille. Nous oublions souvent que un grand nombre de prêtres, de religieux et de religieuses, voire d'évêques, sont morts dans les camps de concentration. L'Église a payé un prix très élevé.



La visite se termine devant un gibet situé devant le crématoire. Le guide nous indique que c'est ici qu'est morte la dernière personne à Auschwitz : l'*Obersturmbannführer* Rudolf Höss, ancien directeur du camp et responsable de la mort de centaines de milliers de personnes, condamné à mort par pendaison en 1947. Je garde un goût très amer d'une certaine justice.

Nous nous retirons en silence. Je suis épuisé, émotionnellement et spirituellement. Comme nous oublions vite les horreurs de la guerre, comme nous oublions vite le mal qui habite notre propre cœur.

Et dans le bus, un père se tourne vers moi et me dit : « Il y avait des gens pires que les nazis ! Savez-vous qui ils sont ? Ceux qui ont aidé les nazis, ceux qui n'ont rien vu, ceux qui ont oublié ce qu'ils ont fait. »

Partie 2 : rencontre aux chutes du Niagara.

En 1976, je traverse le Canada en bus avec ma sœur Gina. Les chutes du Niagara sont une étape incontournable. Nous profitons d'un spectacle grandiose.

Une vieille dame essaie de monter dans le bus, mais avec beaucoup de difficulté. Je l'entends parler en espagnol et en français. Apparemment, le chauffeur ne la comprend pas. Je m'approche pour voir si je peux l'aider et nous devenons rapidement amis. Elle me dit qu'elle est française d'origine juive et qu'elle vit près de Paris. Je lui demande pourquoi elle parle aussi espagnol, et elle me raconte une histoire que je n'oublierai jamais.



Nous sommes en 1940, en France, et la chasse aux Juifs a commencé. Aidé par la police française, les Allemands cherchent à arrêter tous les Juifs. Des amis l'ont prévenue et elle s'est enfuie à la gare avec son fils et sa fille, âgés respectivement de dix et sept ans. Ils arrivent sur le quai juste au moment où le dernier train démarre et courent pour le rattraper. Elle entend les cris des Allemands qui lui ordonnent de s'arrêter et commencent à tirer. Avec un effort surhumain, elle soulève son fils et le jette à l'intérieur du train, mais sa fille et elle sont épuisées, elles tombent à genoux et regardent le train s'éloigner. Son fils lui crie : « Maman ! Qu'est-ce que je fais ? » En pleurant, elle lui crie la première chose qui lui vient à l'esprit : « On se reverra... On se reverra ... au Chili ! »

En souriant, elle me dit qu'elle ne sait pas pourquoi elle a dit « au Chili ! ». C'était comme un lien d'espoir qui les réunirait un jour avec leur fils.

Séparée de sa fille, envoyée dans un camp de travail forcé, puis dans un camp de concentration, elle survit miraculeusement jusqu'à la fin de la guerre. Elle n'a jamais revu sa fille. Mais un jour, elle a finalement pu se rendre au Chili et, aussi incroyable que cela puisse paraître, elle a retrouvé son fils.

Je remarque une certaine sérénité sur son visage. Elle a tant perdu, elle a perdu l'être qui lui était le plus cher, elle a perdu des années de sa vie. Mais elle ne veut pas perdre le reste. Maintenant âgée, elle veut vivre dans ce monde merveilleux que Dieu nous a laissé et que nous nous acharnons à détruire.





La porte vers l'au-delà...
TARQUINIA, ITALIE

Été 2020. J'ai de nouveau l'occasion de voyager en Italie et je réalise une fois de plus un rêve d'enfance : visiter les tombes étrusques dans la région de Tarquinia, au nord de Rome. J'ai toujours été fasciné par l'histoire, et la civilisation étrusque, précisément parce qu'elle est mystérieuse et méconnue, m'a toujours attiré.

Je me rends à Monterozzi, au nord de Rome, où se trouvent quelque 6000 tombes creusées dans la roche, dont certaines datent du VII^e siècle avant J.-C. Je me souviens (et mon cœur s'emballe) de mes livres d'histoire du lycée, où j'ai découvert pour la première fois tant de cultures et d'événements fascinants !

Et aujourd'hui, je me trouve ici, à l'entrée d'une tombe. Je ressens comme une invitation, une voix qui me dit : «tu découvriras ici quelque chose d'important ». J'admire les fresques, les images de danseurs, de banquets, reproduites dans des milliers de livres. Mais quelque chose de plus important se présente à moi.

Devant mes yeux, juste devant moi, je vois une peinture qui attire puissamment mon attention. Au fond de l'une de ces tombes, à environ vingt mètres sous terre, se trouve la chambre funéraire où reposaient autrefois les restes d'un personnage important. Je sais que de nombreux objets archéologiques de grande valeur ont été trouvés ici et qu'ils se trouvent maintenant dans divers musées du monde entier.

Mais je ne suis pas venu pour voir des objets. Je suis venu pour voir une peinture qui a une signification très particulière.

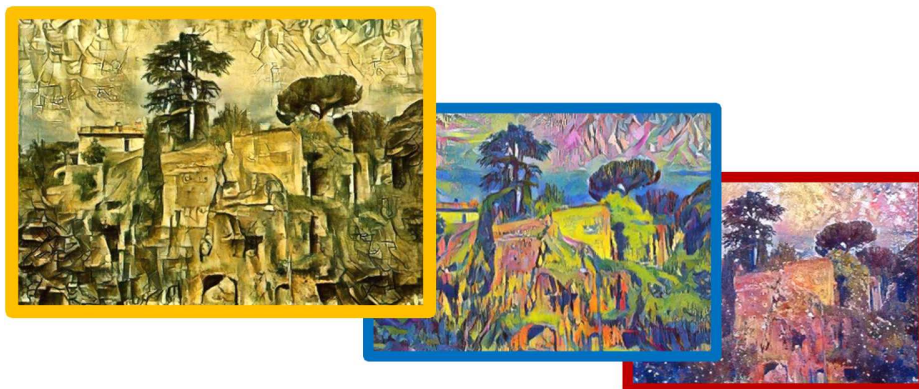
Vous voyez, alors que de nombreuses tombes sont décorées de peintures représentant des banquets ou des fêtes, le mur arrière de cette tombe est très significatif. L'artiste a peint, dans un rouge vif, une porte, ou peut-être une entrée. J'aime imaginer un ancien Étrusque, à genoux devant le mur, avec ses pinceaux et sa peinture, dessinant cette porte qui s'ouvre en quelque sorte vers l'au-delà, comme un espoir de vie éternelle, de quelque chose de *plus*, d'une transcendance : « il n'est pas possible que l'homme meure tout entier ». Cet homme ne peint pas une scène connue, ou quelque chose qu'il a vu et qu'il connaît. Il peint l'inconnu, le transcendant, ce que les yeux ne peuvent voir et que l'esprit ne connaît pas, mais ce que le cœur espère.



Cette porte qui semble impossible à ouvrir, cette peinture représente l'espoir de tant d'hommes et de femmes qui n'ont jamais connu le Christ, ni la révélation de la vie éternelle, et pourtant il y a en eux, dans leur art, dans leur cœur, une porte. Ce Dieu qu'ils ne connaissent pas, ou seulement dans l'obscurité, a semé dans chaque cœur l'espoir d'une vie éternelle, d'une porte qui s'ouvrira un jour pour chacun de nous et nous mènera à la rencontre définitive avec l'Amour.

J'aurais aimé connaître cet artiste. J'aimerais être comme lui : montrer à mes frères le chemin vers la Vie Éternelle...





« Où vas-tu maintenant ?... Je vais prier pour eux. »

LE ROCHER DE LA TARPEIE

Été 2020, Rome, Italie. Je suis venu passer mes vacances dans la Ville éternelle, le cœur battant du catholicisme, la ville aux innombrables saints et martyrs. Je suis ici depuis déjà depuis deux semaines et j'ai pu explorer des lieux fabuleux : les églises des premiers siècles du christianisme, les catacombes, le cirque romain. Mais aujourd'hui, une visite spéciale m'attend.

« Où vas-tu maintenant ? » me demande avec un petit sourire le père Messori, mariste comme moi, curé de Santa Francesca Cabrini. Je lui souris en retour. Nous nous connaissons bien. Il sait déjà que j'aime explorer les endroits les plus inattendus.

« J'ai décidé d'aller dans un endroit très spécial, dont j'ai entendu parler au lycée, un endroit dont l'histoire a captivé mon imagination et où j'ai promis d'aller un jour. Aujourd'hui, je vais me rendre au rocher de la Tarpe. »

Le père me sourit à nouveau : « Ah ! Tu vas prier pour tous ces enfants ? »

Je suis heureux de savoir que le père me connaît bien. Oui, je vais au rocher Tarpéen pour prier pour ces enfants...



Rome est une ville compliquée, chaotique, avec un système de transports publics peu fiable. Il me faut plus d'une heure en bus, en métro, puis dans un autre bus, avant de terminer par une longue marche à travers le *Circus Maximus* et un labyrinthe de petites rues. Mais je suis enfin arrivé.

En fait, je suis arrivé ici il y a plus de 50 ans, lorsque je « voyageais » chargé de mes livres d'histoire, guidé par mes professeurs. Des voyages au cours desquels j'ai découvert la grandeur et la tragédie de la Rome antique, une « civilisation » marquée par de terribles injustices et barbaries. Et pour une raison que j'ignore, cet endroit m'habite depuis l'époque où j'étudiais au Lycée franco-mexicain.

Je me trouve au pied de cette falaise escarpée située au sud de la colline du Capitole. Tous les touristes connaissent cette colline de Rome, l'une des sept collines de la ville. Ils

connaissent le *Campidoglio*, la statue de Marc Aurèle, la place dessinée par Michel-Ange. Mais presque personne ne connaît cette partie de la colline, le rocher de Tarpée.

Dans la Rome antique, elle servait de lieu d'exécution pour certains criminels et traîtres à l'État romain. C'était une forme de justice « civilisée » où les coupables étaient punis d'une mort infâme et déshonorante.

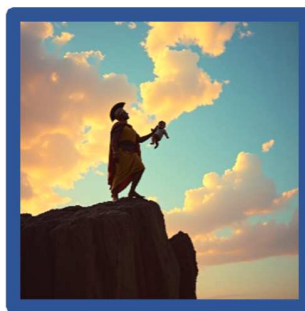
Mais ce n'est pas tout. Car les Romains pratiquaient également une forme d'eugénisme, de contrôle des naissances, d'égoïsme social. À la naissance d'un bébé, celui-ci était placé aux pieds du *pater familias*, qui devait le prendre dans ses bras pour le reconnaître. Sinon, le bébé était exposé ou, selon certains récits, était précipité du rocher Tarpéien. L'autorité du père de famille était absolue, la mère ne comptait pour rien.



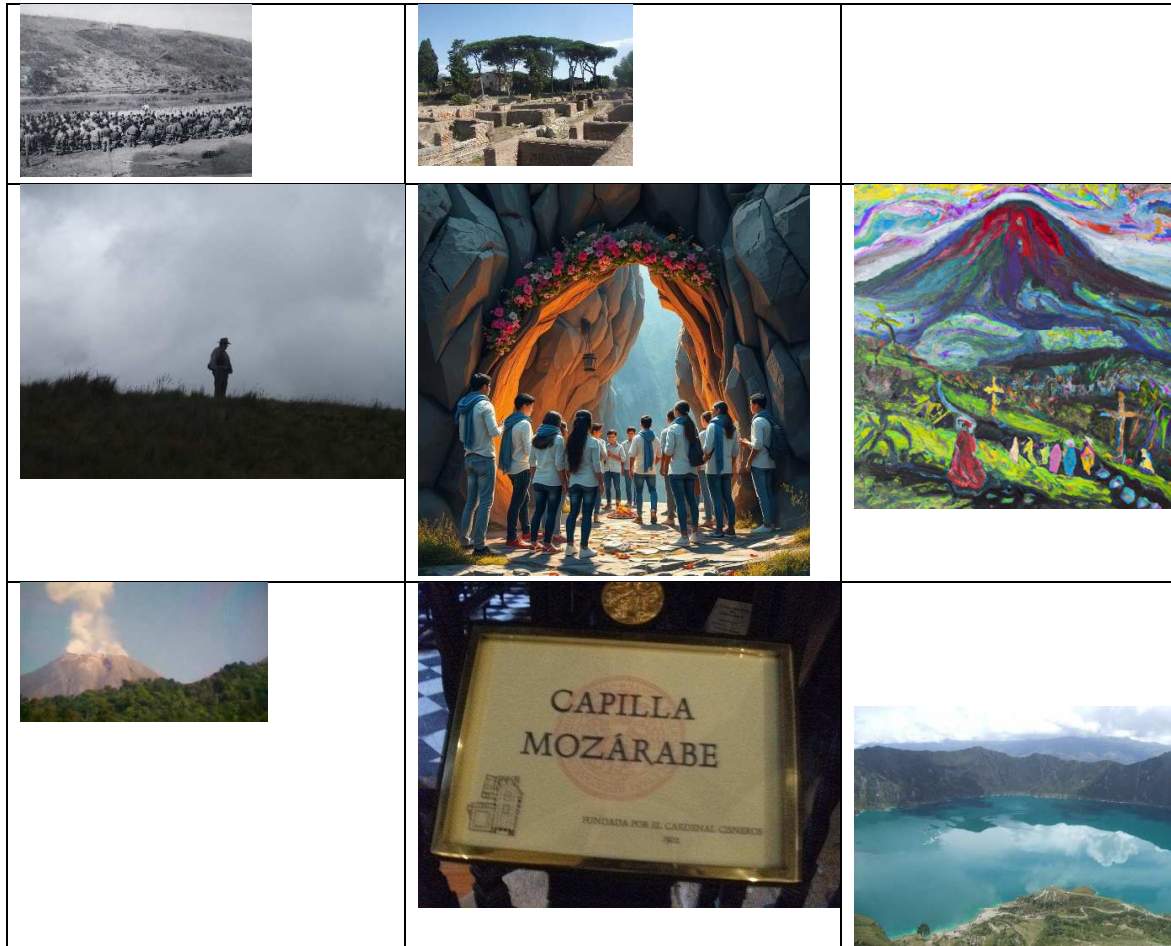
Même si je suis entouré par l'agitation et le bruit de la rue, mon cœur trouve un espace de silence. Ils sont morts ici. Des milliers, des dizaines de milliers d'enfants innocents dont le seul crime était d'être nés à cette époque, malades, peut-être difformes, ou peut-être simplement indésirables, ou parce qu'ils n'étaient pas « utiles à la société ». J'aurais aimé pouvoir célébrer la messe ici même, là où ils sont morts, pour eux, pour leurs mères, pour tous ceux qui les ont aimés ou auraient pu les aimer.

Beaucoup de coupables sont également morts ici. C'était un lieu d'exécution publique, où les meurtriers et les malfaiteurs étaient exécutés. Je prie aussi pour eux, pour tous ceux qui ont vu leur vie et leur espoir s'éteindre ici...

Peut-être que notre société n'est pas si différente de la Rome antique...



ET BIEN D'AUTRES ENDROITS ENCORE...



Il y a beaucoup, beaucoup d'autres endroits : la maison où j'ai grandi, rue Musset, puis plus tard à Ciudad Satélite, mon école, le Lycée Franco-Mexicain, la maison de mes oncles où nous jouions, la maison des Amundson à Windom, dans le Minnesota, les champs de betteraves de Hazelton, dans l'Idaho, où j'ai travaillé comme « wetback », les plages de Normandie où les Alliés ont débarqué en 1944, Ostia Antica, près de Rome, où l'Évangile a résonné pour la première fois en Italie, le bureau de mon père à Londres pendant la guerre, la chapelle mozarabe de Tolède, les menhirs de Carnac, la grotte dans les montagnes de Puebla, à Tikal, à Quilotoa, lieux sacrés de l'Amérique indigène... Tant d'endroits où j'ai pu voir et expérimenter le Christ, où j'ai pu voir la lumière à travers Sa lumière...

Il y avait des endroits où le Christ était présent... par son absence, par son silence : dans les hôpitaux, les écoles et les universités, les bureaux du gouvernement (parce que nous l'avons expulsé), des lieux où tant de personnes cherchaient Dieu avant sa venue, et l'ont trouvé avec un autre regard, avec un autre cœur, car désirer le Christ, c'est déjà le connaître. Des lieux où tant d'hommes et de femmes assoiffés du Christ, assoiffés sans le savoir, continuent en quelque sorte d'être parmi nous, à travers les traditions, la langue, la terre que nous habitons.

D'où la grande tâche qui nous a été confiée : non pas tant prêcher ou partager l'Évangile, mais le vivre, car autour de nous, il y a des milliers, des millions de « soifards », et nous, notre vie, nos paroles, nos gestes, sommes le seul Évangile qu'ils peuvent lire. Ceux qui cherchent ou ont cherché Dieu constituent ce que j'appellerais une dimension particulière de l'Église universelle : ils constituent une universalité « ouverte » qui ne repose pas sur des concepts, une philosophie ou des religions, mais une universalité constituée parce qu'ils partagent cette faculté si fragile et si forte : *aimer et être aimés*.

C'est là le mystère insondable de l'Incarnation : Dieu parmi nous, Dieu l'un de nous, une incarnation cachée dans l'histoire de l'humanité, qui se soumet à la nature humaine tout en la transcendant.

Peut-être nous appartient-il, en ce XXI^e siècle si étrange, si perdu, si apathique, si « millénial », de vivre un nouveau type de sainteté ; basée non pas tant sur la Grâce, les sacrements et le catéchisme, mais une sainteté vécue dans la simplicité et l'humilité, à travers les œuvres de miséricorde et l'amour fraternel.





CONCLUSION

*Quand vous apprendrez que je ne peux plus célébrer la messe, considérez-moi comme mort.
Saint François Xavier Bianchi*

En terminant d'écrire et de traduire ce livre, je me rends compte... que j'ai tout eu ! J'ai tant reçu de Dieu et de tant de personnes, tant de personnes qui ont touché ma vie d'une manière merveilleuse !

Je croyais renoncer à avoir ma famille, et j'ai eu la famille la plus merveilleuse que l'on puisse espérer, composée de centaines, de milliers de personnes que j'ai pu conduire, ne serait-ce que pour quelques instants, dans la prière vers Dieu ! Des personnes qui ont laissé une marque indélébile, une cicatrice faite de lumière et d'amour dans mon cœur.

Je croyais renoncer aux biens matériels, et j'ai au contraire été abondamment béni en étant accueilli dans tant de maisons, dans tant de foyers qui m'ont ouvert leurs portes, des appartements de luxe à Paris et à New York aux petites chambres d'argile et de bois dans les montagnes de Puebla. J'ai été enrichi en partageant le pain et le vin, le Pain et le Vin, les rires, les peines, les joies, les deuils, les morts, les séparations plus douloureuses que la mort. Mon trésor est constitué des milliers de sourires, d'étreintes, de réprimandes, de corrections, de larmes dans mes yeux et dans les yeux de ceux qui me regardent, attendant une parole de réconfort et de paix. Ma pauvreté est celle du Royaume, constituée des trésors que Dieu m'a fait accumuler dans d'autres mains... Je croyais renoncer à ma propre volonté, à mon propre projet de vie, en acceptant d'obéir au Christ et à ses représentants dans l'Église. En fait, j'ai été béni d'une vie pleine, belle, d'une aventure passionnante à travers la vie, mais pas de *ma* vie, mais de la vie des autres, lorsque j'ai voulu être présent, parler de Dieu, partager cette grâce que Dieu avait mise dans mon âme.

Souvent, je me suis arrêté, j'ai eu peur, j'ai été faible... Je n'ai pas suivi le Christ... J'ai voulu me vanter, montrer à quel point je suis intelligent et brillant, humilier les autres pour me grandir, j'ai voulu qu'on m'applaudisse, tout en prétendant le faire pour le Christ... alors que



ce n'était tout simplement pas vrai. Même maintenant, en écrivant ces mots, je sens que mon orgueil et ma vanité imprègnent ces mots...

Je me suis souvent arrêté en chemin ; je n'ai pas donné le cent pour un que prescrit l'Évangile, et je sais que si j'avais la possibilité de recommencer, je referais la même chose... tout aussi mal. Je n'ai pas été un saint. Je me suis contenté de médiocrités. Et pourtant, pour une raison que je ne comprends pas tout à fait, me voici, au début d'un nouveau jour, d'une nouvelle occasion d'aimer, de pardonner, d'aider, de parler du Christ, de rompre le pain et de servir le vin... Je ne comprends pas cette immense et déconcertante patience de Dieu !

Il y aura d'autres messes... il y aura d'autres erreurs... il y aura encore des occasions d'aider, de servir, de partager le pain et de prêcher l'Évangile, même avec ma vie.

Mais je sens aussi la fatigue qui grandit, la maladie (cette sale maladie de Crohn !), je ne bouge plus comme avant, je ne peux plus (je ne veux plus ?) faire tout ce que je faisais avant. Je sens qu'une étape de ma vie approche où Dieu sera plus présent, plus transcendant, mais où Il m'en demandera aussi davantage... Il me demandera de donner ce que je ne pense pas pouvoir donner, Il me demandera de donner ce que je n'ai pas encore donné.

J'ai tout eu, j'ai tout reçu, mais je n'ai pas tout donné. C'est peut-être pour cela que je suis encore ici : pour pouvoir, dans ce qui est peut-être la dernière partie de ma vie, suivre vraiment Celui qui m'a aimé et s'est livré pour moi...



P François, sm

